ALMANACH DU BIBLIOPHILE



1901

Se vend aux éditions d'art
chez EDOUARD PELLETAN
125. Boulevard St Germain. PARIS

QUATRIÈME ANNÉE.

ENT DE PARAÎTRE :

BEAUMARCHAIS

LE BARBIER DE SÉVILLE

62 compositions de Daniel VIERGE

IENT DE PARAÎTRE :

CAMILLE MONIER

ESSAI SUR LE LANGAGE

RÉSUMÉ DE CINQ LEÇONS AU COLLÈGE DE FRANCE

Un volume in-18, à.............................. 2 fr.

Il a été tiré dix exemplaires sur japon des manufactures impériales.

papeteries du Marais (filigrane ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), au prix de.............................. 80 fr.

Il a été tiré en outre :

6 collections d'épreuves d'artiste, sur japon ancien, au prix *net* de.............................. 175 fr.

12 collections d'épreuves d'artiste, sur chine, au prix *net* de.............................. 150 fr.

ÉDOUARD PELLETAN, ÉDITEUR
125, boulevard Saint-Germain, 125
PARIS

BEAUMARCHAIS

LE BARBIER DE SÉVILLE

62 compositions de Daniel VIERGE

GRAVÉES PAR AUBERT, ERNEST FLORIAN, EUGÈNE FROMENT PERRICHON ET JULIEN TINAYRE.

In-4° et in-8° raisin, imprimé par Lahure, tirage en noir et rouge à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4°, TEXTE RÉIMPOSÉ.

Un exemplaire, n° 1, sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.
Un exemplaire, n° 2, sur whatman, avec un dessin original sur chacun des faux titres et une double suite d'épreuves d'artiste, sur japon et sur chine.
25 exemplaires, de 3 à 27, sur japon ancien ou sur grand vélin, dont 10 avec une aquarelle originale et une suite d'épreuves d'artiste, au prix *net* de........................ 600 fr.
et 15 avec une suite d'épreuves d'artiste, au prix *net* de 450 fr.

IN-8° RAISIN.

45 exemplaires, de 28 à 72, sur chine fort, au prix *net* de.. 250 fr.
278 exemplaires, de 73 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané **ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ**), au prix de................................ 80 fr.

Il a été tiré en outre :

6 collections d'épreuves d'artiste, sur japon ancien, au prix *net* de................................ 175 fr.
12 collections d'épreuves d'artiste, sur chine, au prix *net* de.. 150 fr.

ÉDOUARD PELLETAN, ÉDITEUR
125, boulevard Saint-Germain, 125
PARIS

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1898

(1re année)

---

28 compositions de Bellery-Desfontaines
GRAVÉES PAR FROMENT.

Première partie :

Janvier : *La Vie à Paris*, par M. Jules CLARETIE. — **Février** : *Du Poème dans le drame lyrique*, par M. Catulle MENDÈS; *Nouveau Théâtre*, par M. Émile BERGERAT. — **Mars** : *La Reliure en 1897*, par M. D'EYLAC (le baron DE CLAYE). — **Avril** : *L'Impressionisme*, par M. Gabriel SÉAILLES. — **Mai** : *Les Snobs*, par M. Jules LEMAÎTRE. — **Juin** : *Les Sociétés de Bibliophiles*, par M. Pierre DAUZE. — **Juillet** : *Vues générales sur le mouvement poétique en France*, par M. SULLY PRUDHOMME. — **Août** : *L'ancienne Bibliothèque Sainte-Geneviève*, par M. Georges LAMOUROUX. — **Septembre** : *Antisémitisme*, par M. Anatole FRANCE. — **Octobre** : *Les Éditions de Bibliophiles en 1897*, par M. CLÉMENT-JANIN. — **Novembre** : *Conte pour les Bibliophiles*, par M. Octave MIRBEAU; *Les Ventes de livres en 1897*, par M. Georges VICAIRE. — **Décembre** : *Le duc d'Aumale, Henri Meilhac et Alphonse Daudet*, par M. Gustave LARROUMET. — *Notules nécrologiques*, par M. Fernand DRUJON. — *Le Centenaire de A. de Vigny*, par M. MELCHIOR DE VOGÜÉ.

Deuxième partie :

Listes et adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles en France et à l'étranger : La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — Les Bibliophiles bretons. — Les Bibliophiles de Guyenne. — Les Bibliophiles lyonnais. — La Société des Bibliophiles normands. — La Société normande du Livre illustré. — La Société rouennaise de Bibliophiles. — The Bibliographical Society de Londres. — Grolier Club de New-York.

Troisième partie :

L'Année théâtrale et bibliographique.

Tirage en noir et rouge, à 1,200 exemplaires numérotés, dont : 100 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé* (50 avec un tirage à part *à la presse* des 28 gravures, sans la lettre, à **50** fr., et 50 exemplaires sans suite, à **30** fr.).

Pour unifier la justification de cette première année avec les années suivantes, cinquante exemplaires sur chine ont été détruits. En conséquence la justification définitive est la suivante :

25 exemplaires avec suite, au prix *net* de **80** fr., et 25 exemplaires sans suite, au prix *net* de **40** fr.

1,100 exemplaires sur beau papier, à **12** francs.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1899

(2e année)

---

38 compositions

DESSINÉES ET GRAVÉES PAR FLORIAN.

Première partie :

Janvier : *Les Bouquinistes et les Quais*, par M. Anatole FRANCE. — ***Février :*** *Le Quartier Notre-Dame*, par M. J.-K. HUYSMANS. — ***Mars :*** *La Bibliothèque Mazarine*, par M. Georges LAMOUROUX. — ***Avril :*** *L'ancienne Sorbonne et le vieux Quartier Latin*, par M. Gustave LARROUMET. — ***Mai :*** *Souvenirs d'un bibliophile : La Librairie nouvelle*, par M. Jules CLARETIE. — ***Juin :*** *La Bibliothèque d'Eugène Paillet*, par M. Georges VICAIRE. — ***Juillet :*** *La Société des Amis des Livres*, par M. Fernand DRUJON. — ***Août :*** *Les Éditions de Bibliophiles*, par M. CLÉMENT-JANIN. — ***Septembre :*** *La Reliure de 1879 à 1899*, par M. D'EYLAC (le baron DE CLAYE). — ***Octobre :*** *Le Marché du Livre en 1898*, par M. Pierre DAUZE. — ***Novembre :*** *Les Disparus*. — ***Décembre :*** *Puvis de Chavannes*, par M. Gabriel SÉAILLES.

Deuxième partie :

Listes et adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles en France et à l'étranger : La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — The Bibliographical Society de Londres. — Grolier Club de New-York.

Troisième partie :

L'année théâtrale. — L'année bibliographique.

Tirage en noir et rouge, à 1,000 exemplaires numérotés, dont :
50 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé* (25 avec un tirage à part *à la presse* des 38 gravures, sans la lettre, à **60** fr. net, et 25 exemplaires sans suite, à **35** fr. net).

Les derniers exemplaires sur chine de l'année 1899 sont portés respectivement à **80** fr. *net.* et à **40** fr. *net.*

950 exemplaires sur beau papier, à **12** francs.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1900

(3e année)

31 compositions de STEINLEN

GRAVÉES PAR LES DEUX FROMENT.

AVANT-PROPOS. — *Le Travail*, par M. SULLY PRUDHOMME. — ***Janvier*** *: Le Petit Palais*, par M. Anatole FRANCE. — ***Février*** *: Le Grand Palais*, par M. Maurice HAMEL. — ***Mars*** *: Le Pont Alexandre*, par M. Édouard PELLETAN. — ***Avril*** *: La rue des Nations et la rue de Paris*, par M. Jules CLARETIE. — ***Mai*** *: La Reliure à l'Exposition de 1900*, par M. Henri BERALDI. — ***Juin*** *: Les Rétrospectives du Livre à l'Exposition de 1900*, par M. CLÉMENT-JANIN. — ***Juillet*** *: Anatole France, poète*, par M. Gustave LARROUMET. — ***Août*** *: L'Exposition de 1900*, par M. André HALLAYS. — ***Septembre*** *: La Bibliothèque Guyot de Villeneuve*, par M. D'EYLAC (le baron DE CLAYE). — ***Octobre*** *: Le Marché du Livre*, par M. Pierre DAUZE. — ***Novembre*** *: Les Éditions de Bibliophiles*, par M. CLÉMENT-JANIN. — ***Décembre*** *: La Société des Bibliophiles françois*, par M. Georges VICAIRE.

Deuxième partie :

Listes et adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles : Société des Bibliophiles françois. — Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — Société de propagation des Livres d'art. — Société des Bibliophiles bretons. — Société des Bibliophiles de Guyenne. — Société des Bibliophiles lyonnais. — Société des Bibliophiles normands. — Société normande du Livre illustré. — Société rouennaise de Bibliophiles.

Troisième partie :

L'année théâtrale.

Tirage en noir et rouge, à 1,000 exemplaires numérotés, dont :
50 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé* (25 avec un tirage à part *à la presse* des 31 gravures, sans la lettre, à **80** fr. *net*, et 25 exemplaires sans suite, à **40** fr. *net*).
950 exemplaires sur beau papier, à **12** francs.

Exemplaire n° 629.

H. G.

ALMANACH
du Bibliophile

(Quatrième année)

ALMANACH
du Bibliophile

pour

l'année 1901

CONTENANT

TRENTE COMPOSITIONS D'EUGÈNE GRASSET

GRAVÉES PAR FROMENT FILS



PARIS

AUX ÉDITIONS D'ART

Édouard Pelletan

125 boulevard Saint-Germain, 125

1903

Le but de cet Almanach *est de glorifier l'Intelligence au siècle qui vient de finir. Il en résumera l'Idée et la Vie dans la mesure de son cadre et de ses moyens.*

Les écrivains qui ont bien voulu se charger de ce travail ont traité de la Poésie au XIXe siècle du point de vue de la Pensée; *de* l'Art au XIXe siècle; *de* la Critique; *de* l'Histoire au XIXe siècle; *de* la Science; *de* la Philosophie au XIXe siècle; *enfin de* l'Œuvre d'Auguste Comte, *qui, élaborée pendant la première partie du siècle qui vient de finir, est considérée par tous les penseurs comme devant exercer une influence capitale sur le XXe.*

B.

*La partie décorative de l'*Almanach *est due à M. Eugène Grasset, qui a exécuté trente compositions, gravées sur bois par M. Émile Froment, en deux ou trois couleurs. M. Grasset a adopté une formule simplifiée et rigoureusement typographique; nul étonnement n'en peut venir à qui sait combien la destination de son œuvre a toujours été la préoccupation constante du grand artiste.*

Mais ce qui ne cesse pas de surprendre, c'est la variété ingénieuse, l'érudition légère où se dissimule parfois une intention malicieuse (voyez les allégories des six gouvernements), enfin l'équilibre harmonieux de ces compositions, où tout est réparti, forme et couleurs, avec un sens extraordinaire de la décoration.

S'il était nécessaire de le prouver encore, cet Almanach *établirait que Grasset est un maître. Il possède non seulement une forme très pure et personnelle, mais encore, ce qui le caractérise, un fond riche de connaissances qui se muent aisément en idées. Il n'y a pas une composition de Grasset dont on ne puisse admirer le dessin et la pensée. Celle-ci est aussi clairement énoncée que celui-là*

est fermement écrit. Si dans les compositions allégoriques qui ornent ce volume la figure principale contient les accents et les détails qui sont les conditions nécessaires de sa signification, on rencontre dans les moindres accessoires la même précision, d'autant plus sensible qu'elle est accompagnée de plus d'esprit. Ce sont là, à vrai dire, des qualités particulièrement françaises et que l'on a toujours reconnues chez les meilleurs de notre race. Grasset les a puisées dans son propre tempérament et dans les habitudes d'ordre et de clarté que lui donnèrent ses premières études d'architecte.

*Il a, du reste, été servi par l'ordre même qui a présidé à la division de l'*Almanach.

*Glorifiant la Vie et l'Idée au siècle précédent, l'*Almanach *devait recevoir plusieurs divisions.*

D'abord, et naturellement, en tant qu'almanach il comportait quatre saisons qui, dans le domaine intellectuel, avaient leur correspondance dans la POÉSIE, *l'*HISTOIRE, *la* SCIENCE *et la* PHILOSOPHIE. *Ces sujets font l'objet de quatre hors-texte.*

Correspondant aux mois, douze chapitres se répartissent eux-mêmes en deux groupes, l'un con-

sacré aux Actes, c'est-à-dire à la Vie que les Actes manifestent, l'autre aux Idées.

Les Actes, ce sont les six gouvernements qui se sont succédé rythmiquement — si ce mot n'est pas trop ironique — pendant les cent ans qui nous occupent : Empire, Restauration, Monarchie de Juillet, République de 1848, Second Empire, Troisième République.

Les Idées ne pouvaient être toutes représentées dans ce volume. Une encyclopédie aurait été nécessaire. Nous avons choisi celles qui s'expriment par les arts, l'art étant la manifestation durable d'une époque déterminée.

Tout passe, – l'art robuste
Seul a l'éternité,
Le buste
Survit à la cité.

Le XIXe siècle a connu six modes d'art, s'accordant sans trop d'effort, aux six gouvernements dont ils furent contemporains : le Néo-classicisme sous Napoléon Ier; le Romantisme sous Louis XVIII et Charles X; le Réalisme (avec Balzac) sous le gouvernement de Louis-Philippe; l'Art parnas-

sien, sous le second Empire; enfin, pour la présente République, le Naturalisme, puis le Symbolisme. Seule la République de 1848 n'a pas d'art propre : elle a si peu duré!

La formule de ces compositions en couleurs est nettement différente de celle dont Grasset s'est servi dans Le Procurateur de Judée. *Nous laissons aux bibliophiles le plaisir de faire les rapprochements instructifs, qui montreront comment on peut être typographique et plein, avec des applications différentes de la couleur dans le livre.*

Tout le secret consiste à dire assez sans dire trop.

E. P.



La Science.

L'Ignorance n'est pas la nuit, c'est pis encore!
L'aveugle, qui dans l'ombre a pour guide sa main,
S'oriente et se fraye à tâtons son chemin,
Mais l'âme est plus qu'aveugle, hélas! quand elle ignore.

C'est une hallucinée! Esclave, elle décore
Du nom de liberté le caprice sans frein;
Le saint pacte des lois lui semble un joug d'airain
Et le travail auguste un tyran qu'elle abhorre.

Mère de la Justice et tutrice du Beau,
Divine Vérité! perce avec ton flambeau
Du réel univers l'apparence illusoire!

Oppose ton empire à l'appétit grossier,
Aux triomphes sanglants ta paisible victoire,
Ta splendeur éternelle aux éclairs de l'acier.

SULLY PRUDHOMME.



1901

JANVIER.

1	M	CIRCONCISION.
2	M	s. Basile, *év.*
3	J	s^e^ Geneviève.
4	V	s. Rigobert
5	S	s^e^ Émilie.
6	D	ÉPIPHANIE.
7	L	s^e^ Mélanie.
8	M	s. Lucien.
9	M	s. Julien, *m.*
10	J	s. Guillaume.
11	V	s^e^ Hortense.
12	S	s^e^ Arcade.
13	D	B. de N.-S.
14	L	s. Hilaire, *év.*
15	M	s. Maur.
16	M	s. Marcel.
17	J	s. Antoine.
18	V	Ch. s. P. à R.
19	S	s^e^ Germaine.
20	D	s. Sébastien.
21	L	s^e^ Agnès.
22	M	s. Vincent.
23	M	s. Raymond.
24	J	s. Babylas.
25	V	C. s. Paul.
26	S	s^e^ Victorine.
27	D	s. Julien.
28	L	s. Charlemagne.
29	M	s. François S.
30	M	s^e^ Martine.
31	J	s^e^ Marcelle.

FÉVRIER.

1	V	s^e^ Brigide.
2	S	PURIFICATION.
3	D	SEPTUAGÉSIME.
4	L	s. Gilbert.
5	M	s^e^ Agathe.
6	M	s. Amand.
7	J	s. Moïse.
8	V	s^e^ Irma.
9	S	s^e^ Apolline.
10	D	SEXAGÉSIME.
11	L	s. Adolphe.
12	M	s^e^ Eulalie.
13	M	s. Lézin.
14	J	s. Valentin.
15	V	s. Faustin.
16	S	s^e^ Julienne.
17	D	QUINQUAGÉSIME.
18	L	s. Siméon.
19	M	*Mardi gras.*
20	M	CENDRES.
21	J	s. Pépin.
22	V	s. Isabelle.
23	S	s. Florent.
24	D	QUADRAGÉSIME.
25	L	s. Léandre.
26	M	s. Nestor.
27	M	*IV Temps*
28	J	s. Théophile.

MARS.

1	V	s^e^ Eudoxie.
2	S	s. Simplice.
3	D	REMINISCERE.
4	L	s. Casimir.
5	M	s. Adrien.
6	M	s^e^ Colette.
7	J	s. Th. d'Aquin.
8	V	s. Jean de Dieu.
9	S	s^e^ Françoise.
10	D	OCULI.
11	L	s. Constant.
12	M	s. Marius.
13	M	s^e^ Euphrasie.
14	J	*Mi-Carême.*
15	V	s. Zacharie.
16	S	s^e^ Octavie.
17	D	LÆTARE.
18	L	s. Alexandre.
19	M	s. Joseph.
20	M	s. Joachim.
21	J	s. Benoît.
22	V	s^e^ Léa.
23	S	s. Victorien.
24	D	PASSION.
25	L	ANNONCIATION.
26	M	s. Emmanuel.
27	M	s. Amédée.
28	J	s. Gontran.
29	V	s. Jonas.
30	S	s. Pasteur.
31	D	RAMEAUX.



La Poésie française au XIXe siècle du point de vue de la pensée.

Tout ce qui est immuable n'est que symbole.
Et les poètes mentent toujours.

Fr. Nietzsche.

I

SUR LE GÉNIE, SUR LA RAISON.

Ce n'est pas *Athènè* qu'accompagnent les Muses, c'est l'éblouissant *Apollon.*

Il y a là plus qu'un symbole. La vérité n'habite pas, le plus souvent, la poésie. Le lyrisme n'est

qu'une ivresse. Il trompe la fatigue des hommes, comme la foi, *cette vieille chanson qui berce leur misère.*

La poésie ne fut d'abord qu'une forme de l'oraison, le rythme vocal de la crainte, de la propitiation et, beaucoup plus tard, de l'amour. Ce rythme, peu à peu, devint un rite. Les paroles sacrées acquirent la métrique la plus apte à les imprimer dans la mémoire humaine, sous l'ordonnance de leurs sons. Les hymnes des Védas, les *Parfums* d'Hésiode, et sa *Théogonie,* les hymnes homériques, les épopées mythiques, les Bibles, les Eddas, l'Anneau du Nibelung nous obligent à la pensée que toute poésie fut d'abord pragmatique. Les plus grands poètes ne sont que des génies religieux. Ils maintiennent, au cours des siècles, l'atavique effroi du mystère. Ils sont les gardiens de la crainte et les annonciateurs de la Divinité.



Les poètes sont des devins. Apollon les inspire. Leur emphase est un sacerdoce. Apollon est dieu des oracles. Cassandre clame par sa voix. Il

dicte à la Pythie ses obscures menaces. Il est secret et redoutable. Les Grecs l'appelaient Λοξιάς, ce qui signifie : *l'équivoque.* Il est celui qui épouvante. Niobé se brise sous ses coups. La Sibylle frissonne au seuil de sa colère. Et dans la demeure de Zeus *il chante, d'une belle voix, l'éternelle félicité des dieux, et les douleurs dont les dieux mêmes accablent les hommes, qui vivent insensés, désespérés, sans pouvoir trouver de remède à la vieillesse et à la mort.* Apollon est dieu des poètes. Apollon, c'est la Bouche d'ombre. Il aveugle, il égare, il dévaste. C'est le délire, c'est le génie.



Athènè, c'est l'intelligence, c'est la raison. Elle combat pour ses élus et les défend, même contre les dieux. Mais elle obéit au destin. Elle fonde les villes, elle peut les abattre. Elle est l'inspiratrice et la limite du progrès. Elle est l'industrieuse et la législatrice. Elle unit la clarté, la santé, la mesure. Elle est la forme pure et la proportion sereine de l'esprit. Plus encore, elle est *la noblesse, la beauté simple et vraie, dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sin-*

vérité. Son front triste a l'éclat du bien. Peut-être semble-t-elle dire, impassible et altière :

> Et jamais je ne pleure, et jamais je ne ris...

Mais sa pitié reste profonde. Sa douleur sait demeurer digne. Elle méprise les sanglots. Elle enseigne à ceux qui la servent que la sagesse est un courage, et qu'il en faut beaucoup pour ne pas succomber sous le poids du savoir. *Elle n'est pas la Vérité.* Elle mène sans fin, sans lassitude et sans espoir, la troupe incertaine des hommes à la recherche du réel.



Horace a prétendu qu'elle seule réglait l'imagination des poètes :

> Tu nihil invita, dices faciesve, Minerva...

Les poètes français du XIX[e] siècle, les plus illustres dans leur gloire, ne se sont pas soumis aux belles lois de la déesse. Ils se suffirent à eux-mêmes. Le monde eut l'ampleur de leurs rêves. Ils donnèrent à leur délire le ton des révélations. Ils furent les signes de Dieu.

Horace était un sage et demeurait parmi les hommes. La poésie n'était que la grâce de sa raison. Il avait lu Platon et doucement souri de ses sophismes idéaux. Car la santé latine et le goût du poète, imprégnés de simplicité, ne pouvaient tolérer ces inconcevables chimères de Providence et d'Absolu. La dialectique des idées piqua sa curiosité, pareille à ces énigmes difficiles qu'on dénouait à table, entre les figues de Carie et le vin frais de la Sabine. C'étaient, pour un poète ami de la raison, d'ingénieuses bagatelles. Horace persiflait les stoïciens. *Le cruel Dieu des Juifs* l'eût affligé par sa laideur comme une idole de Sarmates. Le jardin d'Épicure était le cher asile où les plus sages fréquentaient. Horace, plein de bonhomie, y cueillait les jours et les roses. Virgile y vint aussi, dégoûté de bonne heure des sottises gonflées que rapportaient d'Athènes les sophistes et les rhéteurs.

Les Grecs étaient dégénérés. C'est par un juste sentiment qu'Anytos avait obtenu la condamnation de Socrate. Euripide, déjà, gâtait la tragédie sous les conseils du maïeutique. Aristophane, clairvoyant, dénonça l'instance du péril. Socrate détournait la race de ses instincts les plus pro-

fonds d'intelligence et de beauté. Ce faux sceptique inventait Dieu, sa providence et sa justice. Son disciple Platon créa le spiritualisme. Et l'inquiétude humaine pour des siècles fut établie.

C'est sous l'ordre de la souffrance que les Grecs avaient imaginé le bonheur et des croyances définies. L'intelligence, élaborée au prix d'admirables efforts, sans cesse retouchée parmi des larmes quotidiennes, un logicien sentimental l'a funestement détachée de sa sûre origine : du contact incessant de la réalité, du régime actuel de la vie.

Puisque tout était passager, puisque le monde était mobile, les Grecs se pliaient à son cours. C'est d'eux qu'ils attendaient quelque adoucissement aux rigueurs de la destinée. Ils pensaient de la mort qu'elle était nécessaire et que rien ne pouvait lui donner de grandeur comme une forte et noble vie. Tout demeurait divin, de demeurer possible. L'inattendu était la loi de l'univers. Les hommes portaient le hasard avec un calme dont sont loin ceux qui croient à la providence. S'ils ne laissaient pas de se plaindre sous les coups de l'adversité, ils n'en appelaient pas à un ordre qu'ils savaient ne pas exister dans les choses. Les Dieux mêmes pouvaient mourir. Diagoras de

Melos, Théodore de Cyrène les niaient simplement. Avant Anaxagore, on n'eût jamais songé qu'ils fussent immortels. Persée, disciple de Zénon, disait qu'on tient pour dieux les premiers inventeurs. Les poètes ne cherchaient pas à pénétrer l'inconnaissable. Ils ne s'envolaient pas sur l'aile de la foi vers des zéniths d'abstraction. Ils consolaient les hommes et leur faisaient aimer la vie en leur montrant le prix des plus légères heures.

Tout passe! — chantaient-ils. — L'éternité de l'univers, c'est son éternelle inconstance. Le monde n'est qu'un grand élan. Nous ne redescendons jamais au même fleuve. Mais, si tout est fugace, c'est à tout qu'il faut s'attacher. Il faut aimer ce qui s'efface. Il faut savoir que tout nous quitte et ne pas s'inquiéter de la fuite de tout. Tout meurt! Mais tout renaît sans cesse! Tout est toujours nouveau des hommes et des choses. Les générations se succèdent comme les feuilles des forêts. La vie est brève, il faut l'emplir de joies certaines et choisies. Ne méprisons rien de nous-mêmes. L'esprit donne un style à nos sens; mais sa lumière nous vient d'eux. La beauté fleurit du désir, l'intelligence des douleurs. Aimons nos

jours qui sont comptés. Et ne fatiguons pas de rêves infinis le petit souffle ardent que nous mêlons au monde. Ne poursuivons pas l'impossible. Ne nous détournons pas du présent qui nous est donné. *Excellente clarté du jour!* — invoque Prométhée en maudissant les Dieux. — *Vents à l'aile rapide!... Sources pures des fleuves! Et vous, des flots marins innombrable sourire! Terre unique génératrice! Unanime regard du monde, ô beau soleil!* Formons de courts espoirs et d'heureuses pensées. Le seul devoir des hommes est de vivre pour eux, entre eux et contents d'eux. La vertu, c'est la bonne humeur. Le sage ordonne ses désirs. Il accueille la destinée avec les mots de Marc-Aurèle : *Tout ce qui t'accommode, ô monde, m'accommode. Et chaque heure est pour moi comme un fruit savoureux. O nature, source immense de tout, tout te contient, tout te retourne... O bien-aimée cité du monde.* Mais le sage est plus sage encore de se taire. Les vains espoirs sont douloureux. On s'épuise dans leur attente. Il faut en écarter les hommes. C'est au regard de ce qu'elle sait bien ne jamais atteindre à connaître qu'une âme haute se rassure. *Tu ne quaesieris scire nefas.* O sûr et dernier mot de la sagesse antique! O calme chant de ses poètes!

Le christianisme renversa l'esthétique demeure que les sages avaient construite parmi le désordre éternel. Et, depuis deux mille ans, la détresse des hommes n'a fait que s'aggraver. Leur trouble fut d'abord si grand, si chargé de vertige, que toute intelligence menaça de s'éteindre. Pendant quatorze siècles, l'on put croire que la pensée allait se retirer du monde, et que le merveilleux trésor conquis par la raison allait s'abîmer sans retour. L'intelligence put renaître lorsque fut renouée la double tradition de la science et de la beauté, ces infaillibles lois de la noblesse humaine. Mais elle ne s'est pas encore rétablie des douleurs et des épouvantes d'un aussi tragique délire. Elle a perdu le goût de la simplicité, de la santé et du courage. Elle a surtout perdu la paisible sagesse dont elle dédaignait autrefois le destin, tout en s'y connaissant soumise.

Le platonisme renaissant, dont Kant assura le triomphe par la savante perfidie de ses *Critiques*, marque bien pour l'humanité un périlleux retour à la théologie. Il est à l'honneur de la France, à la valeur de sa raison que le *premier* Auguste Comte ait dénoncé les pièges du vieux Kant, et les rappels métaphysiques d'Hegel, de

Fichte et de Schelling, que suscitait logiquement le professeur de Koenigsberg. La science positive se formula chez nous. Taine et Monsieur Ribot ont déjà entrepris l'analyse de la conscience et remis en question la valeur même des idées. La politique et la morale sortiront-elles enfin de l'idéologie?

La vieille humanité s'attarde. Elle s'écarte des savants et des penseurs dévoués à ses destinées. Elle reste fidèle à sa foi douloureuse, aux tristes philosophes de son inquiétude, et surtout aux poètes de ses plus stériles espoirs. Ces poètes, en France, ce furent les plus grands d'un siècle, qui paraîtra plus grand encore d'avoir soumis à sa raison les énigmes de l'univers.

II

LES POÈTES DE DIEU.

Une immense espérance a traversé la terre,
Malgré nous, vers le ciel il faut lever les yeux.

Mais les poètes n'ont-ils pas toujours trahi l'intelligence? Ils ne déduisent pas; ils chantent! Si les chaînes du Vrai accablent le penseur et limitent ses pas, le poète, inspiré, s'affranchit des con-

traintes, des patients calculs, des doutes, des efforts qui font de la pensée un probe et long martyre :

Vous savez bien que j'ai des ailes,
O Vérités, . . .
J'ai des ailes, j'aspire au faîte
Mon vol est sûr!
J'ai des ailes pour la tempête,
Et pour l'azur,
Je suis celui que rien n'arrête,
Celui qui va!

V. HUGO.

Les poètes s'envolent. Cette invisible vérité que le savant poursuit, sans confiance et sans faiblesse, la vérité qui se dérobe à ceux qui la cherchent toujours, les poètes, pour y monter, n'ont qu'à donner quelques coups d'ailes. Que les poètes sont heureux! L'élan souple du rythme, la fantasmagorie des sons et des images emportent leur pensée au delà du réel. Leurs idées sont des visions. Leur prophétisme les enivre, et par un anthropomorphisme intense, ils projettent leurs rêves *sub specie aeternitatis*. Leur sensibilité s'engendre en certitudes. Ils s'éblouissent de leurs mots :

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant. . .
Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu!

V. HUGO.

Les mots ne sont que des fantômes. Leurs formes vides et glacées peuvent donner asile à des idées sans nombre. Les mots sont immanents, aveugles, ambigus : ce sont les masques des pensées. Sans la raison qui les explique, avant de s'y inscrire, ce sont des signes de silence. Si la vérité des poètes est tout entière dans leur Verbe, qu'est-ce donc que leur vérité?

Quand le Christ fut devant Pilate, il s'annonça ainsi : *Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : quiconque est pour la vérité doit écouter ma voix.* Mais Pilate lui dit : *Qu'est-ce que vérité?* Quand il eut dit cela, il sortit vers les Juifs et leur dit : *Je ne vois pas quel est son crime.*

Pilate avait tort de sourire de l'idée fixe de Jésus. C'est avec de tels mots imprécis et profonds que l'humanité se tourmente. Les poètes sont dangereux. Platon le savait bien, qui les reconduisait, fleuris, aux portes de sa République. Et lui-même fut-il jamais plus qu'un lyriste? Car les poètes de génie sont les conducteurs de la foule. Ils lui parlent dans son langage grandiloquent et insensé. Ils ont son âme vaste, ignorante et panique. Ils ont sa passion, ses tumultes et ses excès. Ils bercent son enfance à

l'école et à la maison. Ils bercent ses amours. Ils bercent ses chagrins. Ils prêtent leurs voix à ses peines. Ils lui enseignent leurs douleurs. Et la foule, en retour, s'efforce vers eux. Elle imite leurs attitudes, leurs catastrophes, leurs espoirs. Les grands poètes la soulèvent. Ils la prosternent. Ils l'égarent.

Le peuple n'aime pas qu'on l'oblige à penser. La rectitude de l'esprit ne lui importe guère. Il veut des raisonnements courts, impétueux et imagés. Il ne sait pas combien la vérité se voile, comme est accessible l'erreur. Sa logique est en métaphores. Une comparaison lui tient lieu d'argument. Il ne se soucie pas qu'on lui prouve. Il a besoin qu'on lui affirme. L'autorité, pour lui, porte la certitude. La vérité n'a qu'un accent : elle habite l'enthousiasme. Le peuple ne sait pas qu'on peut mentir avec puissance. Mais croire est son plus sûr instinct. Il n'a pas le temps de douter sous l'attelage du travail. Il n'a pas le temps de comprendre : chaque jour, il lui faut agir. Sa pensée est obscure et sourde. Elle est surtout sensible aux éclats et aux cris. Le peuple est un enfant. Il aime les feux d'artifice et la musique militaire, les grands gestes et les discours. Il

s'enivre de pathétique, d'amphigourisme et de génie. Il est toujours à qui l'occupe avec tapage.

Les grands poètes ne sont pas ces héros du silence, dont Carlyle salue la secrète splendeur : *Ah, oui! dirai-je encore : les grands hommes silencieux! Si l'on considère à la ronde la bruyante inanité du monde : paroles de petit sens, actions de petit mérite, on aime à réfléchir sur le grand empire du silence. Les nobles hommes silencieux, dispersés, çà et là, chacun dans son département, pensant silencieusement, agissant silencieusement, dont aucun journal du matin ne fait mention.* ILS SONT LE SEL DE LA TERRE! *Un pays qui n'a que peu ou point de ces hommes est dans une mauvaise voie. Comme une forêt qui n'aurait pas de racines, qui aurait tourné tout en feuilles et branches, qui devrait nécessairement bientôt se dessécher et n'être plus forêt. Malheur à nous, si nous n'avions rien que ce que nous pouvons montrer ou dire. Le silence! Le grand empire du silence : plus haut que les étoiles, plus profond que les royaumes de la mort! Lui seul est grand, tout le reste est faiblesse.*

Mais les poètes sont orgueilleux de leurs rêves. La foi dans leur génie les approche de Dieu. Ils ne doutent jamais qu'une force évidente et théurgique les habite. Ils dominent l'humanité.

Leurs pieds sont sur les nations. Ils ferment l'horizon du monde. L'éternité s'affirme et clame par leur bouche. Leurs chants sont des dogmes sacrés. Ils sont les voix de l'infini :

Pourquoi donc faites-vous des prêtres,
Quand vous en avez parmi vous?
Les esprits conducteurs des êtres
Portent un signe sombre et doux.
Nous naissons tous ce que nous sommes :
Dieu, de ses mains, sacre des hommes
Dans les ténèbres des berceaux;
Son effrayant doigt invisible
Écrit sous leur crâne la Bible
Des arbres, des monts et des eaux.

Ces hommes, ce sont les poètes;
Ceux dont l'aile monte et descend;
Toutes les bouches inquiètes
Qu'ouvre le verbe frémissant;
Les Virgiles, les Isaïes,
Toutes les âmes envahies
Par les grandes brumes du sort;
Tous ceux en qui Dieu se concentre,
Tous les yeux où la lumière entre,
Tous les fronts dont le rayon sort.

V. Hugo.

— *Iles, écoutez-moi,* chantait le vieil Isaïe, *et vous, peuples lointains, soyez attentifs. L'Éternel m'a nommé dès ma naissance, il a fait mention de mon*

nom dès les entrailles de ma mère. Il a rendu ma bouche semblable à une épée aiguë . . . Et il a dit : Je t'ai donné pour être la lumière des nations, pour être ma clarté jusqu'au bout de la terre.

— *Ces esprits missionnaires*, définit à son tour, en parlant des poètes, notre plus grand génie lyrique, *ces légats de Dieu, ne portent-ils pas en eux une sorte de solution partielle de cette question si abstruse du libre arbitre ? L'apostolat étant un acte de volonté, touche d'un côté à la liberté et de l'autre, étant une mission, touche par la prédestination à la fatalité. Le volontaire nécessaire. Tel est le Messie, tel est le génie.*

Donc les poètes sont divins. Ils prennent soin de l'affirmer. On peut les croire. Que serait leur génie, s'il n'émanait pas de Dieu même ? S'ils témoignent de Dieu, comment ne le loueraient-ils pas ? Avec un optimisme égoïste, emphatique et candide, ils démontrent la foi. Il faut que Dieu soit *bon, clément, indulgent et doux*. Il l'est donc par nécessité. Quand il nous frappe, il nous éprouve. S'il nous accable, il nous châtie. Il a besoin de nos douleurs. S'il nous déchire, c'est qu'il veut être adoré. Nos pleurs, nos cris, nos deuils attestent son amour. Les plus brisés sont

ses élus. Et pendant cent années qui viennent de finir, les poètes français, les plus certains *par le génie,* n'ont fait que déclamer le sauvage *Livre de Job.* Désolés ou mystiques, ils ont paraphrasé les *Psaumes* de David et les versets de Jérémie. Ils ont continué l'œuvre du doux Galiléen, révolté contre le travail et contre la pensée. Leur royaume, à eux aussi, n'est pas de ce monde. Ils ont creusé devant l'esprit l'abîme des métaphysiques où, pris de vertige, il tournoie. Ils ont fait de la vie la détestable et courte épreuve qui conduit à l'éternité. Ils en ont détourné les hommes. La mort n'est que le seuil de Dieu. A qui marche vers Dieu, qu'importe ce qui est humain?

Non! Je ne donne pas la mort à ceux que j'aime!
Je les garde! Je veux le firmament pour eux,
Pour moi, pour tous, et l'aube attend les ténébreux!
L'amour, en nous, passants, qu'un rayon lointain dore
Est le commencement auguste de l'aurore;
Mon cœur, s'il n'a ce jour divin se sent banni,
Et pour avoir le temps d'aimer, veut l'Infini,
Car la vie est passée avant qu'on ait pu vivre!

V. Hugo.

L'inquiétude des hommes, les poètes anciens l'avaient rassérénée, parce qu'eux-mêmes étaient

sages. Les grands poètes d'aujourd'hui l'ont funestement éperdue. Les hommes, à leur voix, se sont compris plus malheureux. Car la douleur s'accroît de sa propre pensée. Et ceux-là souffrent moins qui ne connaissent pas tout le poids de leur mal. A le leur apprendre on l'empire. Mais les poètes de génie n'ont pas craint d'accomplir une tâche aussi lamentable. Ils ont découragé les hommes, troublé d'anxiété les cœurs les plus obscurs. Tout aveuglés d'esprit chrétien, de providence et de péché, ils ont justifié le malheur. Ils ont imaginé la beauté de souffrir et le triste prix des sanglots. Ils ont entretenu le discrédit de la raison, la crainte de la faute, l'obsession de la pénitence. La souffrance n'est qu'un rachat. L'éternité se paye avec toutes nos larmes. Plus nos deuils sont cruels, plus il faut les bénir :

> Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
> Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu.
>
> V. Hugo.

L'humilité dans la douleur, un désespoir servile et gémissant remplacent sous nos fronts l'antique dignité de vivre. Et quand depuis cent ans s'est fait chez nos penseurs le silence métaphy-

sique, nos poètes, devant la détresse des hommes, leur ont *superbement* chanté l'Espoir en Dieu.

Le spiritualisme, exaspéré par eux, répandu, avili, impose à la pensée une tension de foi, d'erreur et d'impatience qui passe bien outre à ses forces. L'espoir en Dieu, l'humanité ne peut pas le hausser toujours sous le fardeau toujours accru de ses douleurs et de ses doutes. On ne vit pas impunément dans l'attente de l'impossible, en révolte contre la vie, sans atteindre insensiblement cette vie même dans ses sources. La santé de notre raison a sans doute sa loi dans un heureux accord d'instincts et de croyances. Il n'est de vigoureux et d'utiles espoirs que ceux qu'on poursuit sur la terre. Leur possibilité confirme leur valeur. Des énergies sans prix se détruisent en vain au seuil de l'irréalisable. Il est des rêves interdits et des angoisses sans issue. La pensée de l'éternité peut devenir néfaste aux hommes. L'inquiétude au sujet de Dieu peut leur être mortelle.

De grands penseurs l'ont toujours cru. Il semblait bien que les poètes, à leur tour, après les philosophes et surtout après les savants, adopteraient une opinion si salutaire, une vue si

conforme aux fins les plus probables et les plus consolantes de l'incertaine humanité. Mais les poètes ont chanté *d'une belle voix, l'éternelle félicité des dieux, et les douleurs dont les dieux mêmes ont toujours accablé les hommes.*

Zarathoustra dans la forêt dit au vieillard qu'il rencontra : *J'aime les hommes.*

J'aime Dieu, lui répondit-il. *Je n'aime point les hommes. L'homme est pour moi une chose trop imparfaite. L'amour de l'homme me tuerait. — Et que fait le saint dans les bois ?* demanda Zarathoustra. Le saint répondit : *Je fais des chants et je les chante. Et quand je fais des chants, je ris, je pleure et je murmure : c'est ainsi que je loue Dieu. Avec des chants, des pleurs, des rires, des murmures, je rends grâce à Dieu qui est mon Dieu. . .*

Mais quand Zarathoustra fut seul, il parla ainsi dans son cœur : Serait-ce possible ! Ce vieux saint dans sa forêt n'a pas encore entendu dire que DIEU EST *MORT.*



Les trois grands poètes de Dieu, en France, au XIXe siècle, furent Victor Hugo, de Lamar-

tine et de Musset. Leur génie est incontestable, malgré l'inégalité triomphale qui met Hugo, et de bien loin, au premier rang. Tous trois atteignent à la foi, et la proclament. Ils sont encore les poètes des mythes judéo-chrétiens. Musset fut croyant par fatigue, par épuisement, par dégoût. Lamartine le fut par sensibilité, par sentiment et par langueur. Hugo le fut vraiment et seul par son génie. Il s'étonna jusqu'à l'extase de sentir Dieu en soi et de l'entendre sous son front. Moïse sur le Sinaï parlait à l'Éternel au milieu des nuées. Mais Dieu, Victor Hugo le portait en lui-même, infaillible et éblouissant. Je *le* pense, a-t-il dit, en strophes enivrées autant qu'impérieuses, et si je *le* pense, *il se* prouve. Comment pourrait-*il* ne pas être puisqu'*il* m'anime de sa force. *Je te loue, ô mon Dieu, de ce que tu m'as fait créature si admirable... Je te célébrerai de tout mon cœur!* (Psaumes, CXXXIX, 14.)

Le génie de ces trois poètes imprègne notre race. Ils la dominent aujourd'hui. Ils l'orientent. Leur poésie est bien mêlée à notre vie nationale. Notre peuple en eux se retrouve et les immortalise. Mais l'immortalité que décerne le peuple a aussi ses époques. La gloire a son destin.

Et le Panthéon d'Agrippa survit aux dieux abandonnés.

Le génie des plus grands poètes ne fleurit d'une race que pour un temps de sa pensée. Il l'accompagne dans sa force, il la couronne, il meurt toujours bien avant elle. Certes, *le train du monde est lent;* mais, pour si lent qu'il soit, il distance la gloire. Le tombeau d'un poète reçoit aussi son œuvre. Sur le fronton du temple un mot reste tracé; mais il suffit d'un centenaire pour que l'abandon s'effectue. Le monument reste debout; des passants curieux y rôdent; quelques fidèles d'un autre âge s'y attardent encore. Et l'immortalité scolaire, didactique et traditionnelle, défend mal un nom de l'oubli. Quel petit nombre lit encore le Tasse, Dante, ou bien Milton! Ce furent des génies lyriques. Archimède vit plus, dans les œuvres humaines, qu'Homère, parmi les lettrés :

L'éternité du sage est dans les lois qu'il trouve.

La seule gloire impérissable, au moins celle qui met plus de temps à périr, c'est de rester présent et cher au cœur des hommes, c'est de les avoir bien servis. Les vrais héros sont ceux qui

laissent à l'humanité le style éternel de leur âme, ceux qui l'ont enrichie d'une pensée heureuse, ineffaçable et bienfaisante, ceux qui ont augmenté sa beauté, sa puissance, ou son savoir ou sa santé. Et les plus grands de tous sont ceux qui la délivrent de ses terreurs et de ses plaintes, ceux qui lui donnent le courage de s'avancer vers le réel, ceux qui n'acceptent pas de la tromper par des chimères, tous ceux que la raison conduit, sans ivresses et sans mensonges, vers la lointaine vérité.

III

LES POÈTES DES HOMMES.

Le meilleur fruit de la science est la résignation froide qui, pacifiant et préparant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps. Cette grande parole de Taine, toute glacée de stoïcisme, trois poètes, dans notre siècle, l'ont dite aux hommes tour à tour : Alfred de Vigny, Sully Prudhomme et Anatole France. Mais chacun d'eux l'a embellie de dignité altière, de pitié fraternelle, ou de scepticisme indulgent. Cette sérénité qu'Ho-

race en souriant conseille à son cher Dellius : *Æquam memento rebus in arduis servare mentem...* devient sous le malheur, la plus noble attitude, la plus intelligente et la plus salutaire que les hommes aient jamais prise :

Justum ac tenacem propositi virum...
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinae.

La qualité d'une âme se mesure à l'accueil qu'elle fait au destin. Et les plus hautes sont sans crainte. Elles répandent leur courage. A leur impérieux appel, la dignité humaine se dresse peu à peu, au-dessus des douleurs qui la tenaient prostrée.

Faire servir la destinée à la force des hommes, à leur entente, à leur progrès, rester indifférent à tout ce qui n'est pas humain, c'est l'admirable loi d'une sagesse neuve où les poètes de génie, ivres de Dieu et pleins d'eux-mêmes, n'ont jamais pu atteindre. Mais la raison eut ses poètes, moins grands par le lyrisme, plus profonds par le cœur. Ils aimèrent les hommes qui l'ont à peine su. S'ils ont souffert, ils l'ont caché. Ils n'ont pas nié Dieu, ils ne l'ont pas connu. Le monde atteste

son absence. Et puis Dieu eût été trop loin pour leur amour. Ils ont aimé les hommes qu'aucun Dieu ne peut secourir. Ils ont dit à l'humanité de mettre son espoir en elle, et de vivre sa vie âpre, fière et féconde. Ils lui ont dit que la douleur fait le prix nécessaire de toute élévation et de toute pensée; mais qu'elle doit rester silencieuse et calme. *Soyons tout ce que nous pouvons être*, écrit dans son journal Alfred de Vigny, *sachons le peu que nous pouvons savoir. C'est assez pour si peu de jours à vivre.* Si la sagesse antique habita leurs paroles, ils lui donnèrent un accent de vaillante bonté, de pitié cordiale et sereine qu'elle n'avait jamais connu.

Ces poètes n'ont pas à redouter l'oubli. Leur gloire encore tout effacée triomphera des âges. Ils auront l'immortalité que nulle pompe officielle, nulle magnifique parade, nulles funérailles d'État, nulle académie et nul panthéon, n'ont la puissance d'établir. Ils se tiendront, vivants, dans la mémoire humaine parce qu'ils ont pensé, parce qu'ils furent la raison. Leur mission sur la terre, ce fut d'encourager les hommes à poursuivre la vérité, à ne pas craindre le destin, à se comprendre et à s'unir. Nul dieu ne les marqua

pour cette tâche insigne. Ils en reçurent l'ordre d'eux, de leur maturité pensive, de leur cœur inquiet, de leur sagesse studieuse. Et la raison qu'ils ont toujours placée si haut, les haussera dans l'avenir toujours et toujours plus.

La raison a le temps pour elle, voilà sa force. Tout ce qui n'est pas elle tombe dans le néant. Vérité que Renan propose, et dont il n'ose pas sourire : le but de la nature est de se prendre en conscience. *Le but du monde est de produire de la raison. L'organisation de la raison est le devoir de l'humanité.* Peu de poètes l'ont pensé. Ceux qui l'ont dit surmontent les temps révolus. Lucrèce égale bien Virgile. Les poètes de la raison n'enivrent pas; ils réconfortent. Car le rêve, après soi, laisse toujours plus de fatigue. Il ne repose pas; il épuise. Il ne console pas; il trompe. *Le rêve est bon et utile, pourvu qu'on le tienne pour ce qu'il est.* Combien peu d'hommes sont capables d'une aussi stricte discipline! Mais si les rêves sont utiles, ce n'est jamais, précisément, que par leur chute. Toute croyance naît d'une aspiration. Et la vérité surgit à son tour d'une croyance consommée. L'erreur aussi est nécessaire. Elle précède la raison. Mais c'est la raison qui nous guide. *Ce qui trouble les*

hommes, ce n'est pas les événements; c'est leur seule opinion sur les événements. Ce qu'il faut tâcher d'acquérir, c'est une opinion raisonnable. Notre prétention de jeter sur le monde les minces lois de notre esprit et les catégories de notre illusion nous a rendus très misérables.

Pourtant, il ne faut pas renoncer à chercher. Il faut renoncer à savoir. La raison seule peut préciser nos douleurs. Mais la raison n'est pas la science. Notre esprit vit d'incertitude. L'immuable n'est qu'un mensonge. Notre esprit est mobile. Il vit de son activité. Il ne pourrait pas s'y soustraire. Il est indifférent que nous doutions d'atteindre au but de nos efforts. L'essentiel est de s'efforcer. Notre pensée n'a pas aperçu ses limites. Ce peu que nous pouvons savoir : le champ que nous donne le monde, ne restera-t-il pas au-dessus de nos forces? Cela est très possible. Mais l'avenir est rassurant tant qu'il demeure incalculable.

La science poursuit une enquête. Il n'importe pas qu'elle explique avant d'avoir tout observé. Nul problème n'existe en l'absence de ses données, pas même en leur insuffisance. L'équation du vaste univers est loin d'être établie, et si loin

d'être résolue que le sage a le droit de la croire impossible. Dieu est, ou il n'est pas, avec les mêmes chances. On peut, tout au plus, présumer qu'il ne sera jamais pour nous. La science ne le créera pas. L'indéfini n'a pas, fatalement, pour terme l'infini. Mais la valeur de la raison n'est pas, de ce fait, compromise. Et si la science n'est qu'un jeu, la vie n'en offre pas de plus passionné, de plus divertissant et de plus sain pour la pensée. Nous ne saurons jamais si elle est davantage. Mais nous pouvons nous réjouir de notre insoluble ignorance, puisque ce jeu, *s'il est un jeu*, nous rassérène et nous fait vivre. L'inquiétude de l'infini ne saurait nous être permise, tant que nous n'aurons rien connu et vérifié que de fini. Si la nature et la raison procèdent par enchaînement, rien ne peut briser la série, dont le monde parcourt, avec rigueur, les termes. L'immensité du temps nous rassure et nous borne. L'univers a un but : il n'existerait pas. Mais ce but, ce n'est pas à nous de le comprendre. Nous ne pouvons que le subir. *La vertu, c'est de s'y prêter... L'immoralité,* — dit Renan, — *c'est la révolte contre un état de choses dont on voit la duperie. Il faut à la fois la voir et s'y soumettre.* Le

consolant pour le penseur, c'est qu'il sait que la foule ne parviendra jamais à concevoir comment elle est dupée. La volonté de vivre, inépuisable en nous, est le sens même de la vie. En tout être, et toujours, la vie est sa propre raison. Il faut donc vivre avec puissance. La vie est bonne d'être instante, malgré la souffrance et la mort. Il faut considérer nos douleurs et nos joies sous le seul aspect du destin et les faire servir à notre abnégation, à notre intelligence.

Cette vertu stoïque, affectueuse et mesurée, trois poètes de la raison l'ont enseignée aux hommes sous les trois formes de l'orgueil, de la tendresse et d'une prudente ironie.



O Seigneur, j'ai vécu puissant et solitaire!

Alfred de Vigny fut soldat. Il fit sa profession du meurtre. Le plus terrible acte des hommes éveilla sa première angoisse. Il départageait mal l'héroïsme et l'assassinat. La gloire de tuer lui parut contestable. Obéir contre sa conscience : quelle internelle lâcheté! Accomplir un devoir

que la raison condamne : c'est le plus haut point de l'honneur! La servitude et la grandeur du tragique métier des armes, Vigny les découvrit ensemble. La discipline militaire, aveugle, inéluctable et lourde, revêt la forme du destin. Elle accable l'intelligence, la révolte ou l'anéantit. Vigny se révolta. Sous l'Empire, il eût craint de faire à ses idées le sacrifice de son grade. Mais la Restauration ne voulait pas la guerre. L'Europe en était dégoûtée. Après quatorze ans de service, Alfred de Vigny donna sa démission.

Pendant les veillées de Vincennes, il avait écrit son *Moïse*. Il ignorait encore, selon le grave mot d'Ibsen, que *l'homme le plus puissant du monde est celui qui est le plus seul.* Sa vie devait le lui apprendre. Dans le poème d'*Éloa*, Vigny fit pressentir la noblesse de la révolte, et que le mal lui-même est digne de pitié. *Le Déluge*, ce fut un premier cri vers Dieu : *Serait-il dit, Seigneur, que vous fassiez mourir le juste avec le méchant!* Après quelques poèmes, gâtés de romantisme, il s'arrêta de publier. *Les Destinées* virent le jour après sa mort. Il y avait inscrit le plus fier de son âme. *La Maison du berger* fut un retour au cœur. Sous l'exaltation de l'amour, Vigny dé-

testa la nature, accusa son indifférence, jusqu'à en appeler à Dieu :

> Vivez froide nature, et revivez sans cesse
> Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi...
> Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
> J'aime la majesté des souffrances humaines;
> Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Il douta de toute raison, se retira des hommes et mena vers la solitude celle dont la *main pure* apaisait *son cœur déchiré :*

> Que m'importe le jour! Que m'importe le monde!
> Je dirai qu'ils sont beaux, quand tes yeux l'auront dit.

La femme lui parut la joie consolatrice, la bonne conseillère, l'ange fidèle de la vie. Mais l'idée que la mort sépare les amants, glace leurs lèvres pour toujours, le souleva de hautaine colère. Sous l'éclat de son désespoir il retrouva l'amer et consolant secret de la sagesse antique, qui est d'aimer tout ce qui passe : les heures passionnées, les voluptés furtives, les êtres que la nécessité nous ravit sans retour :

> Aimez ce que jamais on ne verra deux fois...

Quand l'amour l'eut trahi, il renia l'amour.

La femme ne peut pas chérir l'intelligence. Lorsqu'elle s'y dévoue, ce n'est que par vertu. Mais le plus souvent elle la méprise. La raison est une rivale qu'elle jalouse d'autant plus qu'elle en devine la puissance sans en connaître la beauté. Puis, la pensée mêle à l'amour une mélancolie dont la femme s'irrite. La volupté du sage reste sereine et clairvoyante. Elle n'est pas troublée d'ivresse. La femme ne comprend que la passion. Elle goûte surtout la défaite de l'homme. Ce qui lui plaît, c'est de le vaincre, c'est de plier sa force et d'en être accablée. Vigny souffrit de l'abandon. Il souffrit plus encore de trouver dans la femme un être esclave de la chair, sans grandeur et sans vérité :

Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas.
Celle à qui va l'amour, et de qui vient la vie,
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie...
Un maître lui fait peur, c'est le plaisir qu'elle aime.
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La femme, enfant malade et douze fois impur.

Alors il s'exila dans un orgueil inaccessible. Il se détacha de la vie. Son âme grandissait d'être toujours plus solitaire. Les douleurs la haussaient au suprême courage : Vigny connut enfin l'im-

passibilité. Ceux-là sont égaux au destin qui ne songent plus à s'en plaindre. *LA MORT DU LOUP* marqua, pour le poète, une heure presque surhumaine :

A voir ce que l'on fut sur terre, et ce qu'on laisse
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse...
...Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté,
Où, naissant dans les bois j'ai tout d'abord monté;
Gémir, pleurer, prier est également lâche,
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Le pessimisme de Vigny eût été par trop négatif s'il en était resté à ce dernier poème. Son *Journal* nous apprend le prix qu'il donnait au travail, et son grand culte pour les hommes : *J'aime l'humanité, j'ai pitié d'elle...*

J'aime la majesté des souffrances humaines.

Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques. L'esprit de l'humanité; l'amour entier de l'humanité et de l'amélioration de ses destinées.

Quinze ans après *LA MORT DU LOUP,* dans la retraite du Maine-Giraud, il composa *LA*

Bouteille à la mer, sur cette idée que les penseurs et les savants font toute la valeur du monde :

Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur...
Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
C'est votre phare à tous, penseurs laborieux!...
Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées.
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort
Répandons le savoir en fécondes ondées;
Puis recueillant le fruit, tel que de l'âme il sort
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Il attendit cinq ans avant d'écrire enfin la plus tragique, la plus sûre et la plus achevée des pages de sa vie : *Le Mont des Oliviers.* De cette veille de Judée, du dernier soir du Christ, il fit la longue veille humaine, suppliante et découragée, le dernier appel à l'espoir, la dernière prière à Dieu :

S'il est vrai qu'au jardin sacré des Écritures
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté,
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

Vigny avait alors soixante-cinq ans. Il mourut dans l'année suivante.



J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux.

Les mathématiciens font souvent des mystiques. Pascal suffit à l'établir. Platon s'affirmait géomètre. Il en est bien d'autres exemples. Si M. Renouvier se dit néo-kantien, c'est qu'un mysticisme moral équivaut aisément au mysticisme religieux. Le pari de Pascal, l'impératif catégorique, sont des ruptures de raison.

Kant aperçut d'abord que le relativisme contient toute la connaissance. Il prouva que l'esprit ne saisit jamais rien que son activité, son impossible effort à réduire les phénomènes à l'unité de la conscience. Cette unité toute formelle, par une insigne trahison à sa critique transcendante, Kant la réalisa hors du sujet pensant. Il la chercha dans la morale. Il voulait qu'elle y fût. Il y affirma sa présence, et situa dans le Devoir son centre immuable et réel. Le vieux palais de la croyance se serait écroulé si Kant avait conclu avec sincérité à ses premières analyses. Une

responsabilité si vaste lui fit peur. Il s'effraya de sa raison au point d'en renier la rigueur lumineuse. Par une sournoise retraite, il parvint à réintégrer les ténèbres métaphysiques et l'ancienne théologie. Comment une pensée à ce point décisive put-elle succomber au sentimentalisme, à l'ignorance prétentieuse, à la rhétorique gonflée de ce médiocre idéologue : l'empirique Rousseau? Kant éprouva sans doute la crainte de son œuvre. Il la découvrit subversive. Par esprit d'ordre, il la faussa. Il accepta de contredire au triomphe de la raison. Il fit de sa démonstration une parade discursive. L'impératif catégorique, ce fut le lieu de sa déroute, le point de son rebroussement vers la dialectique du cœur, vers le spiritualisme chrétien, et vers un dieu sophistiqué. Si Kant avait fait choix de l'unité morale, sous l'ordre absolu du devoir, pour y confondre sa raison, Pascal fut aberré par l'unité mathématique, par le nombre porté de puissance en puissance à l'expression suprême où sa limite est Dieu. L'infini, ce fut son vertige. On sait qu'il s'y perdit. Du point de vue de la pensée, Pascal est près de Pythagore. Leur absolu commun se construit sur le nombre, sur l'unité génératrice, sur une identité première.

Là est le foyer de l'erreur, erreur d'autant plus captieuse qu'elle emprunte l'éclat d'une exacte évidence. L'unité, c'est le mode même où se surprend l'entendement. L'identité, c'est la méprise où tombe la conscience. Le monde se refuse à tout indiscernable. Il s'oppose à rien d'identique. Mais l'unité, qui n'est qu'un état défini, le nombre la déguise en être. Dans la pluralité, les mathématiciens subliment ces deux termes par un sophisme pétitoire. L'identique, départ de toute sommation, origine du peuple innombrable des nombres, revêt une existence immanente et réelle. Il implique l'éternité. Il contient Dieu et le mesure. C'est une idée platonicienne. Si l'Infini peut s'en déduire, ce n'est que par un *jeu* savant dont la raison connaît la règle. Des mathématiciens pourtant s'y laissent prendre encore. Ils oublient que les lois des nombres régissent seulement l'esprit qui les promulgue. Elles ne valent que pour lui, et sont inapplicables hors de ses représentations. Les fantômes qu'elles évoquent n'ont aucune perséité. Ce sont les premiers rôles d'un drame formaliste, dont les péripéties ont été convenues une fois pour toujours. Ils n'ont rien que d'imaginaire,

de relatif et de discret. Si leur constance nous abuse, il faut nous souvenir qu'elle est inclusive aux lois mêmes dont dépend leur apparition. Dieu, c'est le mythe de l'erreur. *Il faut comprendre,* dit Hegel, *l'inintelligible comme tel.* Faute d'une attitude aussi définitive, Pascal abîma sa raison.

Sully Prudhomme a traversé cette crise du cœur où Kant succomba, terrassé, et cette crise de raison où Pascal trouva la folie. Il est dans notre temps le douteur le plus grave, le plus mélancolique et le plus averti. Il a délivré sa pensée au prix de tant d'efforts qu'elle en a gardé pour toujours une langueur convalescente. Il eut à surmonter la double servitude de sa foi religieuse et de sa foi mathématique. L'idée de l'infini, dès la première enfance imposée à son cœur, plus tard à sa raison, par les sciences abstraites, il eut deux fois la volonté d'en renverser la morne et l'internelle tyrannie. Mais à cette révolte, il usa sans retour le meilleur de ses jeunes forces. Elles lui défaillirent dans le moment qu'il approchait du plus haut point de sa raison. Une âme trop imbue de suavité catholique, une pensée exquise, profonde à s'émouvoir, tout épuisée de ses combats, un goût trop lâche pour

le rêve ont retenu Sully Prudhomme loin de la stoïque attitude où sa tendresse humaine se fût virilisée. Il aurait trouvé là plus de force féconde, une sérénité moins tourmentée d'espoir.

Mais qui oserait bien lui reprocher son cœur? Les hommes l'ont rempli toujours et tout entier. Nul poète ne fut plus généreux et plus sensible avec plus de sincérité secrète. Ses doutes, ses douleurs le rendirent ensemble meilleur et plus profond. Il fut toujours pensif, si plein de raison et d'amour, que nulle foi n'a rassuré son avidité de justice. Ce dont il a le plus souffert, ce n'est pas tant de l'implacable destinée, que de son impuissance à consoler les hommes, à les convaincre bien de leur misère fraternelle. Il accepta, sans doute, avec déchirement de renoncer à Dieu, à tout espoir métaphysique, à ses croyances les plus chères; mais son angoisse fut plus grande d'avoir un jour douté des hommes. D'une aussi mauvaise blessure, le poète ne s'est jamais bien rétabli. La guerre et la Commune avaient marqué de sang le beau chemin de sa pensée. Il en garda une impression de barbarie et d'épouvante dont sa raison, malgré les ans, ne parvint pas à se guérir.

Cela seul permet de comprendre comment il

en revint au cœur. La justice lui fut une autre loi morale, un sentiment catégorique, une ingénieuse *horror fati*. Il n'alla pas plus loin. Sa raison abdiqua au seuil du désespoir. Il ne faiblit que par tendresse, par amour pour les hommes, par crainte de leur dévoiler leur héroïque solitude. Et il se refusa d'atteindre au pessimisme de Vigny. Il douta que la vie eût au cœur des mortels assez de sources énergiques pour surmonter la ruine de leurs plus vieilles illusions. Mais la vie est inépuisable. Elle ne connaît pas d'impasse. Elle est. Elle veut être, et persévérer dans son être, et se dépasser dans son être, toujours et malgré tout. Il est permis d'imaginer que la douleur en fait l'épreuve la plus haute, la forme la plus simple et la plus spontanée. C'est peut-être la joie qu'il convient de tenir pour un événement. On peut proposer que la vie reçoit du désespoir sa tension la plus positive, la plus généreuse induction de sa force et de sa conscience, l'ordre même de sa raison.

Sully Prudhomme avait trop de finesse et trop de cœur pour ne pas adopter des conclusions si nécessaires. Où le courage lui manqua, ce fut pour se résoudre à publier leur cruauté. Entre un

dieu controuvé et la fatalité stupide, son âme restait suspendue. La vérité l'intimida par ses incalculables suites. Il eut peur de la formuler. Mais il ne fléchit pas sous son poids redoutable. Il avait trop de loyauté pour emprunter à Kant son méprisable subterfuge et d'hypocrites arguties. Il voulait cependant laisser aux hommes une croyance. Il versa dans un optimisme sentimental et malaisé, dans un positivisme vague, dont on sent tout le sacrifice, offert au cœur par la raison. Pascal s'en remettait de son incertitude à des *lumières naturelles*. Mais le penseur n'a plus de ces ressources saintes. Car les raisons du cœur, souvent, sont dangereuses. L'esprit se doit de les combattre. Il se nie de les reconnaître. Sully Prudhomme, par pitié, simula cette défaillance. Son inquiétude se fondit dans un ardent *appel au cœur*. Il garda pour lui seul l'âpre torture de ses doutes, laissant aux pensées attentives, aux âmes les plus affermies, le soin de forcer son mensonge, et d'en apercevoir la charitable volonté. Il n'abandonna qu'à ses pairs le secret de son désaveu.

Par sa forme précise, par la qualité de son verbe, par le style de sa tendresse, par la rigueur de sa raison, Sully Prudhomme est le poète le

moins incertain de survivre, dans la pensée autant que dans le cœur des hommes. *La Justice* fait bien le plus noble poème, le plus profond, le plus durable qu'une intelligence inquiète ait, jusqu'à nos jours, enfanté.

Il faudrait tout citer d'une œuvre aussi remplie pour en exprimer la sagesse. Elle commande d'être lue, et surtout d'être réfléchie. L'esprit n'y puise pas le calme; mais il trouve à s'y préparer, d'une étude internelle et grave, à sa dignité la plus haute. Dans un de ses premiers poèmes, Sully Prudhomme avait inscrit, d'une façon déjà précise, les directions de sa pensée :

L'humanité fragile a fait ses destinées,
Cette race aux pieds blancs, aux tempes satinées
Laboure avec l'espoir d'un immense loisir,
Plus grande sans bonheur que son Dieu sans désir.
Cette vie éphémère, insatiable et tendre
Qui lui fut imposée, elle a su la défendre;
Et son dur créateur, l'affamant sans pitié,
Père avare d'amour, n'est père qu'à moitié.
Mais s'il croit que son œuvre est parfaite, qu'il dorme!
Nous lutterons plus beaux contre la terre informe,
L'eau du ciel, et des nuits le tombeau quotidien.
Nous sommes, c'est assez, nous ne voulons plus rien.
Nous prenons son ébauche à ce point, qu'il abdique!
Nous acceptons de lui cette faveur unique

Que tous les lendemains soient exacts au réveil,
Et que, toujours sauvés des ombres du sommeil,
Nous retrouvions toujours la tâche commencée,
L'air, et nos seuls flambeaux, l'azur et la pensée.

Ce bel acte de foi suffit à dessiner le plan d'une raison des plus humaines et des plus sûres de notre siècle tout entier.



Sois ma force, ô lumière, et puissent mes pensées,
Belles et simples comme toi,
Dans la grâce et la paix, dérouler sous ta foi
Leurs formes toujours cadencées.

Anatole France a toujours souri au milieu de ses larmes. Sa muette pitié se voile d'ironie. Ses vers sont bien le seuil de sa grave pensée. Sa poésie, avant sa prose, est pareille au porche de marbre qui ouvrirait un beau jardin. Certes, Pallas lui fut amie. Pour elle il a toujours chanté l'archaïque *pæan* d'Ariphon de Sicyone : *Immortelle Hygeia ! Tout fleurit par ta main : le printemps et les grâces claires ! Sans toi, il n'est pas de bonheur !*

France, c'est la raison dans sa pleine santé, dans sa puissance heureuse et calme. Mais il ne faut pas s'y méprendre ; cette simple sagesse est la

plus difficile. On n'y accède pas d'un cœur indifférent. Si France atteint à Goethe par un même goût de savoir et de lumière et de beauté, il a dépassé l'*Olympien* par un plus grand amour des hommes et des choses. Il est un Goethe bienveillant, touché de doute et de mollesse. Sa raison demeure anoblie d'un double sentiment, dont Goethe ne sut pas le charme : c'est la mélancolie avec la volupté. Goethe avait surmonté les hommes. France se tient au milieu d'eux. A la malice de Montaigne il joint plus de finesse ardente; à l'esprit de Voltaire, un ton moins léger d'émotion. Son scepticisme est loin de celui de Renan. Sa liberté morale ne fut jamais insoucieuse, à ce point détachée des misères humaines. Il est heureux, mais il est triste. Cela n'est donné qu'aux grands cœurs.

Sa poésie n'est pas seulement dans ses vers. Malgré qu'il soit surtout un admirable prosateur, elle embellit toute son œuvre. Sa raison se trouve illustrée du style le plus pur, le plus intelligible, le plus savant et le plus doux, d'une langue si transparente qu'on pourrait la croire naïve.

France ignore le désespoir. Il s'écarta toujours de la laideur et de l'emphase où se complaît l'es-

prit chrétien. Son amour pour la vie ne connut pas de défaillance. Il porte le destin d'une âme accoutumée. Le grand écoulement du monde lui est cher. La pensée de la mort, s'il l'accueille, lui cause tout au plus le paisible et le fervent regret qu'a traduit en beaux vers païens Mme de Noailles :

Je vous tiens toute vive entre mes bras, Nature,
Ah ! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre, un jour,
Et que j'aille au pays sans vent et sans verdure,
Que ne visitent pas la lumière et l'amour.

France eut toujours au plus haut point le sens exquis de la mesure, le don de la simplicité. Sa raison même acquit la syntaxe d'un art. Ce fut cette prudence heureuse qu'il tenta d'enseigner aux hommes. Il leur en proposa l'exemple dans ses plus touchants personnages. Mais il ne crut jamais au fruit de ses leçons. Si les vérités scientifiques l'avaient résigné sans espoir à l'incertitude autant qu'au destin, il les savait inaccessibles au commun des mortels. *N'est-ce pas le destin des hommes d'être plongés dans une illusion perpétuelle ? Et cette illusion n'est-elle pas la condition même de la vie ?* Cette parole est la plus sage où puisse atteindre un philosophe. Il faut consentir à la foule les divines chimères dont elle peuple son erreur.

Le but de la nature, dit l'auteur des *Dialogues, n'est pas que tous les hommes voient le vrai, mais que le vrai soit vu par quelques-uns et que la tradition s'en conserve.* Que ferait la foule du vrai! Son ignorance est satisfaite avec de faciles mensonges. Elle vit de ses rêves. *Qu'importe,* accepte France, *pourvu que le rêve soit beau!*

Ce qu'il reproche au christianisme, c'est d'avoir désolé l'illusion humaine, d'avoir diminué la beauté de la vie, d'en avoir corrompu l'ivresse; c'est d'avoir mis devant nos yeux, au lieu des statues désirables, le crucifié cadavérique; c'est d'avoir fatigué les cœurs d'impossibles espoirs et de tristes manies; c'est d'avoir dégoûté les hommes de leurs instincts, de leur raison et du présent. Et dans les *Noces corinthiennes,* un des plus achevés poèmes de la langue française, telle que l'ont formée Jean Racine et André Chénier, France a tristement dénoncé l'irréparable ruine et l'enlaidissement du plus noble des rêves. Si la *Daphné* qu'il imagine a la tendresse d'*Antigone,* elle en a perdu la fierté : *Malheureuse!* dit la fille d'Œdipe, d'un ton contenu de mépris. *A quoi bon regarder* ENCORE *vers les dieux? Et lequel implorer si l'on me nomme impie, à cause de ma piété*

même! Mais Daphné n'a pas de révolte, elle accepte le sacrifice et se résigne au Rédempteur :

Réjouis-toi! Dieu triste à qui plaît la souffrance.

Des *Noces corinthiennes,* parmi tant d'admirables vers, il en est que l'antiquité aurait pu accueillir pour leur sagesse harmonieuse. Ce sont des *vers dorés :*

Mais que sert de songer aux choses interdites...

Tous nos jours sont mêlés de douleur et de joie...

La nature des dieux est obscure, il est vrai!...

Aime et réjouis-toi de vivre, chère tête!...

Craignons les vains souhaits et l'attente chagrine...

Le souvenir est cher à qui sut beaucoup voir!...

Le Dieu Galiléen, sans doute, est son vainqueur...
Il n'aime point la vie et n'a jamais vanté
Que la soif et la faim et la stérilité.

Quel Immortel saurait t'aimer comme je t'aime,
Moi qui, par la douleur, suis semblable à toi-même!
Un Dieu ne pourrait pas souffrir, mourir pour toi!

Daphné, l'heure dernière est le secret des dieux,
Songe à l'heure présente....

Garde-toi de tenter le sort, vivre est divin.
Aimons-nous et vivons, car tout le reste est vain.



La dignité, la tendresse et l'ironie, c'est bien sous de tels mots que se résume proprement la sagesse des seuls poètes, dont les poèmes sont au goût de la raison. Vigny fut le plus fier. Sully Prudhomme est le meilleur. France est le plus intelligent.

Ces trois hommes ont défini trois attitudes de courage, trois modes de résignation où l'humanité peut choisir. Mais la raison se doit de les adopter tous ensemble; aucun n'exclut vraiment les autres. Leur harmonie fait la sagesse la plus sereine, la plus sûre et la plus clairvoyante. La science, la beauté s'y unissent à la vertu. L'accord de ces trois grands devoirs, dans l'œuvre de trois sûrs poètes, a porté la raison humaine jusqu'à une altitude de puissance, d'amour et de tranquillité, dont l'intelligence française a le droit de s'enorgueillir. Et d'autant plus que ces poètes, dont la lucidité, le courage et la mesure émanent bien de son génie, la France peut les proposer au monde, tant leur âme fut haute, apaisante et universelle. Les poètes de la raison sont à l'humanité

entière. Leurs voix consolent et rassurent. Elles sont les voix du présent, de la sagesse et de l'effort. Elles sont les voix de la terre! Elles sont les voix de la vie!

J.-A. COULANGHEON.





L'Art français
au XIXe siècle.

L'art du XIXe siècle ne peut être défini selon la mesure rigoureuse de 1800 à 1900, qui est une mesure conventionnelle. Pas plus que dans l'histoire sociale, pas plus que dans la vie, il n'y a de solution de continuité dans l'histoire de l'art. Aux années du XVIIIe siècle qui précèdent et accompagnent la Révolution, on peut constater un engourdissement : les soucis sont ailleurs, vers la politique, vers les événements qui grondent dans

la coulisse, pour ceux qui savent entendre, et bientôt les inquiétudes ont leur objet, les guerres du dehors et les champs de bataille des rues. La clientèle des peintres galants fuit avec l'émigration, les expositions encore pourvues d'œuvres sont délaissées des visiteurs. Le 18 juillet 1793, la Convention supprime le Salon dit de la Correspondance, qu'avait toléré la Constituante, où exposaient encore les artistes survivants du régime écroulé. Mais en même temps qu'elle fait disparaître ce Salon, la Convention en établit un autre : la Commune générale des Arts, qu'elle ouvre aux producteurs de toutes nations, quelque chose comme la réunion internationale qui se tient galerie Petit depuis une vingtaine d'années, que dis-je? quelque chose comme la réunion de français et d'étrangers de nos Salons annuels. La même année, la Convention change l'enseigne pour celle de Société républicaine et populaire des Arts, et parvient à réunir 628 tableaux, 182 sculptures, 24 dessins d'architecture. Ce sont des chiffres imposants, surtout si l'on réfléchit que l'on se trouve en pleine tourmente révolutionnaire.

Il y a donc production. Mais cette production

hésite, tâtonne. Le changement de mœurs ne peut pas être compris et accepté immédiatement par ceux qui étaient les fins historiographes et les délicats amuseurs de la société de la veille : Moreau le Jeune, Fragonard, Augustin de Saint-Aubin, Greuze, Clodion.

Pourtant, à travers tout ce qui s'en va ainsi, un nouveau code s'élabore. Dix ans plus tard, en 1803, l'Institut ordonne et récompense. Un artiste incarne en lui une autorité despotique dont le pouvoir durera tout le siècle : David, dont la férule siffle encore aux oreilles des élèves de l'École des Beaux-Arts. Il représente le système de centralisation artistique créé à la fin du XVIe siècle. Son art lui vient des grandes compositions théâtrales où le XVIIe siècle et le XVIIIe siècle racontaient à leur manière l'histoire grecque et l'histoire romaine, mais c'est la Révolution qui lui a précisé sa formule. Sa manière de peintre est en rapport avec le style des écrivains et l'éloquence des orateurs de son temps. Chez lui, comme chez eux, il y a de la réminiscence et de l'apprêt, du lyrisme guindé, de la tragédie pompeuse et froide. Ces hommes qui apportaient tant de nouveau social et délivraient l'esprit humain, restaient empêtrés

dans les formes conventionnelles du langage et du dessin. C'est à la sculpture, aux statues, aux bas-reliefs, aux médailles, aux camées de l'antiquité, que David demande ses modèles, les mouvements, les attitudes, les expressions de ses personnages. Naturellement, il raidit, affadit, diminue ce monde vivant de l'art antique qu'il prétend mettre en préceptes, il remplace le charme, la grâce, la force des corps beaux et souples, par des thorax, des biceps et des rotules. Il y a en lui une telle volonté, une telle obstination, et ses œuvres répondent tellement au sentiment général, qu'il impose au grand nombre cet art de mort, ces lignes arides, ces couleurs ternes, ces chairs de pierre et de marbre.

Il fallait être quelqu'un pour réussir une telle entreprise. David était quelqu'un. Avant de détruire la personnalité chez les autres, il lui avait fallu détruire sa personnalité à lui. Avant d'établir l'odieuse discipline, il lui avait fallu s'y soumettre. Il l'avait fait. Il ne donne l'idée vraie de son individu, de son savoir, de son observation, que dans les œuvres que lui inspira directement la réalité, les portraits de Mme Récamier, de Mme Talien, de Mme Vigée-Le Brun, du pape Pie VIII, de M. et

de Mme Pécoul, de Mme Chalgrin, de Mme Morel de Tanguy et de ses deux filles, etc. Ce David-là est tout autre, simple et conscient, que le David compassé de Léonidas, des Sabines, des Horaces, de Brutus, de Bélisaire, que le David parvenu et ébloui du *Sacre.* Car derrière David, qui fut le conventionnel David, l'ami de Robespierre, et qui vota la mort de Louis XVI, il y a Napoléon qui mit sa marque sur l'art comme sur le reste.

Parmi ceux qui avouent tout de même quelque chose de leur esprit et de leur vie, tout en subissant l'enseignement du maître : Cochereau, Drolling, Granet, Gérard. Puis, d'autres qui conservent quelque grâce chatoyante des peintres du XVIIIe siècle : Réattu, Gamelin, Vincent. Et celui-ci, très grand, très libre, qui échappe à David, qui retrouve, bien plus sûrement que lui, et sans efforts pénibles, le charme et la grâce de la vie antique : Prudhon, tendre, voluptueux, peintre des corps souples et de la lumière des nuits. D'autres se créent tranquillement un art par l'observation des scènes du jour et des traits de mœurs : Boilly, Debucourt, Carle Vernet. Voici des victimes de David : Girodet, victime résignée; Gros, victime révoltée, peintre d'histoire autrement pro-

fond et dramatique que son maître. Cette révolte de Gros date toute une rénovation : Géricault va suivre, puis Delacroix. Ingres, malgré la convention de ses œuvres officielles, est un artiste tout différent de David. David portraitiste reste calme et réfléchi. En face de la nature, il n'y a pas d'artiste plus avide, plus passionné que Ingres. Une flamme est en lui comme elle est chez Delacroix. Avec ces deux hommes, opposés l'un à l'autre, et que l'on opposa surtout l'un à l'autre, on peut dire que l'art recouvra sa liberté, reprit contact avec la vérité, avec la passion.

Delacroix, génie d'expression dramatique, cherchant cette expression partout, dans l'histoire, dans la réalité d'aujourd'hui, dans tous les temps, sous toutes les latitudes, dans la nature, dans la vie des animaux, Delacroix fit à lui seul une révolution. Ses continuateurs paraissent pâles, comme tous les continuateurs, mais l'important est qu'avec lui, après lui, chacun ait pu choisir à sa guise, aller où il voulait aller, faire selon son désir et sa volonté. C'est le passé et c'est le voyage, Tony Johannot et Célestin Nanteuil, Decamps et Marilhat, Dehodencq et Chassériau.

Il restait à revenir à la vraie tradition de la pein-

ture qui est de faire de l'histoire avec le présent. On y vint, par les petits peintres de mœurs nommés tout à l'heure, et par leurs successeurs, fins dessinateurs et aquarellistes, puissants crayonneurs de l'actualité, Lamy, Isabey, Charlet, Raffet, Monnier, Gavarni, Daumier, Guys. On y vint par les paysagistes de 1830 qui substituèrent au décor de convention le décor vivant des champs, des bois et de la mer. On sortit de l'atelier, on chercha l'air et la lumière. Paul Huet, Jules Dupré, Théodore Rousseau, Corot, Diaz, Millet, Courbet, Daubigny, Michel, Hervier, Chintreuil découvrent la campagne dans laquelle ils vivent, et celui d'entre eux qui veut animer le paysage par l'apparition d'un être humain est conduit logiquement à accepter cet être tel qu'il est, bûcheron, paysan, pêcheur. De là, pour prendre comme sujets tous les spectacles modernes, à les étudier comme des manifestations complètes, comme des poèmes nouveaux, comme des thèmes de peinture d'une force rajeunie, il n'y avait qu'à parcourir le chemin commencé. Cela fut fait par quelques-uns, malgré les tenants de la fausse antiquité et les tenants de la peinture à costume. Des œuvres comme celles de Gustave Courbet, l'*Enterrement à Ornans*,

l'*Après-midi à Ornans*, l'*Atelier*, les *Demoiselles de la Seine*, et tant d'autres, marquent une étape victorieusement accomplie. Avec Courbet, il y a Millet, Legros, Fantin-Latour, Ribot, Bonvin, Daumier, peintre comme il est dessinateur.

Ce n'est pas tout. Une belle manifestation vient d'un groupe violemment discuté et qui affirme son droit à la vie, à la durée, par des œuvres aujourd'hui classées dans les musées et dans les collections : Édouard Manet, Jongkind, Boudin, Degas, Claude Monet, Renoir, Cézanne, Pissarro, Sisley, Raffaëlli, Forain, Berthe Morisot, Lebourg. Ils ont fait des paysages, des rues en mouvement, des scènes de mœurs, des évocations inattendues et neuves par la surprise de la vie fixée, par une analyse et une reconstitution du phénomène lumineux. Les uns ont rajeuni l'observation sociale, les autres ont fleuri la peinture d'une grâce nouvelle.

A part, traditionnel de la bonne manière et pénétré de la poésie et de l'art de son temps, Puvis de Chavannes dote le XIXe siècle d'une œuvre décorative harmonieuse, sereine, profonde. Je ne puis inscrire tous les noms de ceux qui ont travaillé, lutté. Comment ne pas nommer Cazin,

disparu, Henner, qui a fait son œuvre, et ceux qui sont en pleine production, Carrière, Besnard, Gauguin.



Ce court résumé de l'histoire de la peinture au XIXe siècle doit s'accompagner d'une vue sur l'histoire de la sculpture. Ce sont deux histoires parallèles, ou plutôt c'est la même histoire. Le même système administratif qui régit la peinture régit aussi la sculpture. David est le représentant de ce système, mais il est bien certain qu'il ne l'a pas créé. Le même rôle qu'il joue a été joué par Le Brun, ou plutôt par les bureaux dès que le pouvoir central s'est avisé de monopoliser l'art, de le mettre en coupe réglée comme les forêts de l'État. La Renaissance est la dernière éclosion libre du génie français. Après la Renaissance, c'est l'art officiel qui est chargé de satisfaire au désir d'idéal de la nation et aux exigences de la vie publique. Il y a néanmoins un art du XVIIe siècle, un art du XVIIIe siècle, en architecture, mobilier, peinture, sculpture, gravure, objets usuels et d'agrément. Mais quoi! l'art français ne pouvait disparaître du jour au lendemain, sa sève ne pouvait se tarir su-

bitement, et de fait, elle ne s'est jamais tarie. Aux pires moments, on trouve encore la preuve conservée de sa force et de sa vertu. Il en est ainsi au début du XIXe siècle. Alors que tous les sculpteurs acceptent d'exécuter humblement les commandes qui leur sont accordées au nom de l'esthétique gouvernementale, la passion de la vie est chez Houdon. Que dis-je? elle est même chez ceux qui fabriquent les plus froides allégories, les figures les plus compassées: lorsqu'ils ont à exécuter librement un portrait, ils retrouvent l'amour de la vérité et la qualité d'observation qui sont les signes de leur race artistique. En dehors de cela, c'est un amas de marbres où toute la science et toute l'adresse des fournisseurs officiels ne créent qu'indifférence : Lemot, Chaudet, Chadigny, Dejoux, Milhomme, Ramey, Bosio, Cartellier, etc., s'évertuent en vain à refaire, comme David, du grec et du romain. Il faut Rude pour rendre la passion au grand art de la sculpture, par ses bustes vivants, ses figures fortes et gracieuses, sa *Marseillaise* farouche. Il faut Barye et sa ménagerie tressaillante, plaintive, sauvage, rageuse, pour faire apparaître tel qu'il est, monotone et ensommeillé, le monde des formes conventionnelles.

David d'Angers a eu de beaux désirs et il a su en réaliser quelques-uns. De même Préault. Mais il faut bien dire que la statuaire romantique s'est attardée au gothique comme la statuaire classique s'attardait à l'antique, avec la même incompréhension. Comment pouvait-il en être autrement? Et là encore, dans cette seconde période du siècle, les sculpteurs se montrent bons portraitistes, attentifs à l'expression particulière, amoureux de l'exécution serrée. L'artiste à succès du temps, c'est Pradier, homme de talent certes, et gracieux, mais creux aussi. Il faut Carpeaux pour retrouver la force fine et nerveuse, la maîtrise fiévreuse du modelé. Ainsi se maintient la vraie tradition. L'École continue de régner, les artistes de l'Institut sont les maîtres de la situation, et cela nous vaut l'art de professeurs et d'élèves, où parfois un morceau est sagement et honorablement réussi, de Guillaume, Paul Dubois, Chapu, Delaplanche, Mercié, etc. A côté, un virtuose comme Falguière, un ferme et savant artiste comme Dalou, et d'autres encore, qui sont dans la tradition et qui cherchent la vérité : Turcan, Captier, Lenoir, Henri Cros, Dampt, Desbois, Baffier, Mme Cazin, Mlle Camille Claudel, Bourdelle, et

Rodin qui a, pour son compte, accompli sa protestation contre la sécheresse et la stérilité. Terminer sur ce nom de Rodin, c'est conclure sur une victoire de l'art et de la vie.

GUSTAVE GEFFROY.





La Critique.

La critique a existé de tout temps ; le véritable esprit critique n'a pu naître et se développer qu'au XIXe siècle. Avant l'unification du monde européen, qui est peut-être le plus grand et le plus clair résultat de la Révolution française, chaque nation, chaque race vivait à part dans un isolement orgueilleux ; on s'ignorait pour avoir le droit de se mépriser. La mêlée sanglante des guerres entraîna la fusion féconde des esprits. Les barrières, renversées par l'élan généreux des armes

républicaines ou supprimées pour un temps par la volonté impériale, purent bien se relever dans la suite ; désormais des communications familières et intimes étaient établies entre les peuples ; en s'égorgeant, on avait appris à se comprendre. Sans doute ce mouvement de pénétration mutuelle datait du XVIIIe siècle. Montesquieu et Voltaire, Diderot, Marivaux, Prévost avaient emprunté bien des formes de pensée ou de sensibilité à l'Angleterre. Rousseau avait importé en France le sentiment germanique. Mais le grand public ne connaissait les choses que par ouï-dire ou par reflets. Qu'était-ce que les jugements étroits et restrictifs de Voltaire sur Milton et sur Shakespeare ou le bref élan d'admiration de Diderot pour Richardson, en regard de la compréhension large et profonde des philosophies et des formes d'art étrangères qu'inaugura Mme de Staël et qui forma ce qu'elle appelait « un esprit européen »? Tant d'aperçus nouveaux, tant de termes de comparaison jusqu'alors ignorés devaient briser les cadres étroits de la vieille critique dogmatique. Une critique plus large naissait du jour où l'on avait senti la relativité de la beauté poétique et la légitimité de divers idéals ; du jour où l'on admit que, si la raison

et la vérité est une, il n'y a pas qu'une manière de les refléter, et qu'en cette matière, différence n'est pas signe d'erreur, ni juste motif de mépris ou de haine.

Quand tout s'écroula d'un seul coup, mœurs, institutions, principes, quand toute une société disparut engloutie dans un cataclysme, les traditions littéraires, tombées depuis longtemps dans une débilité extrême, s'évanouirent elles aussi et ne se prolongèrent qu'en œuvres mort-nées. On avait fait table rase, et, sur le terrain déblayé, on pouvait rebâtir hardiment, sur nouveaux plans, sans être gêné par des restes branlants d'architectures surannées. Cependant les œuvres ne jaillirent pas d'elles-mêmes : dans l'universel désarroi, dans l'embarras qui résultait d'une liberté indéterminée, la critique prit le rôle directeur. Les œuvres qui marquent l'entrée du siècle, *Le Génie du Christianisme, La Littérature et l'Allemagne* sont des livres de critique. La direction donnée était double; mais toutes deux tendaient à l'affranchissement. L'une, en partie tournée vers le passé et fondée sur le sentiment religieux, découvre un sens nouveau aux chefs-d'œuvre d'autrefois, légitime la conception de la nature et de l'humanité que le

christianisme a substituée à l'idéal antique. L'autre, tout en s'efforçant de sauver des civilisations révolues tout ce qui peut être sauvé, regarde avec une confiance hardie et joyeuse vers l'avenir. Un jeune homme, un émigré, âme passionnée, orgueilleuse et triste, imagination magnifique, esprit malade et cœur anxieux, incurablement égoïste, aperçoit, sous l'imitation formelle, la différence essentielle qui sépare la beauté antique et païenne de la beauté moderne et chrétienne. Il retrouve l'âme et le principe intérieur de ces chefs-d'œuvre dont on ne connaissait plus que la structure et l'apparence extérieures; il découvre le sens de la vie qui est en eux. Sa critique d'imagination et de sentiment, mêlée d'erreurs, ressuscite Andromaque et Phèdre, Athalie et Polyeucte, révèle Milton et Dante, Le Tasse et Shakespeare. Au nom de ce principe vital qui explique leur éternelle jeunesse, il revendique, pour l'écrivain d'aujourd'hui, le droit d'être lui-même et de s'exprimer directement sans se soumettre à des formules usées; en célébrant le génie du christianisme il ouvre la voie au génie moderne. Le premier, il sent nettement et il exprime l'opposition foncière qui existe entre le génie antique,

ses formes précises, sa solidité de marbre et l'infini vague, le mystère inquiet de l'âme moderne. En montrant la nature comme un refuge au cœur inassouvi de l'homme, en cherchant dans les contrées sauvages des émotions inconnues et des visions prodigieuses, il suscite le lyrisme qui va confondre tous les genres et dissoudre toutes les volontés dans une immense et vague aspiration. Critique et romancier, il prépare le romantisme sans soupçonner ce que le monstre porte dans ses flancs, et qu'en déchaînant l'appétit de sentir, il renverse d'une main ce qu'il essayait de reconstruire de l'autre.



Chateaubriand a la sensibilité frémissante et les intuitions peu coordonnées d'une femme. Mme de Staël est un esprit viril. Elle fonde en raison, elle justifie logiquement ce que le grand lyrique entrevoit par éclairs et devine par élans. L'un oppose en de suggestives peintures le monde antique au monde barbare, la sérénité païenne au clair-obscur palpitant du christianisme, la rude poésie franque à l'harmonieuse Hellade ; il se complaît

et se berce en de nostalgiques regrets. Elle croit à l'avenir : intelligence lucide et généreuse, génie cordial, invinciblement optimiste, elle veut le progrès, elle a foi dans l'humanité. Placée par sa naissance, par ses relations, par son exil, au confluent de plusieurs races et de toutes les idées, elle accueille, saisit, confronte avec une sympathie enthousiaste et clairvoyante tous les genres de beauté et toutes les formes de vérité ; elle rêve de rapprocher, dans une communion intime, le génie gréco-latin et le génie germanique. Elle éprouve ce besoin, propre à l'esprit critique, de classer et d'ordonner les phénomènes en de vastes séries, non pour sacrifier l'une à l'autre, mais pour les éclairer l'une par l'autre en les opposant, pour les mieux comprendre et les mieux goûter. Elle discerne, elle marque de traits distinctifs la poésie du Nord, chevaleresque, mélancolique et brumeuse et celle du Midi, nette, rationnelle, arrêtée dans ses lignes : elle définit deux manières générales de concevoir l'art et de sentir la vie.

Elle n'ajoute rien sans doute aux raisons que nous avons d'admirer l'antiquité classique, mais, la première, elle nous révèle tout un monde nouveau de pensées, de sentiments, d'émotions qui

ont retenti puissamment dans son âme éprise de tout ce qui donne de la profondeur et de l'intensité à la vie du cœur et de l'esprit. Avec un beau détachement d'elle-même, avec une sensibilité affinée par les épreuves, elle jouit du bonheur d'admirer, elle s'oublie dans l'enthousiasme ; de la recherche ardente et déçue du bonheur elle se reporte héroïquement à une existence magnifiée de l'intelligence. Quel chemin parcouru depuis Voltaire ! Au lieu des mesquines chicanes de ce petit bon goût qui rétrécissait tout à sa mesure, qui isolait l'œuvre d'art de ce qui l'explique, la supporte et la nourrit, voici enfin la poésie expliquée et vivifiée par la divination sympathique des mœurs, des formes sociales, des manières de sentir et d'aimer, des habitudes du cœur et de l'esprit. Impuissante à donner une forme originale à ses propres sentiments, parce que son intelligence active, résolue et virile n'est pas suffisamment artiste, elle se prête d'autant plus généreusement aux sentiments des autres. Elle remonte jusqu'à leur source ; elle découvre le principe de cet art qui jaillit directement du sentiment intérieur, en est l'expression spontanée et non contrainte, et qui tire de là tout à la fois sa substance et sa forme. Elle nous

apprend à comprendre et à goûter une poésie qui ne s'adresse pas comme la nôtre au monde mais à l'individu, non à l'homme social mais à l'homme essentiel et primitif, qui est la voix du cœur parlant au cœur, la confession suprême et intime d'une âme mise en face d'elle-même et qui ose s'exprimer telle qu'elle est. Elle donne, en un mot, la théorie du lyrisme germanique et anglo-saxon qui va pour un temps inonder et renouveler notre littérature.

La portée d'un livre comme *L'Allemagne* fut considérable. Il a donné naissance à toutes les études de littérature comparée. Mme de Staël apporte une méthode ; elle indique la manière de poser les questions; elle jette une vive lumière sur les rapports de l'œuvre avec l'individu, avec le temps, avec la race. Elle fournit à tous les esprits qui pensent les termes de comparaison nécessaire pour mieux juger l'art antique en connaissant ses limites. Elle remplace les superstitions étroites du goût classique par une admiration d'autant plus profonde qu'elle est plus éclairée. Elle prononce à sa manière et dès le début du siècle sa Prière sur l'Acropole. Il n'est pas un critique au XIXe siècle qui ne lui doive beaucoup, qui n'ait plus ou moins marché sur ses traces, et reçu d'elle une impulsion. Si elle est

aujourd'hui plus célèbre que lue, c'est qu'avec une noble abnégation, elle a plus songé à comprendre, à aimer, à communiquer son admiration et son amour qu'à se faire valoir. Ses idées ont passé dans le domaine public, ont fait la nourriture des meilleurs; elle-même a presque disparu dans leur triomphe.



Que serait Villemain s'il n'avait été précédé par cet esprit libre et fécond? Avec son intelligence agile et son beau talent d'exposition il applique les principes qu'elle a découverts et posés, mais avec combien de ménagements pour le goût timide et bourgeois de son auditoire, avec quelles flatteries habiles pour les opinions du juste milieu et les préjugés voltairiens! Ses idées générales sont débiles et pauvres en regard des intuitions de sa devancière. Le libéralisme mesuré de Villemain est une politique, celui de Mme de Staël était un noble et haut sentiment. Bien que l'horizon soit élargi, le menu goût d'autrefois reparaît par moments; et, sous la draperie du style, on croit voir se dessiner la grêle stature et les proportions exiguës des Suard. C'est chez Vinet que l'on retrou-

verait alors l'élévation morale et la grandeur des vues d'ensemble. Sainte-Beuve avait bien compris ces insuffisances cachées du critique professeur et ce qu'il y avait d'un peu vide dans cette manière oratoire, souvent plus lâchée que large. Il savait que lui-même avait une intelligence autrement précise, un sentiment autrement pénétrant des œuvres du jour comme de celles d'autrefois. C'est qu'après tout il n'y a qu'une manière de pénétrer dans l'intelligence du passé, c'est de comprendre et de sentir le présent; je ne dis pas de le subir. Pour retrouver la vie sous les cendres, pour découvrir le rapport mystérieux qui unit le génie, quel qu'il soit, à sa création, il faut avoir vécu pleinement la vie intellectuelle et morale de son temps, et saisi sur le vif cette transformation des réalités frémissantes en beautés immortelles. Ce fut là le privilège de Sainte-Beuve. Il ne lui fut certes pas inutile d'avoir partagé les enthousiasmes juvéniles du Cénacle, ni d'avoir été « ce poète mort jeune à qui l'homme survit »; et, s'il est vrai que cette vocation à demi avortée ait laissé dans son esprit quelque aigreur, et l'ait rendu parfois injuste, pour ceux dont les grandes lyres avaient réduit au silence le hautbois plaintif et strident de Joseph Delorme, il en garda

du moins cet avantage qu'il fit de sa critique une résurrection, une poésie. Et, sans doute, il a moins rempli son ambition déclarée, qui était de faire l'histoire naturelle des esprits, qu'il n'a expliqué avec une pénétration merveilleuse la genèse de l'œuvre d'art. Il ne la considère pas du dehors comme une production isolée de son auteur, comme un fruit détaché de l'arbre, mais il la voit et la suit naître des profondeurs de la conscience, de l'éducation religieuse et morale, des habitudes journalières, des fréquentations. Il montre comment elle germe et s'épanouit, de quels sucs elle se nourrit, de quels soleils elle se dore; comment elle prend forme, vie et couleur. Unique interprète des poètes, il comprend et fait comprendre, lui romantique, que le lyrisme est au fond de tout, et qu'il est le soutien de *Polyeucte* comme d'*Athalie*, du *Misanthrope* comme d'un Sermon ou d'une Oraison funèbre. Intelligence éblouissante de justesse et de lucidité, sympathie toujours active, avec un style abondant et sinueux, nerveux et souple, il poursuit en leurs plus ténues inflexions toutes les idées, il reflète toutes les nuances; il dénoue, avec des mains de fée, les nœuds les plus compliqués; il porte la clarté dans

tous les mystères. Sainte-Beuve résume trois siècles de littérature, de 1550 à 1850, avec une richesse d'information, une sûreté de jugement, une délicatesse de goût qui tient du miracle. Pas d'œuvre plus riche que la sienne pour la connaissance de l'esprit humain. Et sans doute on peut regretter qu'il n'ait pas eu plus de foi dans ses propres idées, et que lui, si bien fait pour affirmer la souveraineté de l'esprit, il n'ait pas su plus hautement défendre ses droits et sa noblesse. Inflexible sur certains points, il a cédé sur d'autres; il n'est pas resté entièrement fidèle à lui-même. Son œuvre n'en est pas moins un répertoire inépuisable, un trésor d'idées, de vues ingénieuses et profondes sur les mœurs, les caractères, les principes essentiels des sociétés et leurs rapports avec les œuvres d'art. Il reste un des plus grands écrivains du siècle qui vient de finir.



L'absence même de système est un de ses grands charmes. Il ne fait pas étalage de principes, mais ils sont partout présents et comme intérieurs à son œuvre. Ils sont incorporés à ce goût supérieur qui ne laisse rien échapper des beautés, ni des inten-

tions, et qui rattache si sûrement les effets aux causes. L'esprit systématique n'apparaîtra que trop dans la critique de Taine, critique de philosophe qui veut tout plier à ses doctrines, qui ne part pas de la sensation directe de l'œuvre, ni d'une admiration émue, mais qui matérialise la création du génie et qui n'oublie qu'une chose pour expliquer le mystère, précisément ce que Sainte-Beuve sentait avec un tact exquis et divinateur, le lien subtil du génie avec son œuvre. De là dans ses reconstructions laborieuses, un certain manque de vie. L'œuvre d'art apparaît comme un produit nécessité par le milieu et par la race, non comme un organisme indépendant, jamais comme une fleur. Dans ces cadres trop arrêtés, où la volonté raisonneuse l'enferme, le sens délicat de la vie s'abolit, le charme léger s'envole : on ne reconnaît plus La Fontaine ni Shakespeare. La liberté du génie et sa fantaisie ailée qui se joue autour des réalités sont froissées par un implacable déterminisme qui prend souvent ses *a priori* pour les résultats de l'expérience, et prétend soumettre l'œuvre à l'époque alors qu'elle a vu l'époque à travers l'œuvre. L'explication scientifique étouffe le sentiment. Mais la méthode, qui échoue, quand elle s'applique aux

génies très singuliers et très hauts, vaut pour l'ensemble des époques; si elle ne suffit pas à expliquer Shakespeare ni Rembrandt, elle donne une idée juste de la littérature anglaise ou de l'art hollandais. Les rapports des œuvres avec les phénomènes historiques et sociaux sont précisés d'une façon dure mais forte. Le *Genius loci* qui n'explique pas tout, mais qui, enfin, rend compte de bien des choses, surgit de ces pages d'un éclat métallique, avec une évidence splendide et convaincante. Le total n'est pas juste parce que le critique oublie de poser dans son addition cet élément insaisissable que l'on appelle l'inspiration, le génie, le souffle. Il lui manque aussi cette autre chose impondérable, le goût, que les plus subtils instruments de précision ne peuvent prendre dans leurs pinces, ce qui ne se démontre pas, ce qu'il faut sentir. En cherchant avant tout ce qui est représentatif, il oublie trop ce caractère d'humanité qui est le même chez Eschyle que chez Shakespeare, chez Sophocle que chez Racine. Il n'en est pas moins vrai qu'en resserrant ce qui flottait, Taine a rendu grand service à la critique qui ne peut exister sans le goût, mais qui ne peut vivre avec le goût seulement.



Un des plus subtils esprits de ce temps, trop subtil peut-être et trop tourmenté, une âme profonde et charmante, emprunta de Taine ces procédés d'analyse exacte pour reconstituer des milieux. Il eut un sentiment exquis des états psychologiques, de l'atmosphère intellectuelle et morale dans laquelle s'épanouirent quelques-unes des fleurs les plus rares de la littérature contemporaine. Avec une souplesse merveilleuse à épouser des âmes étrangères, à se transformer en elles, avec une clairvoyance aiguë de moraliste qui compatit aux maladies d'autrui, tout en cherchant pour lui-même la guérison, délicat interprète des plus subtils dilettantismes, et soucieux de sévérité morale, l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine* a retrouvé le tact de Sainte-Beuve, tout en usant d'un appareil plus méthodique pour décrire, en romancier qui sait la vie, la germination mystérieuse de l'œuvre à l'intérieur des âmes.

Un autre plus agile, avec une sorte de coquetterie et de virtuosité voulue, se prêtant à toutes les formes de la beauté, empruntant à Renan sa

plus petite manière, très soucieux de n'être pas dupe et craignant avant tout de passer pour pédant, a fait de la critique étincelante d'esprit et de sens, de finesse analytique, de grâce fuyante et robuste à la fois, nourrie d'aperçus ingénieux et toutefois inquiétante par des contradictions intimes et par ses airs de franchise où persiste un peu de malice et de ruse paysanne.

Enfin, par réaction contre une critique d'allure trop subjective qui substitue le caprice et la fantaisie du sentiment personnel à la fermeté du jugement, un esprit vigoureux, logique et généralisateur, d'une lecture infinie, d'une sensibilité littéraire très vive, non exempt de parti pris, mais franc dans ses convictions, hospitalier en somme à toutes les beautés, unit la solidité des principes à la plus souple intelligence. Appliquant aux productions de l'esprit une méthode scientifique, reconnaissant l'importance des lois historiques, mais réservant son rôle à l'originalité du génie, il a expliqué, avec une force et une netteté admirables, l'évolution des genres. Très soucieux des vérités morales, convaincu que l'art doit remplir un rôle social, et considérant les œuvres comme l'expression la plus haute de la conscience du genre hu-

main, il a signalé avec courage les lacunes du naturalisme, encouragé et provoqué la renaissance d'une littérature idéaliste. Dans un style impérieux et rude, où l'orateur perce toujours sous l'écrivain, avec l'emportement d'un logicien amoureux des vérités générales, on peut dire qu'il a rendu à la critique l'autorité qui lui échappait, et restauré la grande manière qu'elle avait trop oubliée en s'humiliant devant toute production quelle qu'elle fût.

Ses disciples n'ont malheureusement pas cette largeur de vues, ni cette sympathie qui ne se refuse à aucune forme de la beauté. Sa mauvaise humeur, franche, robuste et belle contre tout ce qui répugne à son instinct de grandeur et de pureté, se tourne trop souvent chez eux en mépris sec, hargneux et tranchant. Leur critique tend à redevenir exclusive, à faire prédominer la prédication morale ou patriotique sur le sens direct et large de la beauté. Ils oublient que toute beauté contient de la vérité, et que dès qu'un poète nous émeut il a gagné sa cause. Une critique sur la défensive ne saurait être féconde. Les idées abstraites, les vérités générales sans lesquelles elle n'est qu'un bavardage autour de l'œuvre des autres, doivent être tirées des œuvres vivantes, non s'imposer à

elles comme un cadre impitoyable. Si elle ne doit pas se borner à expliquer, si elle a le droit et le devoir de juger, la critique doit d'abord sentir et comprendre et sympathiser avec tout effort sincère. Les critiques jugent les œuvres, dans le présent, mais les œuvres plus tard jugeront les critiques.

Maurice HAMEL.







1901

AVRIL.

1	L	sᵉ Valérie.
2	M	s. François P.
3	M	s. Richard.
4	J	s. Isidore.
5	V	*Vendredi Saint.*
6	S	s. Célestin.
7	D	**PAQUES.**
8	L	sᵉ Adèle.
9	M	sᵉ Marie Ég.
10	M	s. Macaire.
11	J	s. Léon, *p.*
12	V	s. Jules.
13	S	s. Justin.
14	D	QUASIMODO.
15	L	sᵉ Anastasie.
16	M	s. Fructueux.
17	M	s. Robert.
18	J	s. Parfait.
19	V	s. Léon.
20	S	s. Marcellin.
21	D	s. Anselme.
22	L	s. Théodore.
23	M	s. Georges.
24	M	s. Beuve.
25	J	s. Marc, *év.*
26	V	s. Clet.
27	S	s. Fernand.
28	D	sᵉ Aimée.
29	L	s. Hugues.
30	M	s. Maxime.

MAI.

1	M	s. Phil. s. Jacq.
2	J	s. Athanase.
3	V	Inv. sᵉ Croix.
4	S	sᵉ Antoinette.
5	D	C. s. Aug.
6	L	s. Jean P.-L.
7	M	s. Stanislas.
8	M	sᵉ Félicie.
9	J	s. Grégoire.
10	V	s. Antony.
11	S	s. Mamert.
12	D	sᵉ Flavie.
13	L	ROGATIONS.
14	M	s. Boniface.
15	M	sᵉ Denise.
16	J	**ASCENSION.**
17	V	s. Pascal.
18	S	sᵉ Juliette.
19	D	sᵉ Sidonie.
20	L	s. Bernardin.
21	M	s. Victorius.
22	M	sᵉ Julie.
23	J	s. Didier.
24	V	s. Désiré.
25	S	s. Urbain.
26	D	**PENTECOTE.**
27	L	s. Olivier.
28	M	s. Emile.
29	M	*IV Temps.*
30	J	s. Ferdinand.
31	V	sᵉ Angèle.

JUIN.

1	S	s. Pamphile.
2	D	TRINITÉ.
3	L	sᵉ Clotilde.
4	M	sᵉ Emma.
5	M	sᵉ Yvonne.
6	J	FÊTE-DIEU.
7	V	s. Havenne.
8	S	s. Médard.
9	D	sᵉ Pélagie.
10	L	s. Maurin.
11	M	s. Barnabé.
12	M	sᵉ Olympe.
13	J	s. Antoine de P.
14	V	s. Ruffin.
15	S	s. Abraham.
16	D	s. François.
17	L	s. Manuel.
18	M	sᵉ Marine.
19	M	s. Gervais.
20	J	sᵉ Florence.
21	V	sᵉ Alice.
22	S	s. Alban.
23	D	s. Félix.
24	L	Nat. s. J.-B.
25	M	s. Prosper.
26	M	sᵉ Héloïse.
27	J	s. Crescent.
28	V	sᵉ Irénée.
29	S	s. Pierre s. Paul.
30	D	s. Martial.



Sur l'histoire du XIXe siècle.

Si l'entreprise ne m'avait paru trop grande, j'aurais essayé d'énumérer ici les événements qui, de 1801 à 1900, ont eu la plus grande influence sur le sort des hommes et qui sont, par cela même, les plus considérables. Il se serait trouvé peut-être que les faits les plus considérables sont souvent les moins connus.

Au fond, nous ne concevons pas l'histoire autrement que ne la concevaient les anciens. Et

qu'est-ce que l'histoire, à notre temps comme au leur? L'histoire est la représentation écrite des événements accomplis. Mais qu'est-ce qu'un événement? Là commence la difficulté. Est-ce un fait quelconque? Non pas. Le fait est la chose observée, examinée. Il y a des faits scientifiques, des faits mathématiques, des faits physiologiques, des faits psychologiques. Ceux-là relèvent des sciences mathématiques, des sciences naturelles et, s'il en est, des sciences philosophiques. Les faits historiques relèvent seuls de l'histoire.

Or, comment l'historien juge-t-il qu'un fait est historique ou non? Il en juge arbitrairement, selon son goût et son caprice, à son idée, en artiste enfin.

Les faits ne se divisent pas de leur propre nature en faits historiques et en faits non historiques.

D'ailleurs, un fait est quelque chose d'extrêmement complexe.

L'historien représentera-t-il les faits dans leur complexité? Non. Cela est impossible. Il les représentera dénués de la plupart des particularités qui les constituent, par conséquent tronqués, mutilés, différents de ce qu'ils furent.

Et si l'on considère le rapport des faits entre eux, on voit que l'historien n'est pas en état de l'établir. En effet, si un fait historique est amené par un ou plusieurs faits non historiques, l'historien ne pourra marquer la relation de ces faits entre eux. Qui ne voit que, l'histoire étant de l'homme, chaque fait historique suppose un grand nombre de faits physiologiques qui y correspondent ? Qui ne voit que tout événement de l'histoire a des causes psychiques, ethniques, physiologiques, géologiques, cosmiques ?



Il est juste de dire d'une façon générale que l'historien ne peut recueillir qu'un nombre de faits extrêmement petit au regard du nombre des faits accomplis. La raison en est que la plupart des circonstances dans lesquelles agissent les hommes nous sont cachées et que beaucoup de ces circonstances sont ignorées des acteurs eux-mêmes. D'ailleurs, l'historien ne saurait rapporter tous les faits parvenus à sa connaissance. Leur nombre, très petit par rapport à la totalité des faits, est immense eu égard à la capacité d'un

cerveau humain. Et faute de s'enchaîner rigoureusement ils n'offrent presque tous qu'un faible intérêt et ne peuvent être employés utilement. L'historien en retient quelques-uns, qui lui semblent plus mémorables que les autres. Son choix est surtout esthétique. Il est encore aujourd'hui dicté par la tradition classique.

L'historien s'inspire encore des modèles antiques qui exercent sur nous l'empire de leur souveraine beauté. L'art de Thucydide et de Tacite nous impose la domination de sa forme parfaite. Or tous ces historiens de l'antiquité sortent d'Homère. Ils sont les poètes épiques des âges savants. Nos histoires modernes sont des poèmes imités des leurs, et nous n'avons guère sur la Révolution et l'Empire que des épopées. Le choix des faits y est déterminé par la nature de l'œuvre et la noblesse du genre. Je ne dis pas qu'on n'ait pas fait des histoires d'une autre manière. On a composé dès l'antiquité et l'on a donné de nos jours des histoires qui n'étaient nullement épiques. Les *Césars* de Suétone et les *Origines* de Taine sont remplis de faits que Tacite ou Louis Blanc eussent dédaignés pour leur petitesse, rejetés pour leur ignominie. Michelet lui-même, qui conçoit

l'histoire comme une épopée, y introduit parfois des faits qui ne sont pas nobles. Les observations que je viens de faire n'en sont pas moins fondées.



Le choix des faits dépend de la tradition littéraire et du génie particulier de l'historien. Et il n'est pas certain que les événements rapportés dans les ouvrages de Mignet, de Thiers, de Louis Blanc, de Michelet, de Vaulabelle, de Thureau-Dangin soient précisément les événements les plus considérables de la fin du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe. Les travaux de M. Aulard et de ses disciples, d'une part; *l'Histoire socialiste* de Jaurès, d'une autre part, auront pour effet, ce semble, de substituer à l'ordre admis des faits un autre ordre de faits, et de changer la charpente même de l'histoire de la Révolution.

Au reste, je ne prétends pas qu'il y ait avantage à accumuler les petits faits. Taine s'y est appliqué avec une force peu commune. Il n'a pu échapper à la nécessité de choisir, et de choisir arbitrairement. Un seul fait en vaut plus de mille

s'il a de plus grandes conséquences. Et l'essentiel est de suivre l'enchaînement des faits, de ne pas perdre un fil qui court dans la trame, disparaît et reparaît tour à tour sur le vaste tissu. Il y faut quelque intuition et quelque génie avec beaucoup d'attention; il y faut regarder de près et voir de loin. C'est assez pour faire entendre que je m'interdis ici toute opinion sur cent ans d'histoire.



Mais puisque enfin cet *Almanach* veut qu'on porte un regard sur le siècle écoulé, je mettrai au bout de ces réflexions quelques paroles que j'ai entendues de la bouche du vénéré Pierre Laffitte, un jour que je me promenais avec lui sur la route bordée de peupliers qui conduit, entre des coteaux de vignes, de Béguey à Cadillac.

— Les lois de Minos! s'écrie tout à coup le vieux maître. On raille avec raison cet homme de 89 qui demandait un exemplaire des lois de Minos pour y chercher un modèle de la Constitution des Français.

Mais il est clair que ce législateur croyait à la durée des lois justes, et qu'il sentait bien que la

constitution nouvelle, procédant des lois édictées aux premiers âges du monde, durerait dans sa forme et dans son esprit autant que l'humanité. L'Assemblée constituante, et après elle tous les législateurs jusqu'à l'an III, entendaient travailler pour l'éternité. Ils étaient persuadés, comme les philosophes du XVIIIe siècle, que ces lois, si elles sont humaines et bonnes, doivent être immuables et durables. On ne le pense plus; le législateur admet aujourd'hui que les lois sont incessamment à refaire, et sujettes à de perpétuels changements. D'où vient cette doctrine nouvelle? Comment s'est-elle formée? Par quelles voies a-t-on passé de l'idée de la fixité des lois à l'idée de leur mobilité?

Pierre Laffitte n'en dit pas davantage ce jour-là. Mais il avait indiqué un des caractères du XIXe siècle, et peut-être le plus frappant pour nous. Si le siècle qui vient de s'achever a apporté une idée au monde, c'est peut-être celle de la mobilité des formes politiques et légales. Cette idée résulte de notre conception du perpétuel devenir et de la fuite incessante des choses.

Le grand renouvellement de la société qui a marqué la fin du XVIIIe siècle, les changements

rapides qui modifient sous nos yeux les conditions de la vie sur la planète, nous ont donné cette philosophie. Nous ne croyons plus guère à l'absolu et nous avons acquis le sens du relatif.

Anatole FRANCE.





La Science.

Tout almanach a une double physionomie, l'une tournée vers le passé, l'autre vers l'avenir. Il est d'abord l'œuvre de la science du passé, fondé sur le lent travail des observations séculaires. Les Chaldéens ont ainsi constaté les périodes régulières des astres et des saisons et constitué le calendrier. Or, ces périodes s'étendent à l'avenir, étant les régulatrices de l'activité sociale. C'est la course diurne et annuelle du soleil qui détermine l'ordre et la durée de nos travaux,

ceux de l'agriculteur et de l'artisan, dans les villes et les campagnes, aussi bien que ceux du savant, dans les laboratoires, les écoles et les bibliothèques.

Autrefois, les almanachs joignaient aux prédictions certaines du calendrier, tirées de l'astronomie, les prédictions imaginaires, déduites de l'astrologie, qui s'appliquaient à la fois à la direction des individus et à celle des empires. L'éditeur artiste de l'*almanach du Bibliophile* m'a fait la proposition quelque peu téméraire de renouveler cette tradition sous une forme plus moderne, en présentant à ses lecteurs quelques vues générales sur la direction que la prépondérance croissante de la science dans le monde tente à imprimer à la race humaine. Je ne sais si mes opinions paraîtront mieux autorisées aux lecteurs, et je les prie de les accueillir avec quelque indulgence.



Jusqu'ici les littérateurs et les historiens ont présenté les progrès accomplis par l'humanité comme les effets combinés de l'évolution intérieure des idées et de l'intervention extérieure et

empirique des incidents fortuits, agissant sur les sentiments, les passions, les intérêts collectifs des hommes. Le développement successif des événements qui se sont produits dans le cours des siècles résulterait ainsi d'une sorte de fatalité.

Si ces vues semblent justifiées jusqu'à un certain point par l'étude du passé, ne commencent-elles pas dès à présent à être mises en défaut par l'influence toujours croissante de la science, c'est-à-dire de la volonté réfléchie et de la raison humaine, déterminées par l'observation des faits et par l'expérimentation ?

La science, en effet, touche à l'action, en politique, en morale, aussi bien qu'en industrie.

Je citerai comme exemple les changements matériels et moraux que les nations européennes ont éprouvés depuis un demi-siècle, par suite de la construction des chemins de fer, de la transformation radicale des moyens de transport et du développement extrême des relations publiques et privées, survenu à la suite de l'emploi du télégraphe et du téléphone.

Certes, ce ne sont pas là les fruits d'une lente évolution spontanée; ces changements ne sont attribuables ni aux invocations des mystiques, ni

aux dissertations des rhétoriciens, ni aux discours et aux intrigues des politiciens. Non! Ces changements ont été la conséquence rationnelle, quoique imprévue pour les hommes d'État d'autrefois, de faits et de lois découverts dans nos laboratoires. Ils établissent une solidarité de plus en plus grande entre les peuples et les individus. Tel est le fruit de l'œuvre par laquelle le savant ne cesse d'accroître le patrimoine et le capital collectifs des peuples, celui dont nos contemporains profitent déjà et dont nos descendants vont hériter.

Sous ce rapport, disons-le hardiment, nous n'en sommes encore qu'au début de l'ère nouvelle. Aucun des savants ou des industriels, ayant concouru aux progrès si rapides de l'électricité et de ses applications, n'oserait limiter les conséquences sociales qui vont en résulter dans l'avenir, fût-ce le plus voisin de nous.

Nul non plus ne pourrait méconnaître que le jour est peut-être prochain, où les progrès de la chimie réaliseront la fabrication économique des matières alimentaires : ce jour-là, la culture du blé et l'élève des bestiaux sont exposées à la même destinée dont la culture de la garance a

été atteinte sous nos yeux. Un immense déplacement d'intérêts s'accomplirait, et la masse de la population finirait par en profiter.

Mais pense-t-on qu'une législation quelconque pût opposer un arrêt durable à la marche de la révolution sociale qui résulterait d'une semblable découverte?

Demain ou après-demain, sans doute, les progrès combinés de la mécanique, de la physique et de la chimie permettront à l'ingénieur de diriger les machines volantes à travers l'atmosphère. Au jour de la navigation aérienne, que deviendront le commerce, les douanes, les relations internationales, civiles et militaires?

Les personnes habituées à raisonner sur l'avenir, d'après la seule expérience du passé, se hâteront sans doute de dire que ce sont là des rêves.

Peut-être! Mais aussi l'intervention continue de la science, dans l'ordre moral et économique de nos jours, est un fait sans précédent en l'histoire. Les prévisions annoncées ne sortent pas de la mesure des résultats scientifiques déjà obtenus, de ceux que nous voyons chaque jour réalisés sous nos yeux. Nous pouvons affirmer que, soit les changements rêvés ici, soit d'autres non moins

considérables s'accompliront dans la courte durée de quelques générations.

Sans doute, on peut trouver que je pousse à l'extrême les conséquences des idées par lesquelles je désire frapper les esprits; mais il est certain que la marche de plus en plus rapide des sciences, leur importance croissante, justifiée par les services rendus aux peuples et aux gouvernements, montrent avec évidence qu'il y a là un facteur nouveau dans tous les problèmes d'ordre politique, moral ou économique, agités aujourd'hui; facteur dont le germe existait à peine autrefois; puissance grandissante, opposée à l'esprit étroitement conservateur et stationnaire des partisans du passé.

La science seule peut fournir les bases de doctrines librement consenties par les citoyens de l'avenir, doctrines opposées à la foi aveugle et imposée du charbonnier d'autrefois.

Par la science, toute politique de résistance absolue est frappée d'impuissance, comme contraire à la nature humaine et au progrès continuel de nos connaissances. Par elle tomberont à la longue toutes les prétentions des croyances mystérieuses et toutes les superstitions. Ceux-là même qui s'en font encore les promoteurs ont cessé d'y

croire : leur langage a perdu son ancienne arrogance, parce qu'ils commencent à comprendre que la science possède désormais la seule force morale, sur laquelle on puisse fonder la dignité de la personnalité humaine et constituer les sociétés futures. C'est la science qui amènera les temps bénis de l'égalité et de la fraternité de tous devant la sainte loi du travail.

Mais il ne faudrait pas s'imaginer que ces sociétés y trouveront une forme immuable. L'esprit scientifique ne s'arrête jamais; il va toujours en avant et il excite une activité sans cesse plus intense dans les intelligences et les industries, il a commencé déjà à transformer et il transformera avec une vitesse croissante la répartition des richesses et la figure des sociétés humaines.

Quant à nous autres savants, nous sommes les vrais amis du peuple, parce que nous sommes, par conviction et par éducation, les esclaves de la loi scientifique, qui est en train de changer le monde. Elle métamorphose l'humanité, à la fois en améliorant la condition matérielle des individus, si humbles et si misérables qu'ils soient; en développant leur intelligence; en détruisant à mesure les organismes économiques transitoires qui les op-

priment, et auxquels on avait prétendu les enchaîner; enfin et surtout, en imprimant dans toutes les consciences la conviction morale de la solidarité universelle, fondée sur le sentiment de nos véritables intérêts et sur le devoir impératif de la justice. La science domine tout : elle rend seule des services définitifs. Nul homme, nulle institution désormais n'aura une autorité durable, s'il ne se conforme à ses enseignements.

M. BERTHELOT.





La Philosophie française au XIXe siècle.

Il y aurait quelque impertinence dans la prétention d'exposer en quelques pages l'histoire de la philosophie française au XIXe siècle.

Des doctrines nombreuses ont été exposées, elles se sont combattues, elles ont réagi les unes sur les autres; on ne les ramènerait à l'unité, on n'y montrerait le progrès d'une même idée qu'en les déformant. Les philosophes n'ont pas le privilège de contempler la vérité pure; ils sont de

leur pays et de leur temps, ils subissent l'action des événements et des hommes, ils sont soumis même, comme les artistes, au besoin de renouveler les idées et les formes; par là, dans la contrariété des opinions, la philosophie d'une époque offre des caractères communs; elle répond aux mêmes préoccupations, elle est dominée par certains problèmes qui s'imposent. Mais dans un ordre de questions, qui ne sont pas susceptibles de solutions définitives, il faut toujours faire une place à la liberté de l'esprit et au choix des hypothèses possibles. Sans insister sur les causes, — progrès incessant des sciences positives, transformations économiques, évolution de la démocratie, influence aussi des philosophies étrangères, — nous ne pouvons ici que suivre les grands courants de la pensée contemporaine. En simplifiant les choses on peut dire que le XIXe siècle s'ouvre par une réaction contre les idées et les méthodes du XVIIIe siècle; mais au moment même où l'attention se porte sur les brillants apologistes du passé, des esprits hardis proclament qu'avec la Révolution un monde a fini et qu'un monde nouveau, qu'ils s'efforcent de définir, commence; dans la seconde moitié du siècle, sous le coup de dures ex-

périences, les grandes ambitions spéculatives, les rêves de rénovation sociale sont abandonnés, on s'en tient de parti pris aux données et aux méthodes de la science; on se soumet au déterminisme des choses qu'on étend jusqu'à l'esprit; enfin, dans les dernières années du siècle, on reconnaît ce qu'il y a d'arbitraire et de contradictoire à ériger le relatif en l'absolu, à soumettre le sujet à l'objet qui ne se détermine que par lui; on maintient, selon la tradition de tous les grands penseurs, l'union de la science et de la philosophie, mais, selon la pensée de Kant, on voit avant tout dans la philosophie une réflexion sur la science, une critique de ses principes et de ses résultats; on rattache ainsi la connaissance à l'esprit qui connaît, et on rétablit dans ses droits la liberté de l'esprit qui, loin de refléter passivement les choses, déjà dans la science est action et l'est plus encore dans la morale et dans l'art.

I

L'échec apparent de la Révolution française, ses excès et ses crimes, la dictature militaire, brutale et sanglante, qui en avait été la conclusion,

la restauration enfin du roi légitime, qui semblait la réduire à une convulsion passagère en dehors de la continuité de l'histoire, tout contribuait à dissimuler aux yeux prévenus les modifications profondes qu'elle avait produites dans les institutions et dans les esprits. La Révolution s'était faite au nom de la philosophie, elle était son œuvre ou du moins sa conclusion, son effet naturel; l'occasion était bonne aux théologiens, aux avocats de l'Église de reprendre à leur profit la tactique de leurs adversaires, de retourner l'ironie et le dédain contre cette raison qui avait tout promis, le bonheur, la liberté, la paix, et qui n'avait tenu que la misère, l'anarchie et la guerre. Le XVIIIe siècle avait conçu la raison comme un principe exclusif d'analyse; il avait ignoré la spontanéité, il avait imaginé que les grandes créations humaines, langage, législations, religions, sociétés résultent de combinaisons artificielles, d'éléments juxtaposés de sang-froid, que, par suite, elles peuvent être refaites par un calcul plus exact. Cette erreur fait la vérité relative des doctrines qui ne se lassent pas d'en triompher; les traditionnalistes restituent dans l'explication des grands faits sociaux le sens de l'histoire et de la vie, mais avec un parti pris de réac-

tion qui, contre leur principe même, les contraint d'arrêter l'histoire et la vie et de ne laisser du temps que ce qui n'en existe plus, le passé.

La Révolution est l'argument grandiose et décisif de Dieu contre la raison superbe qui prétend ne se soumettre qu'à elle-même ; elle a montré « ce que vaut l'ordre social philosophique, et qu'un peuple athée ne saurait subsister ». La raison individuelle ne peut être qu'un principe de division et d'anarchie, elle ramène le bien comme le vrai à ce qui plaît à chacun. Le cartésianisme a commencé le mal ; le prétendu critère de l'évidence ne peut avoir pour conséquence que le scepticisme universel. La folie consiste à préférer sa propre raison au sentiment commun, son autorité individuelle à l'autorité générale, « le principe le plus général de la philosophie et de l'incrédulité est la définition rigoureuse de la folie ». L'autorité seule fait ce que ne peuvent la discussion et le libre examen : accorder toutes les âmes dans la communion de la vérité une, universelle, éternelle. L'homme ne doit pas s'écouter lui-même, mais bien la grande voix de l'humanité qui exprime la révélation de Dieu, et l'Église qui a mission d'en définir les dogmes.

Si l'accord des esprits ne peut avoir son principe que dans l'autorité, la société ne peut se maintenir que par cet accord. La société est ainsi liée à la religion, à l'existence d'une Église infaillible qui prononce pour tous. Il y a quelque chose de monstrueux et de satanique dans l'idée de fabriquer de toutes pièces une constitution. « Dieu s'est réservé la formation des gouvernements; n'ayant pas jugé à propos d'employer dans ce genre des moyens surnaturels, il circonscrit l'action humaine, au point que, dans la formation des institutions, les circonstances font tout et que les hommes ne sont que des circonstances. » La sagesse est ici l'abstention. L'homme n'a d'autre tâche que de constater ce qui est. Le langage, la société, la législation, la souveraineté, tout a son principe en Dieu. Il n'y a de droits que les droits historiques, et d'autorité véritable que celle de la tradition. La tradition elle-même, qui se relie à Dieu et à sa providence, a son Verbe dans l'Église. Le Pape est le souverain véritable, celui qui conserve les rois et qui veille sur les peuples, le suprême défenseur de la justice et de la liberté. « Placée à la tête de la société, la religion doit la pénétrer tout entière »; le souverain pontife, représenta-

tion vivante et agissante de Dieu sur la terre, est le médiateur entre les peuples et les rois. Le pouvoir temporel relève du pouvoir spirituel; le prince est le glaive de l'Église qui fonde la paix sociale sur l'unité des esprits et la docilité des sujets.

Ce qui caractérise cette réaction, c'est avant tout son caractère politique et social; il ne s'agit plus de vie intérieure, de salut par la foi, il s'agit de mêler l'Église aux affaires de ce monde, d'assurer la domination cléricale sur la société laïque. De la théorie il restera un mot d'ordre fidèlement obéi. La congrégation ne sera plus mendiante, mystique, savante, elle deviendra politique et militante. Par l'argent, par la presse, par l'enseignement, en se liant aux intérêts, en s'assurant la complicité de ceux qui détiennent la force, l'Église s'efforcera d'établir sa domination sur les corps, comptant sans doute, avec un matérialisme singulièrement pratique, que qui a la puissance temporelle ne peut manquer de retrouver l'autorité spirituelle.

II

Le traditionnalisme répond à la réaction violente de ceux qui ne voulaient rien accepter des résul-

tats de la Révolution et ne voyaient de salut que dans le retour à un passé, qu'ils construisaient d'ailleurs sur leur idéal théocratique et qui, à dire vrai, n'avait jamais existé. L'éclectisme, sous l'action de son fondateur, devint de plus en plus une philosophie du juste milieu qui, comme dans l'ordre politique la charte et le gouvernement de Juillet, devait réconcilier le présent et le passé, le progrès et la tradition, rattacher à la raison les grands dogmes du christianisme en les dégageant du surnaturel, satisfaire à la fois le besoin de raisonner et le besoin de croire, justifier l'avènement au pouvoir de la bourgeoisie éclairée et libérale, à égale distance de tous les excès. Certes, V. Cousin a eu ses heures d'audace spéculative, il a été séduit un moment par l'idéalisme allemand; sans bien entendre la dialectique subtile et profonde de Hégel, il a tenté de s'approprier au moins l'idée maîtresse du système et de concevoir un Dieu à la fois idéal et réel, se manifestant à tous les degrés de l'être, s'exprimant comme raison progressive et vivante dans le monde et dans l'histoire. Mais, à partir de 1830, il est le grand directeur de l'enseignement philosophique en France, et il se préoccupe avant tout de justifier cette dic-

tature en formulant et en imposant une doctrine sage, mesurée, d'un caractère élevé, qui soit propre à l'éducation morale de la jeunesse. Il revient de l'Allemagne à l'Écosse, il identifie la raison impersonnelle avec le sens commun, il cherche un terrain d'entente avec la religion dont sa doctrine ne fait guère que rationaliser les dogmes. La philosophie n'est plus la libre recherche, qui ne se préoccupe que de la vérité pure et se laisse conduire partout où elle mène, elle est l'exposition et la défense éloquente des grandes vérités qui semblent les plus nécessaires à la vie morale de l'humanité : réalité du monde extérieur, spiritualité de l'âme, libre arbitre et responsabilité, Dieu personnel, immortalité de l'âme et sanctions d'outre-tombe.

Il serait injuste d'identifier cette philosophie d'école avec le spiritualisme dont Maine de Biran fut l'initiateur. L'idée originale qui domine son système est qu'il faut chercher dans la psychologie les principes de toute philosophie. Le point de vue d'un être qui se connaît lui-même ne peut être assimilé au point de vue d'une chose qui est connue extérieurement et objectivement. L'erreur des sensualistes est de regarder la sensation comme un fait primitif, irréductible à l'analyse; elle est un

rapport, le rapport de deux termes, l'un passif, l'autre actif, et toute la connaissance humaine résulte ainsi du rapport d'un donné à l'activité propre de l'esprit. Le premier fait de conscience, qui est comme le type de tous les autres, est l'effort volontaire, la volonté agissant sur l'organisme. Dans une intuition unique, l'effort révèle avec l'activité originale du moi l'existence nécessaire du non-moi. De l'expérience intime, fécondée par la réflexion, dérivent les notions qui dominent toute la connaissance. Selon la pensée de Leibnitz, l'esprit est inné à lui-même, il contient, comme lois de sa propre activité, les principes qui font toutes choses intelligibles. « Tout le mystère des notions *a priori* disparaît devant le flambeau de l'expérience intérieure, qui nous apprend que l'idée de cause a son type primitif et unique dans le sentiment du moi identifié avec celui de l'effort. »

Pour Maine de Biran l'âme saisit son activité, non sa substance; son essence réelle reste un *x* insaisissable; de plus, le fait primitif nous laisse en face de deux termes hétérogènes le moi et le non-moi, l'actif et le passif, dont nous constatons le rapport sans l'expliquer. De quel droit dès lors dire que la réflexion qui n'atteint pas l'Être en soi

nous révèle les lois universelles et nécessaires de tout ce qui est? Ravaisson pousse hardiment le spiritualisme à ses dernières conséquences en supprimant l'inconnu, la substance, et en faisant de la conscience une faculté proprement métaphysique. La réflexion atteint non pas sans doute je ne sais quelle substance inerte et passive, mais le fond de l'Être qui est activité au premier regard, amour pour la réflexion plus profonde qui cherche le principe de l'effort dans la fin vers laquelle il est tendu. La conscience, nous révélant ainsi l'Être même, peut nous donner dans les lois de notre propre activité les lois universelles, nécessaires de toute réalité. C'est en la suivant dans ses dégradations que nous savons ce qu'est la nature; c'est, au contraire, en l'approfondissant, que, dans l'amour qui est le fond intime de tout être, nous découvrons l'objet même de cet amour sans bornes, l'absolu, « le Dieu par qui nous avons tout ce que nous avons de vie, de mouvement et d'existence ».

En face de doctrines qui subordonnaient l'esprit à la chose, et qui, placées de parti pris au point de vue purement objectif, le réduisaient à constater passivement ce qui est, le spiritualisme, sous ses formes diverses, défendu par des hommes de

talent, au courant de l'histoire de la pensée, ne laissait pas oublier le rôle de l'esprit dans la connaissance et, avec le rapport de tout ce qui existe pour nous à notre conscience, sa présence réelle dans l'objet même par lequel on prétend l'expliquer.

III

En dehors des philosophes qui, à des degrés divers, se rattachent au passé, tout au moins acceptent les problèmes traditionnels, se détache un groupe de penseurs hardis qui mêlent la science et l'utopie et, tout en combattant le plus souvent le XVIIIe siècle, en sont les continuateurs véritables par leur prétention de refaire la société sur un plan rationnel. Esprits indépendants, parfois aventureux, mêlant le souci des faits et la chimère, ils n'acceptent en commun aucun système, mais tous sont également frappés des conditions nouvelles que font aux sociétés humaines les grands développements de la science et de l'industrie, tous sont pénétrés de l'idée du progrès, tous sont convaincus qu'avec la Révolution une ère nouvelle s'est ouverte, et tous prétendent tout à la fois renouveler les méthodes de l'esprit et réorganiser

la société. Ils s'accordent à laisser la métaphysique, les spéculations transcendantes; ils ne veulent s'appuyer que sur les procédés et les résultats des sciences positives; sur la connaissance des lois qui président aux phénomènes sociaux comme aux phénomènes naturels, ils prétendent fonder une science sociale qui permette d'intervenir dans les faits économiques et d'en prendre la direction. Ils sont, à ce titre, des réformateurs tournés vers l'avenir, avant tout préoccupés des destinées de l'humanité. Nous ne devons pas seulement à ces penseurs des idées ingénieuses, des intuitions géniales, des constructions systématiques et originales, nous leur devons l'intelligence des problèmes nouveaux que posent l'avènement de la démocratie et les formes que donne la grande industrie à la création et à la répartition des richesses. Positivistes, socialistes, humanitaires, ils ont eu l'ambition des solutions complètes et n'ont pas résisté à la tentation de brusquer les choses; ils ont surpris leurs contemporains, ils les ont parfois égayés, mais leurs adversaires n'ont plus de nom et leur œuvre, sous des formes multiples, par des sciences diverses, se continue. Ils resteront les initiateurs qui, au delà de toutes les survivances du

passé qui frappaient tous les yeux, ont su voir et comme dessiner déjà la forme de l'avenir.

Entre tous ces esprits, qui ignorent le doute et vont hardiment jusqu'au bout de leur propre pensée, se détache un homme que l'éloignement de plus en plus grandit, A. Comte. Il y aurait quelque injustice à ne pas nommer auprès de lui Saint-Simon, qui fut son maître; esprit ardent, tumultueux, confus, Saint-Simon lance un peu au hasard un grand nombre d'idées nouvelles, et il insiste avec force sur la nécessité de substituer à l'autorité de l'Église, désormais périmée, un pouvoir spirituel nouveau. Mais son œuvre disparaît dans celle de son disciple qui refond fortement même ce qu'il lui emprunte, éclaircit, développe ses vues confuses, et leur donne une valeur universelle en les organisant dans le vaste système où il embrasse et ordonne tout l'ensemble des connaissances humaines.

Une idée maîtresse domine l'œuvre d'Auguste Comte : depuis trois siècles la science par ses progrès continus a renouvelé l'esprit humain, elle a changé tout à la fois ses méthodes et son contenu, ses procédés logiques et sa conception des choses; à elle il appartient désormais de définir les règles de la conduite individuelle et de

prendre la direction des sociétés. L'anarchie des esprits et la lutte incohérente des partis politiques vient précisément du mélange des points de vue de ce qui reste du passé dans le présent; la tâche de notre siècle est de mettre fin à ce désordre, en procédant à une réorganisation systématique des idées et des institutions du point de vue de la science. Le protestantisme, la philosophie du XVIIIe siècle, la Révolution française, sont des crises qui ont pu avoir leur utilité pour dissoudre les vieux systèmes; mais la liberté de penser est par définition même quelque chose de provisoire, une arme de combat contre les dogmes surannés. La pensée a pour fin la vérité, et la vérité ne laisse d'autre liberté que celle de la soumission volontaire. La société n'est pas faite pour mettre les hommes aux prises dans des dissensions sans fin, elle est faite pour unifier leurs efforts, et l'unité des volontés n'est possible que par l'unanimité des intelligences. Les vieilles religions sont mortes, il reste de fonder une religion nouvelle. Puisque désormais la science seule a le privilège d'exercer une autorité incontestée que tout d'ailleurs justifie, tournons-nous vers elle, étendons sa méthode, appliquons-la aux

faits sociaux pour en découvrir les lois; des vérités qu'elle impose faisons les dogmes de la religion nouvelle, donnons à ces dogmes une force efficace en les traduisant en images et en sentiments, retrouvons ainsi la discipline et la foi commune dont nous avons besoin pour rétablir la paix intérieure et la paix sociale.

L'histoire, en nous découvrant *la loi des trois états,* nous montre le positivisme comme le terme naturel et nécessaire du progrès de l'esprit humain. « L'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosophie dont le caractère est essentiellement différent et même opposé : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique, et enfin la méthode positive. De là trois sortes de philosophies, ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes *qui s'excluent mutuellement.* La première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine; la troisième, son état fixe et définitif; la seconde est uniquement destinée à servir de transition. » Toutes les sciences, avant de se constituer comme sciences positives, définies dans leur objet et dans leur méthode, ont

traversé les deux phases théologique, métaphysique, cherché le principe des phénomènes dans des agents surnaturels, conçus à l'image de l'homme, ou dans des entités abstraites. Parvenu à l'état positif, l'esprit humain renonce à la vaine recherche de l'absolu, il se résigne aux ignorances nécessaires, il ne cherche plus les causes efficientes, les causes finales, l'origine et la destination de l'univers; il s'attache uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, les lois des phénomènes, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. « L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre. »

Mais « l'esprit humain tend constamment à l'unité de méthode et de doctrine »; comment se tiendrait-il pour satisfait par des sciences multiples, diverses, dont chacune a ses spécialistes que leurs habitudes intellectuelles séparent et opposent? L'objet de la philosophie positive est précisément de satisfaire à ce besoin d'unité, en

corrigeant les inconvénients de la division du travail. Les sciences sont distinctes, elles ne sont pas isolées; saisissant les phénomènes dans leurs rapports, par leurs progrès mêmes elles tendent à former un tout, à devenir la *Science*. La vraie philosophie consiste à systématiser les sciences, pour cela à les épurer de tout ce qu'elles gardent de l'esprit théologique et métaphysique, à découvrir leurs relations et leur enchaînement, à coordonner ainsi leurs résultats et leurs principes. Dans la nature, 1° les faits les plus simples sont les plus généraux; la généralité est en raison inverse de la complexité; 2° tout ordre d'existence suppose, comme condition, les ordres d'existence inférieurs et plus simples (matière inorganique, matière organisée). On peut donc, entre les sciences comme entre leurs objets, découvrir un ordre de subordination et de dépendance, en former un système hiérarchique dans lequel la science la plus abstraite et la plus générale sert de point de départ, de condition, de base élémentaire à la science plus concrète et plus particulière qui la suit immédiatement dans la classification. Au premier degré, comme supposées par toutes les autres sciences, sont les ma-

thématiques, car les propriétés mathématiques sont les plus simples et les plus universelles; puis viennent, suivant un ordre de généralité décroissante et de complexité croissante, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, la sociologie. Cette classification n'est pas arbitraire; en même temps qu'elle marque l'enchaînement des sciences, leurs rapports réciproques, l'ordre de leur progrès historique, elle reproduit les relations réelles des phénomènes entre eux; elle est la vraie philosophie, la systématisation qui répond aux conditions nouvelles que fait à l'esprit humain l'avènement de la méthode positive.

Il importe de ne point oublier ce qui fut au point de départ et doit se retrouver au terme de ces recherches en apparence toutes spéculatives. « Mes travaux, écrivait Auguste Comte en 1819, au début de sa carrière, sont et seront de deux ordres : scientifiques et politiques. Je ferais très peu de cas des travaux scientifiques si je ne pensais perpétuellement à leur utilité pour l'espèce humaine; j'aimerais autant alors m'amuser à déchiffrer des logogriphes bien compliqués. » Il s'agit de mettre fin à l'anarchie des esprits, d'assurer à la fois l'ordre et le progrès qui ne se

séparent pas, en systématisant les idées pour ordonner la conduite. Reliée à la biologie, la sociologie nous montre dans l'homme un être qui ne s'oppose pas au monde, qui en fait partie, qui plonge en lui ses racines; un animal à la fois égoïste et « altruiste », attaché à lui-même et lié par une sympathie naturelle à ses semblables; mais qui comme homme, comme être logique, raisonnable, ne s'entend, n'a d'existence réelle que dans son rapport à l'espèce et à son évolution progressive. Nous ne sommes vraiment hommes que par notre participation à l'humanité, en la vie de laquelle notre vie est comprise comme un des moments et des facteurs qui la constituent. Cette « immense et éternelle unité sociale » a pour attributs essentiels la solidarité et la continuité. Comme un consensus vital, il y a un consensus social qui met en une mutuelle dépendance et en une action réciproque tous les systèmes et toutes les fonctions qu'enveloppe une société. Non seulement les individus et les peuples d'un même temps sont solidaires, mais les générations successives concourent à une même œuvre. L'homme doit voir des coopérateurs dans les hommes de tous les temps, comprendre ce

qu'il doit à ceux qui l'ont précédé sur la planète et qu'il continue, comme à ceux qui vont le suivre et reprendre sa tâche. A chaque instant il n'est que juste de dire « que l'humanité se compose plus de morts que de vivants ». L'homme n'est vraiment homme que dans la mesure où il « s'humanise », où il entre librement dans l'unité et la continuité de cette grande vie collective.

Ce n'est point assez de dégager ces vérités, de leur donner une expression rationnelle, il faut les faire pénétrer dans l'esprit des hommes, leur prêter une efficacité, en faire des idées-forces. Comment y réussir? Les idées abstraites n'agissent pas, — c'est ce que les religions ont bien su, et plus que toutes le catholicisme; l'action est liée au sentiment et celui-ci à l'image. Il faut donc entreprendre « une systématisation des sentiments, suite nécessaire de celle des idées, et base indispensable de celle des institutions ». Bref pour donner une valeur pratique aux nouveaux dogmes, il faut tenir compte de la nature humaine qui est un fait, donc transposer les théories de la physique sociale en symboles, les idées en sentiments, l'objectif en subjectif. La science ne prendra son sens, ne jouera le rôle qui désormais

lui incombe qu'en s'achevant en religion. Cette religion ne rétablira pas l'absolu, le Dieu transcendant, les âmes, les entités métaphysiques; par une sorte de fiction volontaire, elle donnera une réalité à la planète (le grand fétiche), à l'humanité (le grand Être), et elle exaltera par un culte approprié, selon les méthodes confirmées par l'expérience des siècles, les sentiments qui, répondant aux idées vraies, sont propres à en faire le principe de nos déterminations.

Mais, comme l'en ont accusé quelques-uns de ses disciples mêmes, le fondateur du positivisme ne tombe-t-il pas dans une contradiction qui nous contraint de faire un choix entre les deux parties de son œuvre? Loin d'être une traduction symbolique des dogmes de la science, la religion n'en est-elle pas le renversement et la négation? A l'opposé de la métaphysique et de la religion, disait Comte au début, qui expliquent l'univers par l'homme, la méthode positive procède des objets de la pensée au sujet qui les pense, et c'est par l'univers que le positivisme explique et l'homme et toutes choses. Plus tard à la méthode objective il substitue la méthode subjective, à l'analyse la synthèse, il déclare que « l'étude de

l'homme et de l'humanité est la principale science», et ce n'est point aux mathématiques, c'est à la science morale qu'il donne «la suprématie scientifique, la présidence philosophique, l'universelle domination». Ainsi c'est désormais par le sujet que tout s'explique, c'est à lui que tout se rapporte et que tout doit tendre.

L'accusation serait grave, si elle était justifiée; tout au moins autoriserait-elle à ne tenir compte que de la première partie de l'œuvre du philosophe. Je suis convaincu au contraire que les deux parties se tiennent et n'ont de sens que l'une par l'autre. Sans doute la loi des trois états nous conduit à l'état positif, et l'état positif consiste à s'en tenir aux faits et à leurs relations. Mais si nous supposons que cette loi des trois états est une loi absolue, qu'elle résulte de l'essence des choses, nous retombons dans une sorte de métaphysique hégélienne qui fait de la science le terme de la nature et de son évolution nécessaire. La sociologie nous apprend que la loi des trois états est une loi relative à l'humanité, à son développement, n'ayant de sens que par elle et pour elle et que de même la classification hiérarchique des sciences, loin d'exprimer l'absolu, n'est qu'un

point de vue de notre esprit sur le monde. Dès lors la méthode objective n'est qu'un procédé de l'homme, de l'intelligence humaine et, quand la sociologie l'a rattachée à ses principes, loin d'être en contradiction avec la méthode subjective, elle en est un moment, une forme originale. La science dès lors est vraiment relative, elle répond aux besoins subjectifs de l'homme, elle se justifie par là, elle renonce aux ambitions sublimes des philosophes et des contemplatifs, elle a pour titre d'être utile et de réussir, ou encore d'être humaine. Nous ne faisons donc rien que de très légitime en subordonnant les sciences à la morale, en montrant qu'en dernière analyse elles sont faites par l'homme et pour l'homme. La religion, par ce qu'elle implique de symboles et de fictions, n'est qu'une manière encore de reconnaître la relativité universelle, d'étendre l'utilité pratique des vérités découvertes par la science en créant les sentiments qui leur répondent et en font les règles de notre conduite.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, deux hommes par leur talent exercent une influence prépondérante. Taine et Renan se séparent du positivisme, tous deux se montrent assez dédaigneux

d'Auguste Comte, lui reprochent d'avoir enfermé l'esprit dans des limites trop étroites, et tous deux au vrai travaillent à la diffusion de ses méthodes et de ses idées. Mais moins conséquents, mêlant à l'esprit positif l'influence de Hégel et de la métaphysique allemande, ils prétendent dans la science du relatif découvrir le secret de l'absolu.

Le positivisme renonce à la recherche des causes et des raisons dernières, Taine prétend concilier Condillac, Hégel et Spinoza, trouver dans l'analyse des faits plus que leurs rapports, les causes, les raisons qui y sont présentes et qui, dégagées, connues, en permettraient la déduction rationnelle. Des faits complexes, le problème est toujours d'aller au fait plus général, au fait élémentaire qui contient leur explication. Il n'y a qu'une science et qu'une méthode : les sciences sont des analyses spéciales qui extraient des phénomènes quelques types et quelques lois, la métaphysique est une analyse supérieure qui de ces lois et de ces types dégage des formules plus générales, au terme de cette abstraction serait l'axiome éternel, la vérité créatrice que tout répète, que tout exprime. Ainsi la raison dernière des choses est cet être indéterminé, d'une exten-

sion indéfinie, d'une compréhension qui tend vers zéro, que Hégel déclarait identique au non-être, ce qui revient à tout faire sortir du néant, forme scientifique et assez inattendue de la création *ex nihilo*. Taine se donna la tâche de relier les sciences morales aux sciences physiques et naturelles et, si l'influence du positivisme se fait sentir dans sa méthode générale qui, sans renoncer à la recherche des causes, les demande à la seule analyse des faits, sa conception de l'histoire littéraire, ses théories du « moment » et du « milieu » le rattachent encore à Auguste Comte qui les avait nettement définies en rapprochant Lamarck de Montesquieu.

Renan condamne toute métaphysique, toute étude directe de l'esprit, toute critique des catégories, toute analyse des lois de la pensée. La philosophie n'est pas une science distincte, elle n'ajoute rien à nos connaissances, elle est l'esprit qui les vivifie, le commentaire du langage visible que parle le monde. La science nous donne les faits et leurs rapports, à vrai dire nous ne savons rien de plus; mais ce que nous savons, nous voulons le comprendre en l'interprétant du point de vue de l'esprit. Pour Comte, « l'histoire est la

science sacrée de l'humanité », il attend d'elle ce qu'on demandait jadis à la théologie, il substitue le progrès à la Providence, il ne fait pas du vrai et du bien une réalité éternelle, immobile, il les mêle au devenir, il les voit sortir de l'effort des générations successives. Renan transpose la pensée de Comte en termes métaphysiques : il ne voit dans la philosophie que l'histoire universelle, l'histoire du Dieu réel, l'intelligence de la politique providentielle que l'esprit trouve en lui-même par cela seul qu'il ajoute la pensée à la connaissance et que dans la suite des phénomènes liés et continus, il démêle le progrès de l'Idée qui, de l'atome à la conscience humaine, de plus en plus clairement s'y manifeste et s'y révèle. Renan amalgame ainsi le positivisme de Comte, les catégories de Kant et l'idéalisme de Hégel dans une vague synthèse où le sentiment religieux se mêle au culte de la science positive et dont le principe est, comme chez Taine, l'identité du fait et de l'idée.

IV

Dans la dernière partie du XIX[e] siècle la doctrine de Kant, enfin étudiée dans les textes et bien

connue, exerce une influence décisive sur la philosophie française. En même temps la connaissance des psychologues anglais, la théorie de Darwin et l'évolutionnisme, la préoccupation aussi d'appliquer aux faits psychiques les méthodes de la science positive renouvellent la psychologie.

Vainement on prétend enfermer l'esprit dans des limites arbitraires, lui interdire des problèmes qui ne cessent pas de se poser parce qu'on refuse de les résoudre. La science n'est encore qu'un fait, auquel la réflexion ne peut manquer de s'appliquer. D'où vient que la science est possible? à quelle condition le monde peut-il être pensé? Ce n'est point assez d'établir entre les sciences une hiérarchie, la possibilité de ces sciences reste un problème. La philosophie garde un objet, elle est la critique de l'esprit et de ses lois, la science de la science, la réflexion sur ses principes et sur ses méthodes comme sur son contenu et ses résultats. La philosophie critique maintient la relativité de la connaissance, qui ne peut sortir des phénomènes et de leurs rapports, elle nous ferme le monde des « noumènes », réduit la métaphysique à une apparence vaine, mais elle justifie la science en la fondant sur l'accord nécessaire des

esprits et, si elle détruit un dogmatisme toujours incertain, elle autorise les libres croyances qui, liées à la moralité humaine, se bornant à en poser les conséquences ou les postulats, ne peuvent plus être ébranlées par le scepticisme spéculatif.

Dans son enseignement à l'École normale, un maître éminent faisait connaître la doctrine de Kant, non par des critiques superficielles mais par une exposition approfondie. Lui-même, sous l'influence de Ravaisson, dépassait la philosophie critique en l'interprétant du point de vue de la réflexion intérieure et concluait à un réalisme spiritualiste : par cela même qu'il pense et qu'il se pense, l'esprit se retire pour ainsi dire de la nature, s'élève au-dessus de l'objet et des catégories, et se révèle comme le principe suprême d'où doivent être dérivées et la matière et les formes qui la rendent intelligible.

Ch. Renouvier, par le nom même qu'il donne à sa doctrine : le *néo-criticisme,* montre assez qu'il entend la rattacher à celle de Kant; mais il transforme, d'une manière radicale, les idées mêmes qu'il lui emprunte. S'il garde les catégories, la distinction de la matière et de la forme dans la connaissance, il rejette les « noumènes », nie

toute substance, tout être distinct du paraître, et revient au phénoménisme de Hume. Le monde que nous voyons avec nos yeux, le monde du temps, de l'espace, du nombre est le seul monde qui existe, tout ce qu'imaginent au delà les chercheurs d'absolu n'est que fantôme et chimère.

Si Renouvier rejette le vieux dogmatisme métaphysique, ce n'est pas pour tomber dans « le sciencisme »; il n'est pas tenté d'extraire l'Idée du fait, l'absolu du relatif. Connaissant les sciences autrement que par ouï-dire, il ne leur demande pas ce qu'elles ne peuvent donner, il maintient l'originalité du problème philosophique. Ce qui caractérise une science, c'est qu'elle ne met pas en discussion les principes sur lesquels elle repose; elle les accepte, parce qu'ils réussissent. La philosophie n'admet aucun principe qu'elle ne soumette au contrôle de la discussion, et, comme les principes ne se démontrent pas, le problème philosophique est à la fois théorique et pratique, il engage l'homme tout entier, il se pose à la liberté autant qu'à l'intelligence.

La philosophie se présente ainsi non comme une science qui s'impose, mais comme une croyance réfléchie qui doit faire l'objet d'un choix

volontaire. Cette théorie a permis à Renouvier, sans renier les principes les plus généraux de son système, phénoménisme, relativité de la connaissance, de changer, à dire vrai, l'esprit de sa philosophie, en changeant le contenu de ses croyances.

Dans sa première philosophie, il prend une sorte de plaisir à retourner toutes les thèses du vieux dogmatisme. Les métaphysiciens ont toujours été épris d'unité, tous tendent au panthéisme: ils ne sont satisfaits que quand ils ont concentré le devenir dans l'éternel, les êtres sans nombre dans l'unité de la substance; il tient pour le multiple, il revendique les droits du plusieurs contre l'un, il veut être le philosophe de la pluralité, le théoricien de l'anarchie qui, dans l'ordre relatif, ne voit qu'une expression de la liberté. Il n'y a pas de choses en soi, de substances, de noumènes; tout se réduit aux phénomènes et à leurs rapports. L'Être n'est pas un « je ne sais quoi » situé au delà de ce qui apparaît, il n'y a que ce qui apparaît; nous ne sommes pas dans l'illusion, nous sommes dans le seul monde qui existe. A la notion contradictoire de substance nous substituons les notions scientifiques de loi, de fonction, qui nous donnent toute la stabilité, toute la permanence

dont nous avons besoin pour expliquer notre univers. Tout est relatif, l'absolu n'est qu'un fantôme, car toute notre connaissance se résout en représentations et toute représentation comprend deux facteurs antithétiques et inséparables : le représentant, le représenté. Des choses existant en elles-mêmes, hors des relations de temps, d'espace, de cause, de fin, des substances telles que les croient concevoir les métaphysiciens, elles qu'ils imaginent Dieu et les âmes ne sont que de vaines idoles, et la métaphysique n'est qu'« idolologie ».

Les philosophes veulent tout enchaîner, établir entre les phénomènes successifs une continuité qui ne laisse entre eux aucun intervalle et ramène le devenir même à l'être, il faut oser dire avec David Hume que quelque chose peut commencer sans avoir de cause, qu'il peut y avoir « des commencements absolus ». La thèse de l'unité a pour conséquence le monothéisme qui, combiné avec la prescience et le concours divin, n'est qu'un déguisement du panthéisme; pour maintenir l'ordre moral du monde, il est légitime d'admettre des consciences supérieures à la nôtre, plus lumineuses, plus étendues, bien que soumises aux mêmes catégories, des dieux donc et peut-

être un Dieu supérieur les régissant tous, mais non pas le Dieu de la métaphysique, le Dieu sans bornes, sans défaut, un infini de sagesse, de puissance et d'amour en lequel tout vient se perdre et s'anéantir, la pluralité des dieux nous délivrant dans le monde des maux qu'engendrent dans nos sociétés humaines le despotisme et la tyrannie.

Toutes les erreurs de la vieille métaphysique se ramassent dans l'illusion de l'infini liée à toutes les autres et avec laquelle toutes les autres se dissipent. L'une des idées maîtresses de Renouvier est que nous pensons nécessairement sous la loi du nombre. Tous les mathématiciens s'accordent sur l'impossibilité de l'infini numérique actuel, mais quand ils parlent des incommensurables, des limites, des quantités indéfiniment décroissantes, il leur arrive de substituer insensiblement la quantité continue à la quantité discrète, et de s'exprimer comme s'ils admettaient l'existence du nombre infini qu'ils tiennent d'ailleurs pour impossible. L'absurdité de l'infini numérique reconnue, Renouvier entend être logique, accepter toutes les conséquences de ce jugement définitif, « en excluant rigoureusement de sa théorie de la connais-

sance et de l'Être toutes les affirmations de nature à impliquer l'existence actuelle d'un infini de quantité ». Cette ferme décision « de n'admettre en fait de données actuelles, que celles qui sont soumises à la loi déterminante du nombre », entraînait toute une suite de conséquences neuves, inattendues qui n'étaient rien moins que les dogmes de la philosophie de la pluralité. Avec l'infini tombe l'idole de la substance qui l'implique : plus de chose en soi, le pur phénoménisme. Ce monde phénoménal est fini dans l'espace, fini dans le temps. L'affirmation audacieuse d'un premier commencement des phénomènes, imposée par l'impossibilité de la régression à l'infini, prépare la négation de la nécessité, en mettant la contingence au principe même des choses. Appliquée à la composition des phénomènes dans l'espace et dans le temps, la loi du nombre (quantité discrète) conclut à une sorte d'atomisme dans l'espace et dans le temps. Revendication du principe de la discontinuité, elle nie le continu, le plein, le nécessaire ; elle pose des causes intermittentes, des causes discrètes, par là elle prépare la croyance à la liberté, déjà ouvre le champ à la vie morale.

Le problème de la liberté, qui est la croix des

philosophies de l'unité, se résout de lui-même dans la philosophie de la pluralité. Quand on refuse à Dieu l'éternité, quand on ne recule pas devant le premier commencement des phénomènes, le libre arbitre n'est qu'une des expressions de la contingence radicale de l'Être. Mais l'intelligence n'est-elle pas déterministe? n'exige-t-elle pas l'unité, l'ordre et la connexion des idées? Les philosophes opposent la liberté à l'intelligence, Renouvier les fait solidaires. Loin d'être une exigence de l'esprit, la nécessité est l'inintelligible, car elle implique par la régression à l'infini la violation de la première loi de l'esprit, du principe de contradiction. Ajoutez qu'elle a pour conséquence le scepticisme; si l'erreur et la vérité s'imposent fatalement elles sont au même titre nécessaires et légitimes. La liberté est à la racine même de l'intelligence. Penser, c'est affirmer, c'est juger; le jugement est un acte libre; toute connaissance est croyance et toute croyance implique une décision volontaire. Nous ne subissons pas la vérité, nous la faisons; elle ne se révèle pas par je ne sais quelle évidence qui tour à tour impose des idées contraires, elle est notre œuvre. La certitude implique non moins que l'intelligence la passion et la volonté. C'est

sur cette négation radicale du nécessaire, de l'infini, suivie dans toutes ses conséquences, c'est sur cette affirmation que la liberté est présente à toutes les démarches de la pensée et les garantit, sur cette intime pénétration de la raison spéculative et de la raison pratique que repose le néo-criticisme.

Renouvier n'a jamais renié les grands principes de sa philosophie, mais il en a de plus en plus atténué les conséquences, jusqu'à tirer enfin de ces prémisses hardies une espèce de religion laïque, qui se borne à transposer dans ses conclusions les dogmes du protestantisme. L'anarchiste des premiers essais s'est singulièrement assagi, il a oublié ses sarcasmes contre la création, ses revendications en faveur de la libre république des êtres s'appelant les uns les autres à l'existence et au progrès, il a rétabli le Dieu unique et créateur, le roi de l'Univers. Le drame de l'existence avait quelque chose de vraiment tragique, quand nul ne pouvait en prévoir l'issue qui dépendait uniquement de la vaillance et de la liberté de ses multiples acteurs. Aujourd'hui le Roi a tout prévu; il avait créé un monde très bon, que ses créatures ont, par leur malice, disloqué, mais il les aide à réparer cette sottise et tout finira pour le mieux. A l'incertitude

du premier système, qui reposait vraiment sur la pluralité et sur la contingence, s'est substitué ainsi un plat optimisme théologique, que le philosophe concilie avec ses principes antérieurs, mais au prix de la logique, en exagérant le rôle du sentiment dans la croyance, et en sacrifiant ce qui faisait l'étrangeté mais aussi l'originalité et l'audace de sa pensée première.

V

Ce sec exposé ne donne aucune idée de ce qu'il y eut de vivant, de varié dans le mouvement philosophique au XIXe siècle, il marque seulement quelques-unes des grandes directions suivies. Il néglige de parti pris les systèmes nouveaux qui s'élaborent, ceux qui sont plus de l'avenir que du passé, entre tous cet évolutionnisme des idées-forces, qui met l'idée dans le réel et dans le devenir, reliant la nature et l'esprit dans la continuité d'un même effort progressif. Il suffit à montrer qu'il n'y a pas une philosophie en France au XIXe siècle, qu'il y en a plusieurs et qui s'opposent et se contrarient. L'état théologique, l'état métaphysique et l'état positif, pour parler le langage de A. Comte, coexistent, et il est vraisemblable

que l'avenir ne produira point une uniformité dans les opinions qui fixerait les esprits, désormais en équilibre, dans une sorte d'inertie.

Est-ce à dire que toute conclusion nous soit interdite et que nous ne puissions que constater les divergences irréductibles qui résultent et résulteront du fait que l'esprit humain peut prendre sur les choses divers points de vue et osciller entre quelques grandes hypothèses également légitimes? Et d'abord il semble bien que soit dissipée l'illusion qu'avaient fait naître les merveilleux progrès des sciences positives : on n'attend plus d'elles ce que par définition même elles ne sauraient donner. On n'est plus tenté de demander à la science du relatif le secret de l'absolu; on n'imagine plus qu'une connaissance, qui ne porte que sur les phénomènes et leurs rapports, nous puisse révéler l'essence des choses. Le matérialisme est reconnu pour ce qu'il est, pour une métaphysique naïve qui réalise pour l'imagination les abstractions de la science : la philosophie positive et la philosophie critique s'accordent à l'établir. La science en aucun cas ne peut ni ne doit devenir le « sciencisme », une scolastique nouvelle qui permet d'expliquer *a priori* le réel et le possible, en niant tout ce

qui ne rentre pas dans ses catégories exclusives. La science est relative, relative à l'esprit humain; elle n'est pas un enregistrement passif des phénomènes par la pensée, elle est une forme d'action, l'invention progressive d'un langage. Elle est faite pour l'homme, l'homme n'est pas fait pour elle; elle définit l'ensemble des moyens qui, par la connaissance des lois, nous permettent de faire entrer dans la trame des phénomènes les idées que le génie humain ajoute à celles que réalise spontanément la nature.

Gabriel SÉAILLES.







JUILLET.

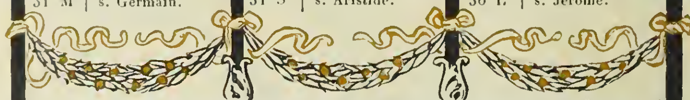
1	L	se Eléonore.
2	M	Visit. de N. D.
3	M	s. Anatole.
4	J	se Berthe.
5	V	se Zoé, *m.*
6	S	se Lucie.
7	D	se Ernestine.
8	L	se Virginie.
9	M	se Blanche.
10	M	se Félicité.
11	J	s. Cyprien.
12	V	s. Frédéric.
13	S	s. Eugène.
14	D	**FETE NATION.**
15	L	s. Henri.
16	M	se Estelle.
17	M	s. Alexis.
18	J	s. Camille.
19	V	s. V. de Paul.
20	S	se Marguerite.
21	D	s. Victor.
22	L	se Madeleine *j.c.*
23	M	se Valentine.
24	M	se Christine.
25	J	s. Christophe.
26	V	se Anne.
27	S	se Nathalie.
28	D	s. Samson.
29	L	se Marthe.
30	M	s. Ignace.
31	M	s. Germain.

AOÛT.

1	J	se Espérance.
2	V	s. Alphonse.
3	S	se Lydie.
4	D	s. Dominique.
5	L	s. Abel.
6	M	Trans. J.-C.
7	M	s. Albert.
8	J	se Léonide.
9	V	se Clarisse.
10	S	s. Laurent.
11	D	se Suzanne.
12	L	se Claire.
13	M	s. Hippolyte.
14	M	se Zélie.
15	J	**ASSOMPTION**
16	V	s. Roch.
17	S	s. Mammès.
18	D	se Hélène.
19	L	s. Louis, *év.*
20	M	s. Bernard.
21	M	se Jeanne.
22	J	s. Philibert.
23	V	se Caroline.
24	S	s. Barthélemy.
25	D	s. Louis, *roi.*
26	L	se Rose *f. j. c.*
27	M	se Armandine.
28	M	s. Augustin.
29	J	D. s. Jean-B.
30	V	s. Fiacre.
31	S	s. Aristide.

SEPTEMBRE.

1	D	s. Leu s. Gille.
2	L	s. Antonin.
3	M	s. Grégoire.
4	M	se Rosalie.
5	J	s. Bertin.
6	V	se Reine.
7	S	s. Cloud.
8	D	N. de la Vierge.
9	L	s. Omer.
10	M	se Pulchérie.
11	M	s. Hyacinthe.
12	J	s. Léonce.
13	V	se Aline.
14	S	Exc. se Croix.
15	D	s. Valérien.
16	L	s. Corneille.
17	M	s. Lambert.
18	M	*IV Temps.*
19	J	s. Gustave.
20	V	s. Eustache.
21	S	s. Mathieu.
22	D	s. Maurice.
23	L	se Célestine.
24	M	s. Andoche.
25	M	s. Firmin.
26	J	se Justine.
27	V	s. Come s. D.
28	S	s. Silvin.
29	D	s. Michel.
30	L	s. Jérôme.





L'Œuvre d'Auguste Comte.

COMTE ET SON SIÈCLE, ce devrait être le titre du dernier livre de M. Alfred Fouillée, intitulé : Le mouvement positiviste et la conception sociologique du monde. *Ce que ce livre démontre le plus, c'est qu'Auguste Comte n'est ni plus ni moins que la pensée au XIXe siècle. Il est un monument élevé à la mémoire de notre grand philosophe, celui que la postérité considérera sans doute comme la plus grande gloire française du XIXe siècle.*

[Émile FAGUET, professeur à la Sorbonne, *Revue bleue*, 8 août 1896.]

I

NÉCESSITÉ DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE; SON INSTITUTION PAR AUGUSTE COMTE.

L'ancien régime social, auquel les temps modernes ont succédé, était caractérisé : philosophiquement, par l'esprit théologique; politiquement, par un clergé imbu de cet esprit, par une monarchie de droit divin et par une caste nobiliaire, auprès desquels une nouvelle classe, la bourgeoisie, issue des communes et des corporations d'arts et métiers, conquit graduellement une place de plus en plus importante.

Or, la dissolution de la philosophie théologique a commencé, dès le moyen âge, avec l'introduction des sciences d'observation, en Europe, par les Arabes; elle devint très rapide, au XVI[e] siècle, à la suite de la découverte de Copernic et de la démonstration de Galilée, relatives au double mouvement de la terre; enfin, le progrès de toutes les sciences positives, dans les siècles qui se sont écoulés depuis lors, l'ont achevée et rendue irrévocable.

A la fin du XVI[e] siècle et au commencement

du XVIIe, les anciennes habitudes philosophiques et le régime mental correspondant furent même solennellement répudiés par Bacon, Descartes et Galilée, dont les conceptions, les méthodes et les travaux étaient en complète opposition avec toute croyance théologico-métaphysique.

Toutes les découvertes scientifiques postérieures sont également dues à l'abandon manifeste de ces croyances, à la substitution de l'observation et de l'expérience à l'imagination, c'est-à-dire à la substitution de l'esprit positif à l'esprit théologique.

La théologie a été, de la sorte, successivement éliminée, d'abord, des mathématiques, de la mécanique générale, de l'astronomie, de la physique et de la chimie.

Grâce à ce premier travail d'émancipation, la décomposition de l'ancien régime philosophique et politique était à ce point avancée, à la fin du XVIIIe siècle, que les encyclopédistes se préoccupaient déjà de la constitution de celui qui devait lui succéder, et traçaient, avec une admirable précision scientifique, le plan de l'avenir, en disant qu'il fallait *réorganiser sans Dieu ni roi.*

Cette nécessité est devenue bien plus impé-

rieuse depuis que la théologie a été éliminée non seulement de la biologie, mais encore de la sociologie et de la morale, ses derniers refuges, et depuis que la science, suivant la spirituelle expression de Pierre Laffitte, a reconduit Dieu jusqu'à la limite du domaine de l'observation et pris définitivement congé de lui, en le remerciant de ses services provisoires.

Cette chute de la théologie est, en effet, irrémédiable, et les anciennes croyances ont été bannies sans chance de retour; car les conceptions positives sont radicalement incompatibles avec toutes les opinions théologiques, quelles qu'elles soient, et aucune conciliation ne peut les rapprocher. Cette incompatibilité dérive, selon l'observation d'Auguste Comte :

1° De l'immutabilité des lois naturelles découvertes par l'esprit positif, et de la prévision rationnelle des phénomènes d'après ces lois, immutabilité et prévision qui, l'une et l'autre, impliquent l'absence de tout arbitraire divin;

2° De la possibilité de modifier, en notre faveur, l'intensité de ces phénomènes, but journalier de tous nos efforts collectifs ou individuels;

3° Enfin, de l'imperfection, souvent gros-

sière, de l'ordre réel, cosmologique, biologique, sociologique et moral, que nos lumières nous permettent aisément aujourd'hui de concevoir mieux et plus intelligemment constitué.

Une nouvelle philosophie est donc indispensable, au moins à tous ceux qui ont abandonné les anciennes croyances et qui se trouvent sans méthode, sans signe de ralliement, sans boussole, au milieu d'événements sociaux de plus en plus compliqués.

L'esprit humain ne peut se passer d'un système général de connaissances, d'une conception générale du monde, de l'homme et de la société, qui forment les trois grands objets, universels et constants, de notre activité mentale et pratique.

Ce système, cette conception ont successivement été fétichiques, polythéiques, monothéiques et métaphysiques, c'est-à-dire de moins en moins théologiques, à mesure que la somme de nos ignorances diminuait, et ils se sont tour à tour évanouis pour faire exclusivement place aux conceptions positives.

La philosophie nouvelle ne peut, par conséquent, être que positive. C'est l'esprit positif qui a ruiné l'esprit théologique, et les progrès inces-

sants du premier, correspondant à la désagrégation graduelle du second, ont de plus en plus attesté son efficacité et sa supériorité organiques; il doit nécessairement aboutir à une systématisation, à une foi qui, comme les précédentes, règle nos sentiments, nos pensées et nos actes.

La foi positive est même déjà constituée, parce qu'elle est le corollaire forcé de l'esprit scientifique qui, bien plus redoutable que l'esprit critique, agit par substitution; l'esprit scientifique ne détruit que parce qu'il remplace, et, dans tous les domaines, il a remplacé les chimères par des idées positives, reposant sur l'observation, démontrées ou démontrables, que l'esprit public a spontanément adoptées avec une confiance plus sereine que celle qu'il témoignait aux anciennes croyances.

De plus, la foi positive est si profonde et ses dogmes reposent sur une observation si rigoureuse des faits, qu'ils restent immuables et se transmettent, d'âge en âge, sans jamais être revisés.

Il en est ainsi depuis Thalès, Pythagore, Archimède, Apollonius, Hipparque. C'est pourquoi Descartes, continuant la construction de la

géométrie, prenait la science au point où ses prédécesseurs l'avaient laissée, et pourquoi Joseph de Maistre se bornait à amplifier la réalité, quand il écrivait, dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg* :

« Cette espèce de despotisme, qui est le caractère distinctif des savants modernes, repose aujourd'hui tout entière sur de profonds calculs à la portée d'un très petit nombre d'hommes. Ils n'ont qu'à s'entendre pour imposer silence à la foule. Leurs théories sont devenues une espèce de religion; le moindre doute est sacrilège. Le traducteur anglais de toutes les œuvres de Bacon, le docteur Schaw, a dit : . . . . . *Que le système de Copernic a bien encore ses difficultés.*

« Certes, il faut être bien intrépide pour énoncer un tel doute. La personne du traducteur m'est absolument inconnue; j'ignore même s'il existe; il est impossible d'apprécier ses raisons, qu'il n'a pas jugé à propos de nous faire connaître; mais, sous le rapport du courage, *c'est un héros !* »

Quoi qu'il en soit, la quantité d'idées positives, qui se sont de la sorte enracinées dans toutes les têtes humaines, est maintenant innombrable et hors de toute proportion avec les vestiges théologiques qui peuvent y végéter encore.

En outre, dans tous les domaines, on s'attache à voir les choses telles qu'elles sont, à prendre les faits observés pour base de toute spéculation, à substituer la méthode *a posteriori* à la méthode *a priori*, à délaisser l'inaccessible détermination des causes pour la simple recherche des lois, c'est-à-dire des relations constantes qui existent entre les phénomènes; bref, on observe partout le mécanisme du monde au lieu de l'inventer.

Les lois naturelles, ainsi découvertes, ne sont que la formulation générale d'un fait particulier rigoureusement observé, et il en résulte que la science, selon la belle remarque d'Auguste Comte, n'est que la systématisation du bon sens, qui a fini par se convaincre que nous sommes simplement les spectateurs des phénomènes du monde extérieur, indépendants de nous, et que nous ne pouvons modifier l'action de ceux-ci sur nous qu'en nous soumettant aux lois qui les régissent.

D'autre part, on veut généralement savoir pour prévoir et agir, et le développement de l'esprit positif ou scientifique a marché parallèlement avec le développement de l'activité industrielle et du sentiment social; cette évolution

n'est nullement fortuite et tient à l'étroite liaison de ces trois aspects de notre nature.

L'esprit positif, aboutissant à l'élimination des puissances arbitraires et à la découverte des lois naturelles, inspire plus d'énergie et de précision dans la modification de l'ordre naturel et substitue nécessairement, au respect d'une providence surnaturelle décevante, le respect de la société et de l'humanité, dont le concours, dans le présent et dans le passé, ne saurait être mis en doute.

Enfin, la foi positive n'est pas nationale; elle rallie des hommes appartenant aux nations les plus diverses; elle s'étend à tout l'Occident, à toute la planète.

Déjà Voltaire était frappé de ce fait et le mettait en lumière, quand il disait du XVIIe siècle :

« Jamais la correspondance ne fut plus universelle entre les philosophes. On a vu une république littéraire établie insensiblement en Europe, malgré les guerres et malgré les religions différentes. Toutes les sciences, tous les arts ont reçu des secours mutuels; les académies ont formé cette république.... Les véritables savants dans chaque genre ont resserré les liens de cette

grande société des esprits, répandue partout et partout indépendante.

« . . . On doit ces progrès à quelques sages, à quelques génies, répandus en petit nombre dans quelques parties de l'Europe, presque tous longtemps obscurs et souvent persécutés. Ils ont éclairé et consolé la terre pendant que les guerres la désolaient [1]. »

Apercevant avec une merveilleuse perspicacité toutes ces aspirations et tous ces caractères de l'esprit humain, dès le moment où sa raison se mit à mûrir, Auguste Comte entreprit de restaurer le grand mouvement philosophique du XVIIIe siècle, un instant interrompu par l'explosion révolutionnaire, puis par l'orgie militaire du premier Empire, et il commença par systématiser la philosophie positive.

Considérant, d'abord, qu'il y a entre l'érudition et la science, entre les sciences spéciales et l'ensemble de la philosophie positive, la même différence qu'entre une carrière et un édifice, Auguste Comte sépara systématiquement la théorie

[1] *Siècle de Louis XIV,* chapitre XXXIV, Des beaux-arts en Europe du temps de Louis XIV.

de la pratique, les sciences des arts correspondants; il n'incorpora dans la philosophie que les notions générales fournies par l'objet, les méthodes, les résultats des sciences, et surtout par les lois abstraites relatives aux phénomènes, qui peuvent toutefois être étudiées chez des êtres distincts; puis, il réalisa la *Scala intellectui* entrevue par Bacon, en classant les sciences suivant leur généralité décroissante et leur complication croissante, ordre d'ailleurs conforme à leur origine, à leur évolution historique et à leurs dépendances mutuelles.

L'ensemble des idées générales positives se trouve ainsi coordonné dans une vaste chaîne encyclopédique comprenant :

La philosophie mathématique; la philosophie astronomique; la philosophie physique et chimique; la philosophie biologique; la sociologie et la morale.

Les mathématiques qui familiarisent la raison humaine avec un procédé logique, avec une méthode spéciale, la déduction, étudient les propriétés abstraites universelles : le nombre, dont l'étude donne lieu au calcul arithmétique et algébrique; l'étendue, dont la connaissance constitue

la géométrie; le mouvement, dont la mécanique générale détermine les lois.

Les deux dernières sciences, véritables sciences naturelles ayant l'observation objective pour base, forment le principal domaine des mathématiques; la mécanique surtout a une grande importance philosophique à cause des lois universelles qu'elle révèle. Ces lois, type parfait des lois naturelles qui ne comportent aucune explication, et ne sont, nous le répétons, que la généralisation de faits particuliers rigoureusement observés, se rapportent :

A l'état d'équilibre; à la conciliation de l'équilibre et du mouvement; à l'équivalence de l'action et de la réaction.

La mécanique établit la relation entre les mathématiques et l'astronomie.

L'astronomie, qui a puissamment contribué à la formation de la philosophie positive, au IIe siècle av. J.-C., en ruinant le polythéisme avec Hipparque; au XVIe siècle, en ruinant le monothéisme, a pour méthode propre l'observation; elle contribue à la constitution de la philosophie générale par la théorie du double mouvement de la terre, la prévision des éclipses et la gravitation

universelle, dont la pesanteur terrestre, qui établit le passage à la physique, n'est qu'un cas particulier.

La physique a pour objet l'étude du milieu inerte dans lequel nous sommes plongés; elle utilise plus spécialement l'expérimentation; elle apprend à se servir scientifiquement de l'artifice des hypothèses, et ses branches, qui correspondent à la diversité de nos sens, montrent l'étroite subordination de nos connaissances à notre propre constitution.

L'électricité, dont les manifestations peuvent donner lieu à des phénomènes de composition et de décomposition, établit la relation entre la physique et la chimie qui a, pour méthode caractéristique, la nomenclature, et pour objet, l'analyse et la synthèse générales des corps.

Les propriétés philosophiques de la chimie sont considérables et se résument dans ces deux formules : — Rien ne se perd, rien ne se crée; il n'y a que des transformations de matières. — Les substances constitutives des êtres vivants sont les mêmes que celles du milieu inorganique, c'est-à-dire de l'air, de la terre et de l'eau.

La chimie organique établit la relation avec la biologie.

La biologie, qui rend familières la comparaison et la classification dont ses recherches imposent l'usage, établit une admirable continuité de l'ordre extérieur à l'ordre humain, auquel elle permet de s'élever : par l'étude des divers degrés de vitalité, végétalité, animalité, socialité; par l'intermédiaire de l'échelle organique paléontologique et contemporaine; et par l'étude des fonctions intellectuelles et morales, rendue positive par Gall et Auguste Comte, que ce couronnement de la biologie suffirait, seul, à immortaliser.

La biologie a pour résultats philosophiques :

L'assimilation de l'homme aux animaux;

La démonstration de cette loi capitale qu'il n'y a pas de fonction sans organe;

La preuve que les lois biologiques gouvernent les fonctions intellectuelles et morales qui ont leur siège dans le cerveau et dont le développement dépend de la société, des contemporains, des ancêtres, et établit la relation entre la biologie et la sociologie.

La sociologie, ou science de l'organisation et du développement des sociétés humaines, constitue, outre la réunion en un même corps de

doctrines de toutes les notions philosophiques contenues dans les sciences antérieures, l'addition personnelle d'Auguste Comte au monument grandiose de la philosophie positive. Cette science n'existait pas avant lui; elle avait été seulement de mieux en mieux ébauchée par Aristote, Bossuet, Montesquieu, Turgot, Condorcet.

La sociologie, qui, comme méthode, se sert plus activement de la filiation ou de la continuité, a pour objet l'étude des lois de convergence et de succession des sociétés, toujours d'après l'observation directe du présent et du passé; elle détermine les éléments fondamentaux de toute société humaine (la propriété, la famille, le langage, le gouvernement temporel, le gouvernement spirituel ou la religion) et elle suit l'évolution de tous ces appareils.

La religion établit la relation entre la sociologie et la morale, qui développe la méthode subjective, consistant à prendre l'homme pour principe, pour moyen et pour objet. Tandis que toutes les autres sciences sont analytiques, la morale est synthétique; c'est la seule science complète, celle qui implique la condensation de toutes les précédentes, puisqu'elle a pour but

l'institution de la connaissance et du perfectionnement de la nature humaine, et ne peut atteindre ce but sans tenir compte de toutes les fatalités cosmologiques, biologiques et sociologiques, auxquelles celle-ci se trouve assujettie.

J'insisterai, dans un instant, sur la sociologie et la morale positives qui constituent des constructions personnelles d'Auguste Comte, sans rivales et sans modèles; mais, préalablement, je dois signaler quelques résultats généraux qui émergent, comme des phares lumineux, audessus du vaste ensemble de la philosophie positive.

Le premier de ces résultats, c'est une philosophie première, c'est-à-dire une série de lois générales, au nombre de quinze, qui s'appliquent et se vérifient dans chacune des sections de cette philosophie et réalisent cette sorte de méthode et de science générales, propres à éclairer toutes les recherches du savoir humain, que Bacon avait confusément entrevues.

Le second résultat fondamental de la philosophie positive, c'est l'institution d'une méthode générale de raisonnement provenant du concours

de toutes les méthodes particulières : déduction, observation, expérimentation, nomenclature, comparaison et classification, filiation, qui constituent la méthode objective, et de la méthode subjective qui consiste à tout rapporter à l'homme ou plutôt à l'Humanité.

De la combinaison des deux méthodes, objective et subjective, résulte la logique positive ou l'art scientifique du raisonnement qu'on ne peut apprendre qu'en raisonnant sur les sujets mêmes d'où il dérive.

D'autre part, la série encyclopédique qui compose la philosophie positive est conforme à l'ordre effectif du développement de la philosophie naturelle qui s'est graduellement élevée du monde à l'homme; c'est la véritable philosophie de l'histoire des sciences.

Elle fournit donc un plan d'éducation rationnelle, scientifique, naturelle, puisque l'individu répète l'espèce.

Enfin, un dernier résultat essentiel, capital, qui se dégage de l'ensemble de la philosophie positive, c'est la notion d'humanité, déjà clairement conçue par Pascal, quand il disait « que la suite de tous les hommes, pendant le cours de

tous les siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ».

La philosophie positive, en effet, n'est pas l'œuvre d'un homme, d'une société, d'une époque; c'est le fruit des travaux des hommes de génie de tous les temps et appartenant à toutes les sociétés soumises à l'évolution Occidentale; c'est le résultat du concours de toutes les générations qui se sont succédé depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours; c'est un patrimoine collectif séculaire à la formation duquel des légions de penseurs ont coopéré et auquel les multitudes elles-mêmes ont participé, en assurant, par leur labeur, la sécurité matérielle et la disponibilité des théoriciens.

Tels sont l'œuvre philosophique d'Auguste Comte et ses résultats fondamentaux; mais, pour apprécier dignement ce grand homme, il faut connaître au moins les masses principales de sa construction politique et morale, qui n'est ni moins monumentale, ni moins digne d'admiration.



II

NÉCESSITÉ DE LA POLITIQUE POSITIVE; SON INSTITUTION PAR AUGUSTE COMTE.

L'ordre politique de l'ancien régime, caractérisé, comme nous l'avons déjà rappelé, par une monarchie de droit divin, une caste nobiliaire privilégiée, un clergé théologique et une bourgeoisie, d'abord très humble, mais qui conquit graduellement, à partir des croisades, une situation de plus en plus étendue et consolidée, ne fut pas moins troublé que l'ordre mental, par l'évolution des idées et des mœurs, dans les temps modernes.

Mais, tandis que les conceptions du nouveau système philosophique éliminaient celles de l'ancien en se substituant à elles pour jamais, les procédés employés pour désagréger et renverser l'ancien régime politique n'avaient qu'une valeur occasionnelle et n'étaient point doués d'efficacité organique intrinsèque.

La doctrine révolutionnaire qui a synthétisé tous ces procédés était une excellente machine de guerre, très apte à saper et à détruire, mais absolument défectueuse pour édifier.

La souveraineté du peuple, par exemple, qui a remplacé l'ancien droit divin des rois, n'est pas moins arbitraire, ni moins fictive; vouloir l'ériger en système de gouvernement est une absurdité qui ne peut avoir d'autre effet que de déplacer le despotisme et de le retirer des mains d'un seul, ou d'une oligarchie, pour le confier aux multitudes ou aux assemblées tumultueuses et incompétentes.

Les autres articles du dogme révolutionnaire, la liberté non limitée d'examen, avec ses dérivés, les libertés de parler, d'écrire et de se réunir, l'égalité des conditions, le fanatisme de l'indépendance individuelle, ne sont pas moins dénués de propriétés organiques; en prolongeant leur influence au delà des temps dans lesquels ils étaient nécessaires, tous ces procédés ont engendré un esprit révolutionnaire chronique, une hostilité sourde contre toute organisation, une disposition naïve à se bercer de l'espoir d'une transformation magique de la société et à imaginer que cette transformation peut résulter d'institutions législatives, soudainement révélées, dans une sorte de rêve prophétique, à des hommes qui, selon la juste remarque de Con-

dorcet, tranchent dans la politique sans avoir pris la peine d'en faire un objet d'étude, tout en jugeant impertinent qu'on prétende savoir l'arithmétique sans l'avoir apprise.

Pourtant, avec le régime de la grande industrie, l'extension de l'activité à toute la planète, l'action et la réaction de toutes les nations les unes sur les autres, l'empirisme politique est devenu notoirement insuffisant. Des vues théoriques, reposant sur l'observation et l'expérience des sociétés humaines, sont indispensables pour résoudre les problèmes journaliers de la politique intérieure et surtout pour suivre

Le long espoir et les vastes pensées.

Une science sociale qui, comme les autres, nous permette de savoir pour prévoir afin de pourvoir, est devenue extrêmement urgente.

D'une part, il faut restaurer l'ordre, la stabilité, le cours pacifique du progrès, au milieu des nations européennes, désormais stérilement perturbées par l'agitation révolutionnaire.

D'autre part, tous les peuples de la terre étant en rapports constants les uns avec les autres, et la civilisation Occidentale tendant manifestement

à devenir prépondérante sur la planète, ceux qui la représentent doivent être capables d'apprécier les autres états de civilisation, et les moyens de les modifier, pour les assimiler tôt ou tard au nôtre. A moins de transformer l'extermination des populations attardées en système général de politique extérieure, il est indispensable d'établir l'harmonie, l'unité, au moins intellectuelles, entre ces populations et les Occidentaux, ce qui suppose la réalisation de cette harmonie parmi ces derniers.

La politique intérieure et la politique extérieure des nations Occidentales ne sont donc que le double aspect d'un même problème qui ne saurait comporter deux solutions différentes et qui exige la connaissance scientifique préalable des conditions naturelles de l'ordre et du mouvement dans toutes les sociétés humaines.

Cette nécessité est si universellement sentie, que des tentatives multiples sont, en maints endroits, faites, dans son intérêt, par des esprits fantaisistes qui, en flattant ainsi la mode, ambitionnent d'acquérir, à bas prix, la réputation de penseurs originaux.

Dans leur avidité sociologique, les novateurs

ont même trouvé que la science sociale d'Auguste Comte ne suffisait pas pour rassasier les aspirations mentales de leurs contemporains et ils ont fabriqué des infinités de sciences sociales, sans remarquer que les sciences vraiment dignes de ce nom, les mathématiques, l'astronomie et les autres, ne comportent pas de pluralité.

En réalité, il n'y a de même qu'une science sociale, et c'est au seul génie d'Auguste Comte que revient le mérite et la gloire de l'avoir fondée.

Dès 1819, dans l'opuscule : *Séparation générale entre les opinions et les désirs,* Auguste Comte proclama la nécessité de transformer la politique en science positive, c'est-à-dire en science d'observation.

Pour y parvenir, il sépara encore ici la théorie de la pratique, la science qui prévoit de l'art qui réalise; il prit pour objet d'étude, non une nation déterminée, mais toutes les sociétés passées et toutes les sociétés présentes, tous les temps et tous les lieux; il compara tous les états successifs antérieurs des civilisations les plus avancées et leur état actuel, et suivit attentivement l'évolution des sociétés humaines dans le

passé, dans le but de prévoir les sociétés futures et de régler le présent; il s'astreignit, suivant la méthode générale de toute la philosophie scientifique, à ne rien créer, à ne rien imaginer, persuadé, comme Aristote, « que la politique ne fait pas les hommes, mais qu'elle les emploie tels que la nature les lui donne »; il se borna enfin à l'observation positive des phénomènes réels.

C'est ainsi qu'Auguste Comte reconnut, comme une constatation de fait : qu'il n'y a pas plus d'arbitraire populaire que d'arbitraire divin; que les phénomènes sociaux sont assujettis à un ordre fatal, à des lois naturelles, et qu'il découvrit les lois qui régissent l'évolution des sociétés humaines.

Ces lois sont au nombre de trois; mais la plus importante est, sans contredit, la première, la loi de l'évolution mentale, parce que nos sentiments, nos mœurs, nos actes, dépendent de nos croyances; cette loi a été ainsi formulée par Auguste Comte :

« *Chaque entendement présente la succession de trois états : fictif, abstrait et positif, envers les conceptions quelconques, avec une vitesse proportionnée à la généralité des phénomènes correspondants.* »

Auguste Comte institua ainsi la philosophie de l'histoire et du progrès humain qu'il dégagea d'une étude générale approfondie de tout le passé de la civilisation Occidentale et de ses principales phases : fétichisme, polythéisme (conservateur, intellectuel, social), monothéisme et période révolutionnaire.

Mais Auguste Comte reconnut aussi que le progrès n'est que le développement de l'ordre correspondant et que ce sont les conditions de celui-ci qui régissent les changements qui constituent l'évolution. Il étudia donc cet ordre et le découvrit, et il donna à cette étude positive de l'ordre et du progrès des sociétés humaines le nom de science sociale ou de *Sociologie,* aujourd'hui universellement répandu.

Le principe fondamental de cette science est que les sociétés sont, non des collections d'individus indépendants, mais de grands organismes complexes composés d'appareils collectifs solidaires : Propriété, Famille, Langage, Gouvernement temporel, toujours provisoire, Gouvernement spirituel, nécessairement continu.

Le gouvernement spirituel est composé normalement des savants, des philosophes, des

poètes, des artistes et de tous les éducateurs qui conservent, combinent et distribuent les capitaux intellectuels accumulés, qui perfectionnent sans cesse la morale, forment l'opinion publique, règlent et rallient les hommes, instituent, en un mot, la Religion, le plus éminent des appareils sociaux; ce mode de gouvernement préoccupa plus activement Auguste Comte, parce qu'il reconnut, dès le début de sa carrière philosophique, qu'un système d'opinions communes, ayant pour but le règlement et le ralliement des hommes entre eux, est un besoin permanent des sociétés humaines, et que ce besoin demeure sans satisfaction dans les sociétés Occidentales, par suite de la décadence des anciennes croyances religieuses.

Auguste Comte s'efforça, en conséquence, de résoudre ce problème par l'unique emploi de la méthode positive, c'est-à-dire en recherchant, à l'aide de l'observation et de l'expérience, les moyens de régler et de rallier les hommes par une opinion commune, convenant, non seulement à tous les contemporains, mais à tous les hommes dans la série des âges, non seulement aux hommes faisant partie de la civilisation Occi-

dentale, mais aux hommes de toutes les sociétés présentes et futures, bref, à tous les temps et à tous les lieux.

Or, quelles sont les opinions nécessairement communes à tous les temps et à tous les lieux, sinon les connaissances scientifiques relatives au monde, à l'homme et à la société, sinon la philosophie positive.

Auguste Comte arriva donc à cette conclusion logique et naturelle que le problème politique moderne n'est pas un problème pratique et législatif, mais un problème philosophique et religieux, se résumant dans la constitution d'un nouveau pouvoir spirituel universel et dans la réalisation de l'unité mentale et morale du genre humain.

Un pareil pouvoir ne suppose pas seulement, en effet, une communauté d'idées philosophiques étendue à tous les hommes ; il implique aussi une morale universelle, et le génie d'Auguste Comte s'éleva jusqu'à ce dernier sommet qu'il avait, d'ailleurs, de très bonne heure, aperçu et ambitionné de gravir ; car, dès 1820, dans une *sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne*, il écrivait : « Le nouveau système social n'a plus qu'un

échelon à monter pour parvenir à son entière organisation et achever de remplacer l'ancien. Il ne reste plus qu'à compléter ses progrès, au spirituel, en établissant la morale sur des principes uniquement déduits de l'observation. Or, tout est préparé pour cela; les moyens existent, il ne faut que les employer. »

III

NÉCESSITÉ DE LA MORALE POSITIVE; SON INSTITUTION PAR AUGUSTE COMTE.

La morale, théorie et règle des mœurs, science et art de nos devoirs, nous enseigne notre destinée positive et les moyens de l'accomplir.

Cette destinée est subordonnée à notre nature physique, morale, intellectuelle, pratique, et aux conditions cosmologiques, domestiques et sociales, dans lesquelles nous sommes placés par la fatalité de la naissance.

La morale constitue l'ensemble des devoirs correspondant à chacune de ces conditions; c'est pourquoi elle a précédé toutes les sciences et pourquoi toutes doivent converger vers elle;

instituées par l'homme, elles doivent avoir l'homme pour objet.

La morale est donc le couronnement nécessaire de tout l'édifice de la philosophie scientifique.

« La première science de l'homme, c'est l'homme », a dit très justement Madame de Lambert.

Or, actuellement, l'anarchie morale n'est pas moins développée que l'anarchie mentale, et les mœurs ne sont pas moins altérées que les idées.

Les croyances surnaturelles qui servaient autrefois de base à la morale s'étant effondrées, et les croyances positives venant seulement d'être systématisées, « toutes les passions anarchiques qui fermentent dans le cœur humain et qui, dans les temps ordinaires, sont comprimées par la prépondérance d'un régime social complet », se sont déchaînées, ainsi que l'observait déjà Auguste Comte en 1826 [1].

Comme la première et la plus éminente sanction de la morale est le contrôle de l'opinion publique, et comme une opinion publique homogène n'existe plus, on ne se reconnaît plus de

[1] Auguste Comte. Considérations sur le pouvoir spirituel, dans les *Opuscules de philosophie sociale*, page 239.

devoirs personnels, domestiques et sociaux, et les règles morales n'existent plus qu'à l'état d'habitudes personnelles plus ou moins patiemment supportées.

Sous le rapport personnel, la cupidité, la sensualité, l'envie, l'âpre besoin des jouissances matérielles, l'orgueil, la vanité, exaltés jusqu'à la maladie, servent de mobiles à la plupart des hommes.

La jeunesse, qui n'a jamais porté le deuil des libertés publiques ni connu les déchirantes angoisses de l'invasion et du démembrement de la Patrie, est sans idéal, sans nobles sentiments et même sans discipline mentale ; l'instruction, sans éducation, a produit, dans les deux sexes, des générations

> De sots savants plus sots que des sots ignorants.

L'égoïsme a recouvré son caractère bestial, et l'intelligence est uniquement préoccupée de le satisfaire : l'activité est désordonnée et l'augmentation de la folie devient le signe pathognomonique de notre époque.

Le relâchement de la morale n'est pas moins affligeant, sous le rapport domestique.

Le mariage, dans les classes aisées, est une

affaire de commerce ou de convenances. La femme n'y est nullement préparée à sa fonction ; c'est un objet de luxe et d'agrément; niaisement frivole, elle abandonne à des mercenaires l'élevage et l'éducation de ses enfants, pour courir les lieux où l'on s'amuse.

Quant à la femme prolétaire, arrachée de son foyer, internée dans les usines, les ateliers ou les magasins, elle est plus asservie que dans le régime esclavagiste de l'antiquité, où elle remplissait au moins des fonctions intérieures propres à son sexe.

D'autre part, les principes les plus fondamentaux de la famille, le mariage, la monogamie, l'autorité paternelle, les devoirs paternels et filiaux, sont contestés et combattus.

L'éducation des enfants est, ou dépourvue de toute morale systématique, ou confiée à la morale théologique par des parents sans foi.

Enfin, sous le rapport social, la maladie morale est caractérisée : par l'absence d'opinion et de système d'éducation publiques; par l'épuisement de la grande impulsion altruiste de la Révolution française; par l'obscurité de la notion de civisme; par l'instabilité et l'esprit révolutionnaire devenus chroniques.

On ne rencontre plus d'hommes politiques capables de dire comme Danton : « Périsse ma mémoire, et que la Patrie soit sauvée ! » Les vanités du pouvoir, les intrigues électorales, les substitutions de personnes et la corruption des consciences, sont le mobile universel de la vie publique, qui n'est plus qu'une concurrence déloyale des rhéteurs et des charlatans aux penseurs et aux hommes d'État qui ont encore le souci du bien public.

Les haines et les égoïsmes de classes se sont réveillés, frénétiques et impitoyables ; la bourgeoisie et le prolétariat sont en guerre ouverte, et nous voyons même se rallumer l'intolérance et les haines religieuses que le voltairianisme semblait avoir définitivement éteintes.

Cette situation générale de la morale présente les plus graves dangers. La chute des civilisations, égyptienne, grecque et romaine, a trouvé ainsi sa cause primordiale dans le relâchement des règles morales et le retour des masses à l'égoïsme primitif, consécutivement à la perte de l'harmonie sociale résultant de l'absence de dévouement des forts pour les faibles et du respect des faibles pour les forts.

Donc, on ne saurait, à moins d'un aveuglement

stupide, méconnaître la nécessité d'une morale qui reprenne l'enseignement et la pratique du devoir, qui restaure la culture des affections généreuses, bienveillantes, désintéressées, exerce le sentiment social, lie chaque existence à celle du genre humain et reprenne la direction de l'éducation de l'individu et des masses.

Cette morale, comme la philosophie, comme la politique, ne peut être que positive, c'est-à-dire naturelle, terrestre, humaine et sociale, dans sa source, ses moyens et sa destination, basée, en un mot, sur l'observation et l'expérience.

Ainsi caractérisée, la morale positive prend d'abord pour point d'appui la morale personnelle; cette morale est, en effet, la base de toutes les autres, car elle embrasse tous les aspects de notre nature : le cœur qui inspire, l'intelligence qui éclaire, le caractère qui exécute.

Le cœur lui-même se décompose en sentiments personnels et en sentiments sociaux; en ce qui le concerne, le but de la morale positive est de faire prévaloir l'inspiration de la sociabilité sur celle de la personnalité, par la compression de l'égoïsme et l'excitation de l'altruisme.

Toutefois, le positivisme tempère l'égoïsme sans méconnaître la fatalité de son empire, car toute morale qui en fait abstraction est purement déclamatoire.

« Quand on s'efforce de trop vouloir faire l'ange, disait Pascal, on ne parvient souvent qu'à faire la bête. »

Aussi Auguste Comte a-t-il résumé cette partie de la morale dans cette formule : « *Vivre au grand jour* », ce que Pythagore recommandait déjà, en d'autres termes, à ses disciples, quand il disait : « Ne fais rien de vil, que tu sois seul ou avec d'autres. »

D'ailleurs, le positivisme se propose plutôt d'exciter les sentiments bienveillants, sociaux, sympathiques, l'altruisme en un mot, les vertus effectives étant bien supérieures à l'absence de défauts et la morale consistant surtout dans un effort sur soi en faveur des autres; sa règle essentielle est : « *Vivre pour autrui : la Famille, la Patrie, l'Humanité.* »

Le positivisme, qui développe surtout la vénération, le respect des descendants pour les ascendants, des inférieurs pour les supérieurs, du présent pour le passé, excite à pratiquer cette règle, au moyen du respect des parents, du culte

privé des morts, de la commémoration quotidienne des grands serviteurs de l'Humanité, des pèlerinages aux lieux illustrés par les grands événements publics ou par le séjour des grands hommes, et au moyen des sacrements, c'est-à-dire de cérémonies publiques destinées à rappeler philosophiquement à chacun de nous, aux principales phases de notre évolution ou lors des actes les plus décisifs de notre vie, les devoirs sociaux correspondants que nous avons à remplir.

Cette institution qu'un passé, plusieurs fois séculaire, nous a léguée, est si naturelle, si humaine et si indépendante de toute théologie, que les esprits les plus étrangers au positivisme, les francs-maçons, les socialistes révolutionnaires, l'ont restaurée, et qu'ils ont créé tout un rituel de fêtes publiques pour la naissance, l'adolescence, le mariage et les funérailles.

Mais, au même titre que le cœur, l'intelligence aussi doit être moralisée. C'est un devoir de s'instruire; autrement, on ne saurait devenir un bon citoyen.

« Toute notre dignité consiste dans la pensée.

Travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de la morale », disait encore excellemment Pascal.

Le positivisme satisfait merveilleusement cette obligation par l'institution de son enseignement encyclopédique qui embrasse tous les aspects généraux du monde, de l'homme et de la société, et par le choix des chefs-d'œuvre poétiques, scientifiques, historiques et philosophiques, dont Auguste Comte a composé la bibliothèque positiviste.

Il faut se garder de lire sans mesure et sans choix, car, selon la belle observation de Descartes, « la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées »; et les Lilliputiens, « qui, au dire de Swift, faisaient aussi peu de cas d'un homme qui étudie trop que d'un homme qui mange trop, persuadés que l'esprit a ses indigestions comme le corps », n'étaient point mal inspirés quand ils regardaient « ceux qui ont de trop grandes bibliothèques comme des ânes chargés de reliques ».

Pour le positivisme, la règle générale de la mo-

rale intellectuelle est de *savoir pour prévoir, afin de pourvoir*... à notre amélioration physique, intellectuelle, morale et sociale.

Enfin, le positivisme considère que le courage, la prudence, la fermeté doivent être également tout à la fois excités et réglés, en vue de rendre l'homme plus énergique, mais aussi d'éviter l'instabilité, l'action désordonnée, le gaspillage, au moyen de cette prescription générale : *Agir par affection.*

Auguste Comte a résumé synthétiquement l'ensemble de la morale personnelle dans cette chevaleresque formule :

Agir par affection et penser pour agir.

Sous le rapport de la morale domestique, le positivisme est partisan résolu du perfectionnement de la monogamie; il est hostile aux facilités accordées pour le divorce, et, comme le vrai but du mariage, c'est l'enfant, comme la femme est sa première éducatrice, il réclame le maintien de celle-ci au domicile conjugal, où son rôle de ménagère ne peut d'ailleurs pas être suppléé.

L'homme doit nourrir la femme, dont le rôle social, comme mère, épouse, fille et sœur, est tout intérieur, et la théorie du salaire, si étroitement envisagée par les économistes comme un simple article de bilan, doit être subordonnée à cette considération supérieure.

Quant à la morale civique, le positivisme professe que toutes les manifestations de l'activité intéressent la société.

Il n'y a pas de fonctions privées.

Le respect de l'intérêt social s'impose donc à chacun, principalement au monde du travail, aux entrepreneurs et aux travailleurs sur lesquels toute la vie pratique de la société repose.

La question sociale consiste à libérer la masse laborieuse de l'oppression matérielle pour lui assurer la possibilité de se perfectionner intellectuellement et moralement, en participant aux avantages philosophiques, esthétiques et moraux de la civilisation contemporaine, et au premier de tous les bonheurs, celui de la famille.

La solution de cette question dépend, non pas d'une meilleure répartition, mais d'un meilleur

emploi des capitaux; de là dérive la nécessité de formuler, d'enseigner les devoirs de la richesse et de moraliser celle-ci.

La richesse est sociale dans sa source; elle doit l'être aussi dans sa destination, pour être employée, avec une digne indépendance, au service de la Famille, de la Patrie, de l'Humanité.

Mais les riches, en général, n'adopteront pas ces devoirs spontanément.

C'est pourquoi le positivisme se propose d'organiser une opinion publique puissante et éclairée, capable d'imposer le respect de l'intérêt public, en coordonnant le prolétariat, au moyen d'un enseignement populaire supérieur, entièrement gratuit, et d'un culte public, concret et abstrait.

Le premier de ces cultes a pour but d'apprendre et de pousser à vivre pour l'humanité, en honorant tous ceux qui ont vécu pour elle, et spécialement les hommes dignes de servir de modèles sous divers aspects, dont les noms sont rassemblés dans le calendrier positiviste concret, œuvre d'Auguste Comte qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Le second calendrier positiviste, ayant pour objet le culte abstrait de l'humanité ou l'idéalisation systématique de la sociabilité finale, résume

en quatre-vingt-une fêtes annuelles la glorification de la Providence humaine, la seule que nous puissions concevoir et vénérer, sous la forme de ses liens fondamentaux : Humanité, Mariage, Paternité, Filiation, Fraternité, Domesticité; de ses états préparatoires : Fétichisme, Polythéisme, Monothéisme; enfin de ses fonctions normales qui sont représentées par : la Femme (providence morale), le Sacerdoce (providence intellectuelle), le Patriciat (providence matérielle), le Prolétariat (providence générale).

Mais toutes les parties de la planète sont actuellement liées les unes aux autres; toutes agissent et réagissent inévitablement les unes sur les autres.

Une morale universelle est, de ce fait, devenue nécessaire. Ni le catholicisme, ni l'islamisme, ni le bouddhisme, ni le confucianisme n'ont pu et ne peuvent l'instituer.

Seul, le positivisme peut encore résoudre ce problème, attendu que, seul, il comprend les peuples arriérés, fétichistes, polythéistes.

De plus, seules, la science, la philosophie et la foi positives, l'industrie pacifique, peuvent prétendre à l'universalité, et le positivisme les

consacre, d'après l'observation, comme le but assuré auquel l'évolution humaine doit aboutir; il représente donc aussi les fondements inébranlables de la morale universelle.

IV

RÉSUMÉ SYNTHÉTIQUE DE L'ŒUVRE D'AUGUSTE COMTE.

Telle est l'œuvre d'Auguste Comte, envisagée par ses points culminants; elle présente, comme sa vie, un admirable caractère d'unité, d'homogénéité, de coordination. C'est un tout indivisible.

De la nécessité constatée par Auguste Comte, dès le début de sa vie, de substituer une philosophie nouvelle à la philosophie théologique, ruinée pour jamais, découle la philosophie positive;

De la philosophie positive découle la sociologie positive;

De la sociologie positive, la religion positive;

De la religion positive, la morale positive;

De toutes, la conception scientifique d'une

providence humaine, à laquelle nous sommes exclusivement redevables de tous les biens dont nous jouissons sur cette terre.

Au fond, l'œuvre d'Auguste Comte condense et résout toutes les aspirations, intellectuelles, morales et sociales, de notre temps; c'est la *Somme* du XIXe siècle. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger.

Elle se compose d'une nouvelle philosophie, d'une nouvelle politique, d'une nouvelle morale, qui prétendent simplement systématiser les besoins spontanés des sociétés modernes, en s'appuyant sur l'observation de l'ensemble du passé humain.

Mais qu'est-ce qu'un système qui comporte une nouvelle philosophie, c'est-à-dire un nouveau dogme, une nouvelle politique, c'est-à-dire un nouveau régime, une nouvelle morale, c'est-à-dire une nouvelle éducation et un nouveau culte? Ce système est une religion, puisqu'il embrasse tous les aspects de la nature humaine et de la société.

Aussi les travaux d'Auguste Comte ont-ils finalement et logiquement abouti à la constitution d'une nouvelle religion, la religion universelle ou la religion de l'Humanité, dont nous

venons, en réalité, de décrire sommairement les organes essentiels.

La constitution, puis la pratique de cette religion, est le seul moyen de mettre un terme à l'anarchie morale et mentale, résultant de la coexistence des philosophies théologique, métaphysique et positive; c'est la base la plus solide de la réorganisation sociale; c'est l'unique procédé propre à établir un système durable d'opinions communes convenant à tous les temps, à tous les lieux, susceptible d'éternité et d'universalité.

Il n'y a pas de synthèse partielle; il faut rallier les hommes et les régler par une foi nouvelle, exclusivement positive, tout entière basée sur l'observation et l'expérience, et prenant, suivant la formule générale du positivisme :

L'amour pour principe,
Et l'ordre pour base;
Le progrès pour but.

Cette foi, qui ne peut être que positive, nous apprend à connaître, aimer, servir l'humanité, dont nous pouvons dire, avec bien plus de raison que Thomas A Kempis, de Dieu :

« Tu nous parles de tout; tout nous parle de toi. »

Elle nous permet en outre d'entrevoir, à l'aide des lumières fournies par l'observation du passé, l'avenir de la raison publique et des sociétés humaines; elle nous montre un idéal réalisable et nous révèle les moyens auxquels nous devons recourir pour le poursuivre et pour l'atteindre.

C'est la solution de tous les grands problèmes qui troublent les sociétés modernes; il n'y en a pas d'autre; il ne peut pas en exister d'autre, et, tant que le positivisme ne sera pas adopté, les nécessités impérieuses auxquelles il répond resteront sans satisfaction et continueront à entraver la marche régulière de l'évolution humaine; car, même si on démontrait qu'Auguste Comte s'est trompé, dans quelques-unes des solutions qu'il a données, le problème dont il a si rigoureusement formulé les termes et la méthode qu'il a suivie pour le résoudre ne seraient nullement viciés par cette constatation, qui imposerait seulement le devoir de recommencer l'opération avec plus de précision.

Mais Auguste Comte ne s'est pas trompé. Personne jusqu'ici ne l'a démontré, et la pénétration de ses idées, l'influence sociale, de plus en plus étendue, de plus en plus profonde, qu'elles

exercent, depuis qu'il a disparu, attestent, au contraire, la puissance d'attraction de son génie et la vertu persuasive de son œuvre en intime harmonie avec les nécessités philosophiques, politiques et morales contemporaines.

V

CONCLUSION.

Cependant, dira-t-on, malgré sa supériorité si manifeste, le positivisme progresse lentement et il est loin d'avoir conquis l'élite de l'opinion, par l'intermédiaire de laquelle doit s'opérer la régénération des idées et des mœurs.

Quelle est la cause de cette anomalie apparente?

Elle se trouve, en premier lieu, dans l'insuffisance actuelle des moyens de propagande du positivisme; ses livres, ses cours didactiques, ses apôtres, ses institutions sont en nombre trop réduit, jusqu'ici, pour s'imposer à l'attention générale, et la fonction préalable d'accoucheur d'esprits qui lui incombe n'est pas encore convenablement remplie.

D'autre part, le commun des savants se con-

tente de la gloire à bas prix, et la spécialisation des études donne bien plus aisément satisfaction aux ambitions médiocres.

Suivant la judicieuse remarque de d'Alembert « on ne pardonne guère aux grands génies d'en savoir tant; on veut bien apprendre quelque chose d'eux sur un sujet donné, mais on ne veut pas être obligé à réformer toutes ses idées sur les leurs ».

Le développement rapide des sciences spéciales qui ont pris leur plein essor dans ce siècle, la physique, la chimie, la biologie, le champ immense qu'elles ont ouvert à l'activité théorique et pratique, ont fait illusion à la majorité des hommes d'étude; sous prétexte que le savoir humain est devenu trop vaste pour notre intelligence, ils se sont détournés des méditations philosophiques et confinés dans des domaines circonscrits où les investigations n'exigent que du temps et de la patience; hors de ces domaines, ils sont insensibles à toutes les autres impressions du monde intellectuel.

Une seule spécialité s'est peu développée, c'est la culture des idées générales et des vues d'ensemble.

Les savants sont même ordinairement incapables d'embrasser toute l'étendue de la science unique dans laquelle ils s'emprisonnent, et l'exagération des travaux d'analyse est poussée à ce point que, dans chacune des sections particulières de l'Académie des sciences, on est beaucoup plus disposé à faire obstruction devant le géomètre, le physicien, le chimiste ou le naturaliste, préoccupé de la synthèse de la science qu'il cultive, qu'à l'accueillir.

Et cette spécialisation outrée ne se manifeste pas seulement dans l'ensemble de l'Académie des sciences; elle est en outre le caractère de chacune de ses sections, au dire d'un de ses membres les plus illustres, M. Berthelot. « C'est ainsi, dit-il, que l'on a vu souvent l'homme médiocre, qui ne donne ombrage à personne et qui s'enferme dans une étroite spécialité, prévaloir sur le savant indépendant et philosophe qui sait embrasser les rapports des diverses parties de la science. Non seulement l'étendue de l'esprit et l'aptitude à concevoir des vues d'ensemble et des théories générales ont cessé d'être regardées comme des titres aux yeux des sections, mais ces qualités ont été parfois tournées en objections contre les

hommes qui briguaient le suffrage de l'Académie[1]. »

En outre, l'esprit critique, dont l'activité a été si longtemps nécessaire pour dissoudre et éliminer les croyances et les institutions devenues caduques, a ruiné l'ancienne discipline intellectuelle et morale, déterminé un réveil puissant de l'indépendance et de la personnalité humaine, et fait régner en maître l'esprit révolutionnaire dans la philosophie et dans la morale, aussi bien que dans la politique.

Or, la philosophie positive démontre et proclame que la soumission est la base du perfectionnement; elle enseigne la vénération et l'abnégation personnelle; elle fait absorber l'individu par l'Humanité et elle lui impose des devoirs plus austères, plus difficiles, que les philosophies qui l'ont devancée, sans lui offrir d'autre récompense que la satisfaction du bien accompli et l'estime publique des contemporains et de la postérité.

Elle surgit donc dans un milieu social peu favorable, au sein duquel la vitesse acquise par le mouvement de dissolution conserve encore

(1) Berthelot, *Science et philosophie,* page 191.

assez d'énergie pour entraver le mouvement de reconstitution dont elle prétend assurer désormais la prédominance, et elle heurte nécessaire ment des penchants, des préjugés, et même des intérêts multiples et variés.

Puis, le positivisme exige une subordination rigoureuse et patiente de l'imagination à l'observation, et, faute d'une culture familière de l'esprit positif, la masse humaine est encore disposée spontanément à combiner confusément l'objectif et le subjectif, et à prendre ses désirs impulsifs pour des opinions.

A cet égard, le positivisme a même trouvé des obstacles à son développement parmi les positivistes eux-mêmes, dont quelques-uns ont provoqué une légitime méfiance en poussant l'admiration pour Auguste Comte jusqu'à la plus aveugle idolâtrie, et le respect pour ses œuvres jusqu'à penser qu'elles constituent une nouvelle Bible, un Syllabus infaillible, qu'on doit se borner à réciter dévotement, sans se permettre d'examiner si toutes les vues d'avenir qu'elles renferment ont le même caractère de positivité et d'opportunité que les découvertes fondamentales de ce grand génie.

Il est vrai que, quelque opinion qu'on ait sur

les causes diverses de la lenteur relative d'extension du positivisme, on ne peut se refuser à reconnaître que son influence n'est pas limitée au nombre des adhérents qui acceptent hautement l'ensemble de ses doctrines.

En dehors d'eux, il a modifié beaucoup d'autres esprits qui s'inspirent des idées et des méthodes d'Auguste Comte, et plusieurs formules positivistes, des expressions propres, passées dans la circulation philosophique, sont même journellement employées par des hommes de lettres qui ne sauraient en indiquer la source.

Enfin, des hommes d'État de premier ordre, comme Gambetta et Jules Ferry, en France, ont pris le positivisme pour régulateur suprême de leur politique.

D'ailleurs, aucun de ceux qui sont véritablement pénétrés par l'esprit positif ne peut s'alarmer ni même s'étonner de la manière dont la marche de cette doctrine s'effectue; car, si cette allure n'est point assez accélérée, au gré de nos désirs, elle est en pleine conformité avec la loi naturelle qui, de toute éternité, a gouverné la progression sociale.

La philosophie de l'histoire démontre, en effet,

qu'il n'y a pas de réforme à la fois immédiate et radicale. Aucune transformation profonde n'est instantanée, et réciproquement; ce fait, indiscutable en biologie, ne l'est pas moins dans la sociologie, étroitement subordonnée, en ce cas, à la science antérieure, puisque toute modification des idées et des mœurs suppose un phénomène correspondant dans les habitudes mentales et morales, c'est-à-dire dans l'ensemble de la physiologie cérébrale des hommes.

Un semblable résultat exige l'influence convergente des générations successives. C'est pourquoi les sociétés humaines ont passé, par degrés insensibles, de l'état nomade à l'état sédentaire, de la barbarie à la civilisation, de l'esclavage à la liberté, de l'esprit théologique à l'esprit scientifique; aucune date précise ne peut être assignée à ces grands changements du spectacle de l'histoire qu'on peut tout au plus rapporter à des périodes embrassant plusieurs centaines d'années.

Le passage à l'état positif définitif comportera peut être la même durée séculaire. Suivant la très juste observation de Montesquieu, « la politique est une lime sourde qui use et qui parvient lentement à sa fin ».

Cette action moléculaire, opiniâtre et silencieuse, convient d'autant mieux au positivisme, qu'il repose essentiellement sur l'observation et la méditation, et comporte l'exercice systématique des plus éminentes facultés de l'entendement, tandis que les phases antérieures de l'évolution se traduisaient seulement par une diminution croissante de l'esprit théologique, qui, depuis l'éclosion de la raison humaine jusqu'à l'épanouissement de l'esprit scientifique, est demeuré l'inspirateur et le régulateur dominant de la philosophie.

Aussi, primitivement, Auguste Comte ne se faisait-il aucune illusion sur l'intensité et la vitesse du mouvement positiviste; il est du moins permis de l'inférer du passage suivant de ses opuscules de philosophie sociale :

« Il s'agit de la plus grande révolution qui puisse jamais avoir lieu dans l'espèce humaine, la transition directe de l'état théologique et militaire à l'état positif et industriel; relativement à cette révolution, toutes les révolutions antérieures n'étaient que de simples modifications[1]. »

Mais, ainsi que je l'ai démontré, je crois,

[1] Opuscules d'Auguste Comte, page 239.

dans les premières parties de cet article, l'avènement de ce nouveau régime, qui n'est que la conclusion logique de l'évolution persistante de l'Humanité, est inévitable, et il nous est permis de dire avec plus d'énergie et de raison que J. de Maistre :

« Nous touchons à la plus grande des époques religieuses, où tout homme est tenu d'apporter, s'il en a la force, une pierre pour l'édifice auguste dont les plans sont visiblement arrêtés[1]. »

ÉMILE CORRA.

[1] J. de MAISTRE : *Le Pape,* I, page 14.





Une supercherie littéraire.

Ce fut, somme toute, une louche et fâcheuse espèce d'homme que Naigeon, et l'on s'étonnerait de l'amitié confiante que lui témoignait le génial et généreux Diderot, si de pareilles erreurs n'étaient communes chez les grands esprits. Il semble qu'en raison même de leur grandeur, ils aient besoin, pour s'en reposer, de descendre jusqu'à ces médiocrités. Ils trouvent en elles de l'admiration et de la flatterie; ils leur doivent aussi de menus services, qu'ils payent,

du reste, bien au-dessus de leur valeur. Ils permettent, en effet, à ces *famuli*, comme disent les Allemands, de ramasser à leur suite des miettes de gloire et de fortune, dont ces valets de confiance n'auraient jamais eu l'aubaine sans cette sorte de domesticité. Bienheureux les grands esprits lorsque les familiers de cette sorte n'abusent pas de la situation pour les exploiter et les compromettre!

Naigeon était essentiellement ce que Marivaux appelait « un esprit à la suite ». Esprit médiocre et banal, incapable de penser par lui-même, il a passé sa vie à rédiger pour autrui, traduire, éditer et compiler. Il avait débuté comme secrétaire du baron d'Holbach : il « l'aidait dans ses projets, lui corrigeait son style et le relevait de ses idées fausses », a écrit son frère, Naigeon le jeune, c'est-à-dire qu'il s'habituait de bonne heure à « tripatouiller » la pensée d'autrui, et cela lui deviendra comme une seconde nature. Du reste, habile à reproduire fidèlement les procédés extérieurs, les tics, le moins bon de ses modèles, sans pénétrer ce qui faisait leur véritable originalité. C'est ainsi que, athée fanatique et intolérant, il résumait sa doctrine dans une

Théologie portative, écrite en un style si voltairien que l'on crut y voir « la marque de Ferney », quoique le déisme de Voltaire soit tout le contraire de l'athéisme.

C'est probablement Diderot qui l'avait introduit tout jeune chez d'Holbach. L'amitié du philosophe pour celui qui se déclarait son disciple ne s'en tint pas là. Il l'admit dans son intimité, lui témoigna une affection et une confiance croissantes, le fit collaborer à sa grande entreprise de l'*Encyclopédie*, enfin le désigna comme éditeur de ses œuvres posthumes, au moment où, appelé par la grande Catherine, il partait pour la Russie.

Les termes de cette désignation attestent toute l'affectueuse confiance du maître dans le disciple. Ils ont quelque chose de touchant :

> Comme je fais un long voyage et que j'ignore ce que le sort me réserve, s'il arrivait qu'il disposât de ma vie, je recommande à ma femme et à mes enfants de remettre tous mes manuscrits à M. Naigeon, qui aura, pour un homme qu'il a tendrement aimé et qui l'a bien payé de retour, le soin d'arranger, de revoir et de publier tout ce qui lui paraîtra ne devoir nuire ni à ma mémoire, ni à la tranquillité de personne.

Or, voici comment Naigeon entendait ses

devoirs d'éditeur. Le moment venu, il faisait à son tour la déclaration suivante :

Je ne connais aucun manuscrit de Diderot parmi ceux qui ont quelque étendue qui puisse être imprimé dans l'état où il l'a laissé. Je n'en excepte pas même les meilleurs ouvrages de cette riche collection. Ils ont tous besoin d'un éditeur qui joigne à des connaissances profondes sur divers objets un esprit juste, et surtout un goût très sévère. Ces conditions sont d'autant plus nécessaires pour donner une bonne édition des manuscrits de Diderot, *qu'il avait, en écrivant ses derniers ouvrages, deux tons très disparates : un ton domestique et familier, qui est mauvais, et un ton réfléchi, qui est excellent.*

Ces dernières lignes font frémir. Ce que nous admirons dans Diderot, c'est justement ce « ton domestique et familier », cette verve colorée, cette franchise de sentiments et cette richesse d'impressions, ce torrent d'idées, fort mêlé certes et quelque peu bourbeux, mais qui s'épanche si souvent en nappes claires et profondes. Il ne nous plaît nulle part autant que dans les pages improvisées, qu'il ne daignait même pas recueillir, qu'il prodiguait à son ami Grimm, qu'il envoyait à Mlle Voland. Que de fois, au contraire, il est exécrable dans le « ton réfléchi ! » Il n'a jamais été plus sérieux ni plus ennuyeux que lors-

qu'il écrivait *Le Père de Famille* et *Le Fils naturel,* sur lesquels il comptait pour aller à la postérité.

Naigeon s'est donc cru le droit, non seulement de substituer souvent sa forme à celle de son maître, c'est-à-dire de remplacer des expressions frappantes de vivacité et de justesse par des platitudes et des impropriétés, mais encore d'altérer sa pensée, de l'exagérer dans le sens de ses préférences personnelles, d'y ajouter et d'en retrancher, bien plus, de substituer purement et simplement les idées de Naigeon à celles de Diderot.

Cette scandaleuse infidélité a été reprochée de bonne heure à cet étrange exécuteur testamentaire. Elle a été contestée du nôtre et Naigeon a trouvé des défenseurs. L'un des derniers éditeurs de Diderot, M. Assézat, fort honnête et consciencieux lui-même, ne craint pas d'appliquer ces épithètes à son devancier. Après l'enquête de M. Dupuy, il n'y a plus moyen de voir en Naigeon autre chose que le moins scrupuleux des arrangeurs; il faut même soupçonner en lui un simple faussaire. M. Dupuy s'occupe surtout du *Paradoxe sur le Comédien;* mais chemin faisant, à propos d'autres ouvrages, il donne des preuves

éminemment claires de l'effronterie de Naigeon, une effronterie hypocrite.

Ainsi, à en croire Naigeon, Diderot regrettait dans sa vieillesse d'avoir écrit les *Bijoux indiscrets;* il jugeait sévèrement « ce mauvais livre »; il en déplorait la licence. Que va faire Naigeon? L'écarter de son édition des œuvres complètes? Il le réimprime en y ajoutant trois chapitres que M. Dupuy traite avec raison d'« ignoblement orduriers ». Les a-t-il trouvés dans les papiers de Diderot? Sachant ce dont le personnage était capable, il y a tout lieu de croire qu'il en est lui-même l'auteur et, en tous cas, de n'admettre qu'ils sont de Diderot que le jour où en serait produit un manuscrit autographe.

L'excuse de Naigeon, s'il en existe pour des façons d'agir comme celle que l'on vient de voir, serait dans les habitudes de son temps. Beaucoup d'éditeurs, pour ne pas dire la plupart, se croyaient alors en droit de collaborer avec ceux qu'ils éditaient. Ils faisaient pour eux ce qu'ils auraient fait eux-mêmes, croyaient-ils, s'ils avaient vécu. Ils arrangeaient la toilette du mort pour le présenter à son avantage devant la postérité. Le respect des textes et des pièces authentiques, poussé

jusqu'au scrupule, est une vertu de notre temps. Encore s'en faut-il que cette forme de la critique scientifique soit généralement pratiquée. Tout récemment, n'avons-nous pas vu des éditeurs donner comme authentiques des Mémoires fameux et longtemps attendus, puis obligés de reconnaître que la rédaction primitive avait été modifiée profondément, ou même refaite par ses dépositaires? Ne voyons-nous pas des historiens, en possession de documents originaux, ne les publier que dans la mesure où cette publication ne compromet pas ce qu'ils appellent les «intérêts respectables» et les «saines doctrines»? Comme si l'Histoire n'avait pas droit à toute la vérité et pouvait tenir compte d'autre chose que de la vérité! Personne n'est obligé de publier les papiers dont il est détenteur, mais, s'il les publie, il doit les publier intégralement.

Encore si ces altérations et suppressions n'avaient d'autres mobiles qu'une erreur critique ou l'esprit de parti! Mais il est arrivé souvent que la soif du gain y était pour beaucoup. C'est bien, semble-t-il, pour en tirer de l'argent que La Beaumelle a exploité les lettres de Mme de Maintenon. Un soupçon du même genre plane,

comme on va le voir, sur la publication par Naigeon des papiers de Diderot.

Naigeon mourait en 1810 et le *Paradoxe sur le Comédien* n'était publié qu'en 1830. Pourquoi?

L'ouvrage avait été vendu à un libraire qui le publia avec plusieurs autres de Diderot, cinq volumes en tout, par un certain Jeudy-Dugour, naturalisé russe sous le nom de Gourof. Le tout avait certainement été recopié pour Dugour-Gourof, en Russie, à la bibliothèque de l'Ermitage. On sait, en effet, que, du vivant de Diderot, la grande Catherine lui avait acheté pour une somme de 40,000 francs ses livres et ses manuscrits, à condition qu'il les garderait jusqu'à la fin de sa vie. Un peu plus de trois ans après la mort du philosophe, l'impératrice réclamait et se faisait envoyer ce qu'elle avait ainsi payé. Dugour-Gourof n'a donc eu qu'à copier au palais impérial de Saint-Pétersbourg, où sont conservés cette bibliothèque et ces papiers, la matière des cinq volumes d'œuvres inédites de Diderot qui furent publiées à Paris en 1830 et 1831, et dont le *Paradoxe*, livré le premier au public, était présenté par le libraire comme « un faible échantillon qui pouvait toutefois faire juger du reste ».

Le *Paradoxe* aurait donc été envoyé à Saint-Pétersbourg avec les autres papiers de Diderot par Naigeon, leur dépositaire. De 1795 à 1798, Naigeon avait publié, selon la mission reçue de son maître, les œuvres complètes du philosophe, avec un certain nombre d'œuvres inédites. Pourquoi n'avait-il pas compris dans cette édition la matière des cinq volumes publiés de 1830 à 1831 et qui contiennent de l'excellent Diderot, comme la *Correspondance avec Mlle Volland* et le *Rêve de d'Alembert?* Peut-être se proposait-il de les donner plus tard, et la mort ne lui en aura pas laissé le temps. Pour le *Paradoxe*, étant ce qu'on va voir qu'il est, je ne serais pas étonné qu'il n'ait pas osé. En ce cas, il aurait cru pouvoir offrir sans danger une rapsodie à la grande Catherine, qui n'y regarderait pas de trop près; il lui aurait semblé imprudent de présenter comme du Diderot à ses contemporains une série de plagiats trop reconnaissables pour des lecteurs qui avaient encore très présents à l'esprit les ouvrages pillés.

Notons ici un point d'importance capitale. En réclamant la bibliothèque et les papiers de Diderot, la grande Catherine avait commis une grosse imprudence, qui étonne chez une telle

femme, à laquelle on ne saurait reprocher un excès d'estime pour l'humanité. Elle invitait les héritiers et amis de Diderot, s'ils avaient entre les mains des manuscrits du philosophe, autres que ceux qu'elle avait achetés, à les lui envoyer, et, comme de juste, ajoutait-elle, ceux qui lui apporteraient un écrit nouveau seraient payés proportionnellement à leur apport.

N'était-ce pas offrir une prime aux faussaires?

Il est trop admissible depuis la découverte de M. Dupuy, que Naigeon répondit à cette invite en fabriquant le *Paradoxe sur le Comédien* et, sans doute, en dénaturant, gonflant, maquillant d'autres ouvrages de son maître, dont l'authenticité ou, du moins, l'intégrité ne résisterait probablement pas à une enquête aussi attentive et aussi bien conduite que celle de M. Dupuy sur le *Paradoxe*.

Il est vrai que M. Dupuy a été mis sur la voie du faux par une rare bonne fortune, et que l'on ne saurait en espérer une semblable pour tous les ouvrages posthumes de Diderot. Il y a déjà quelques années, bouquinant sur les quais, en bon lettré, l'auteur des *Parques*, de *Bernard Palissy* et de *Victor Hugo*, mettait la main sur un manuscrit du *Paradoxe* et l'achetait. Après exa-

men et enquête, il constatait que ce manuscrit était celui-là même qui figurait au catalogue de la vente des livres de Mme Dufour de Villeneuve, sœur de Naigeon, sous le titre de : *Paradoxe, copie d'un ouvrage de Diderot, de la main de M. Naigeon.*

La physionomie de ce manuscrit était étrange : « Une inspection, même rapide, dit M. Dupuy, ne permettait pas de ne voir dans ces pages de l'écriture de Naigeon qu'une copie de la minute de Diderot, ou qu'une rédaction exécutée sous sa dictée. Le manuscrit, d'aspect fort net en certains endroits, était, dans d'autres, encombré de ratures et de surcharges ; les marges de quelques-unes des pages étaient presque entièrement occupées par des additions à la rédaction primitive. » M. Dupuy acquérait bientôt la conviction qu'il se trouvait en présence d'un remaniement de Naigeon et d'un remaniement de « caractère audacieux ».

La matière première sur laquelle Naigeon a opéré est une courte dissertation, un simple article, comme nous dirions aujourd'hui, écrit par Diderot en 1770 et par lui envoyé à son ami Grimm, qui en faisait deux lettres pour sa *Correspondance.* Cet article, écrit de verve et d'un seul jet, d'une forme vive et d'une logique serrée,

avait été inspiré à Diderot par un petit livre sur l'art théâtral, qui venait de paraître à ce moment là, un petit livre qui n'était pas bon et que le philosophe, tout impulsif et spontané, avait éprouvé le besoin de réfuter en quelques pages. On trouvera cet article dans les œuvres de Diderot sous le simple titre d'*Observations sur l'art du Comédien.*

De cet article, Naigeon s'empare pour en changer l'esprit et la forme, pour le gonfler moitié par un délayage de son cru, moitié par une quantité de petits plagiats. Il en gâte la pensée et le style, il en fait le plus incohérent mélange d'idées et d'anecdotes, un centon souvent inintelligible; il inscrit en tête de son travail le titre de *Paradoxe sur le Comédien,* le met au net, garde par devers lui sa minute — celle-là même qu'a retrouvée M. Dupuy — et envoie la copie à Saint-Pétersbourg, où elle est encore, et où Dugour-Gourof en a tiré une seconde copie, pour la livrer en 1830 à l'admiration des critiques français. Car le travail de Naigeon a été longtemps admiré, sous le nom de Diderot; il l'est encore et le sera sans doute longtemps, malgré la découverte de M. Dupuy, car rien n'est aussi long à détruire que le culte d'un faux chef-d'œuvre.

Le titre donné par Naigeon à sa rapsodie mérite d'abord à lui seul d'attirer l'attention. Il est aussi peu que possible dans les goûts de Diderot. Le philosophe, en effet, avait en fort petite estime ce jeu d'esprit qu'est le paradoxe; il y voyait une dérision de la vérité. Il mettait sur le même plan les « erreurs de l'ignorance » et les « absurdités du paradoxe ». C'est qu'il était toujours sincère, lui; toutes les fois qu'il ouvrait la bouche ou prenait la plume, il se croyait fermement en possession de la vérité et regardait comme un devoir de la communiquer à ses semblables, pure et complète.

Naigeon, lui, est d'une autre génération et d'une autre trempe d'esprit. Il écrit en un temps où le paradoxe est fort à la mode et, en sa qualité d'« esprit à la suite », il sacrifie au goût du jour. La manie du paradoxe est, en effet, si répandue à cette époque que Morellet, un esprit droit, consacre à le combattre un petit livre, la *Théorie du paradoxe,* où il écrit ironiquement :

Notre siècle voit se multiplier les ouvrages où le paradoxe se montre dans tout son éclat, et l'on peut bien donner sérieusement la théorie d'un art, lorsque l'art lui-même est continuellement pratiqué et généralement répandu.

Ainsi Naigeon suivait la mode, une mode que son maître aurait sévèrement condamnée, en présentant un écrit de Diderot comme un « paradoxe », et c'était là une première infidélité.

Dans ses *Observations,* Diderot entrait en matière de façon toute simple et unie. Après avoir mentionné le titre du livre qu'il voulait réfuter, il disait :

Ouvrage écrit d'un style obscur, entortillé, boursouflé et plein d'idées communes. Je réponds qu'au sortir de cette lecture un grand acteur n'en sera pas meilleur, et qu'un médiocre acteur n'en sera pas moins pauvre.

Cette simplicité ne saurait suffire à Naigeon, qui veut piquer l'attention de son lecteur et, pour cela, aborder son sujet d'un air vif. Il change donc une dissertation calme en dialogue pétulant. Mais, fort pauvre d'invention personnelle, il emprunte son cadre à Diderot lui-même. Il a lu en manuscrit le *Neveu de Rameau,* qui ne sera publié, lui aussi, que fort tard, en 1821, et dans des conditions fort bizarres. Il essaye d'en reproduire la brusquerie de ton, le débraillé voulu. Ceci, dans le *Neveu de Rameau,* n'est que nature et vérité; pour la question toute simple qui va être traitée dans le *Paradoxe,* cette mise

en scène est non seulement inutile, mais déplacée.

Naigeon débute donc ainsi :

Le premier interlocuteur. N'en parlons plus.

Le second interlocuteur. Pourquoi?

Le premier. C'est l'ouvrage de votre ami.

Le second. Qu'importe?

Le premier. Beaucoup. A quoi bon vous mettre dans l'alternative de mépriser ou son talent, ou mon jugement, et de rabattre de la bonne opinion que vous avez de lui ou de celle que vous avez de moi.

Le second. Cela n'arrivera pas, et, quand cela arriverait, mon amitié pour tous les deux, fondée sur des qualités plus essentielles, n'en souffrirait pas.

Le premier. Peut-être.

Le second. J'en suis sûr, etc.

Cette entrée en matière continue assez longtemps, sans beaucoup de sel. Encore quinze ou seize répliques et « le premier interlocuteur », cessant de résister, consent à dire son sentiment sur l'ouvrage dont il s'agit.

Ici, Naigeon copie les *Observations*, mais en les gâtant :

Eh bien, puisqu'il faut vous le dire, son ouvrage écrit d'un style *tourmenté*, obscur, entortillé, boursouflé, est plein d'idées communes. Au sortir de cette lecture, un grand *comédien* n'en sera pas meilleur, et un *pauvre* acteur n'en sera pas moins *mauvais*.

Les mots en italique sont ceux que Naigeon a ajoutés au texte de Diderot ou qui remplacent d'autres mots de ce texte. Veuillez vous reporter au passage de Diderot, cité plus haut, et vous apprécierez le bonheur de ces additions et substitutions. *Tourmenté* fait pléonasme avec les épithètes qui suivent; *comédien* remplace *acteur* sans motif; le déplacement de *pauvre* détruit la symétrie de la phrase et *mauvais* dit moins, en l'espèce, que *médiocre*, sur lequel il prétend enchérir.

Naigeon va copier de la sorte les *Observations* en les gâtant dans les détails du style par des modifications inutiles ou sottes, comme celles que l'on vient de voir. Il les altère encore plus gravement par un délayage qui, avec les additions dont je vais parler, les augmente de moitié. Pour caractériser ce délayage, on ne saurait mieux dire que M. Dupuy :

L'auteur du *Paradoxe*, dans les parties où il ne copie pas, à peu de chose près, le texte primitif, se borne à amplifier, à délayer le plus souvent, certaines des idées déjà énoncées, il reprend, il développe de nouveau quelques autres de ces idées, sans se préoccuper ou s'apercevoir du double emploi; il alourdit, il obscurcit par des surcharges inutiles, tel développement d'abord bien présenté; enfin, par ses corrections, par ses additions indiscrètes, il aboutit,

dans beaucoup de passages, à des ruptures de raisonnement, à des déviations de la pensée, à des bizarreries, deux ou trois fois à des non-sens dont Diderot n'a pu être complice.

Voilà pour l'apport personnel de Naigeon dans la fabrication du *Paradoxe;* apport de pure forme, car le faussaire n'est pas riche de son propre fonds. Il le gonfle, pour les idées, avec une quantité d'emprunts, de véritables plagiats, qui comptent environ pour un tiers dans la rédaction totale.

Ces emprunts, M. Dupuy en a retrouvé l'origine par une enquête minutieuse. Il les répartit en trois catégories :

1° Emprunts à Diderot lui-même, c'est-à-dire centons détachés ou des ouvrages déjà parus, ou des ouvrages inédits de Diderot;

2° Emprunts à divers écrivains, tels que J.-J. Rousseau, Voltaire, Mme de Vandeul (fille de Diderot), d'Holbach, Cailhava d'Estandoux, et l'auteur des *Mémoires de Mlle Clairon;*

3° Emprunts à la *Correspondance de Grimm,* non imprimée à l'époque de la rédaction du *Paradoxe,* et, dans une certaine mesure, inédite.

Que Naigeon ait pillé Diderot au profit de Diderot en apparence et, en réalité, au profit de Naigeon, il n'y aurait que moitié mal pour

la réputation de Diderot. Mais quelle étrange manière pour le disciple de servir la réputation du maître, qui avait eu la plus naïve confiance en lui et pour la mémoire duquel il professait une vénération hypocrite, que de montrer ce maître, un prodigue de son propre génie, pillant un Cailhava ou même une Clairon!

Car voici, par exemple, une remarque, juste et forte d'ailleurs, sur l'art du comédien, faite par Clairon :

> Quelle étude ne faut-il pas faire d'abord pour cesser d'être soi?

Naigeon copie :

> S'il (le comédien) est lui quand il joue, comment cessera-t-il d'être lui?

Et quel étrange renversement des rôles que de nous montrer Diderot, qui gratifiait Grimm si libéralement de « salons » entiers pour sa correspondance, empruntant petitement au même Grimm des bouts de pensées ou de phrases!

Altérer la pensée d'un homme en la délayant et en y ajoutant celle d'autrui ou lui prêter une pensée qu'il n'a pas exprimée, mais que, forme à part, il aurait pu exprimer, car elle répond, somme

toute, à sa nature d'esprit, est un acte nettement coupable, surtout lorsqu'on a reçu mission de sauvegarder la mémoire littéraire de cet homme. Ce qui est encore plus coupable, c'est d'attribuer à cet homme des idées qu'il n'a pas eues et ne pouvait pas avoir. Naigeon a commis cette mauvaise action avec Diderot. Il reprend la diatribe lancée par J.-J. Rousseau contre la profession théâtrale dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, la démarque de son mieux, mais pas assez, et la transporte, bien reconnaissable, dans le *Paradoxe*.

Voyez notamment le passage de celui-ci — passage célèbre et souvent cité — qui commence par : « J'ai beau examiner ces hommes-là (les comédiens), je n'y vois rien qui les distingue du reste des citoyens, si ce n'est une vanité... » etc. Vous en retrouverez l'idée et les termes dans la *Lettre à d'Alembert* : « Je n'ai pas besoin de montrer comment d'un état déshonorant naissent des sentiments déshonnêtes. . . », etc.

Au total, que résulte-t-il du travail de Naigeon ?

Ici encore, je ne saurais mieux le caractériser que par les propres termes de M. Dupuy :

Passages délayés, propos oiseux, banalité du fond, insuffisance de la forme, absence d'idées nouvelles, retour

mal déguisé aux idées exprimées dans les *Observations*, emprunts à Diderot et plagiats de Grimm, la seule présomption que tout dans le *Paradoxe* était de la main du maître a suffi pour empêcher les lecteurs de rien apercevoir. Bien plus, les ruptures de sens et de raisonnement, le désordre, en un mot, qui devait résulter de l'insertion de morceaux de rapport dans une dissertation d'abord bien composée et très suivie — on a pu prendre ce défaut pour un mérite! Non, ce n'est là ni l'imprévu de la conversation, ni la brusquerie d'allure et les soubresauts de fantaisie d'un beau génie qui improvise; c'est la digression vulgaire, c'est le fil des idées qu'on abandonne et qui se perd; c'est le triomphe des propos interrompus; dans deux ou trois endroits, c'est la beauté du coq-à-l'âne. Ce qui pouvait le mieux dénoncer l'interpolateur, c'était ce décousu, si les lecteurs avaient été en défiance, et personne ne s'est avisé jusqu'à ce jour de faire ce reproche au *Paradoxe*.

Je demande ici la permission de réclamer en ce qui me concerne contre ce reproche général à l'adresse de ceux qui se sont occupés du *Paradoxe*. Il y a une quinzaine d'années, dans une étude sur le comédien La Grange, publiée par la *Revue des Deux-Mondes*, je marquais mon étonnement de l'admiration universelle qu'excitait le *Paradoxe;* j'en trouvais la pensée généralement obscure et souvent inintelligible; j'étais surtout frappé de ce que, avec une prétention affichée à une dialectique serrée, le fil du raisonnement y

cassât plusieurs fois. Je ne tire pas plus de vanité qu'il ne convient du sentiment que j'exprimais alors, mais je suis heureux de m'être rencontré avec un esprit tel que M. Dupuy dans un soupçon qui, grâce à lui, est devenu une certitude.

Mon épingle ainsi tirée du jeu, je n'en abuserai pas pour triompher aux dépens de ceux de nos confrères qui ont trouvé dans le décousu du *Paradoxe* une raison de plus d'admirer Diderot. Je dois signaler cependant la réflexion qu'inspirent le délayage et les répétitions de cet opuscule à ses derniers éditeurs, d'ailleurs si attentifs et si consciencieux. Par comparaison avec les *Observations*, ils voient dans le *Paradoxe*, c'est-à-dire dans l'amplification de Naigeon, « un nouvel exemple à donner du soin que prenait Diderot, lorsque l'idée qu'il avait émise en courant lui paraissait digne d'être approfondie »; ils en tirent argument pour réfuter le reproche qu'on lui a fait souvent « d'écrire d'inspiration et de ne point se relire ». Que Diderot ait plusieurs fois traité la même idée, d'abord en courant, puis à loisir, d'accord ; mais ce qui n'est jamais arrivé à cet improvisateur infatigable et à ce fécond semeur d'idées, c'est de se délayer lui-même, de revenir

péniblement sur ce qu'il avait écrit de verve, de se copier lui-même phrase à phrase et surtout de copier autrui, mot pour mot, ou presque.

Laissons donc l'exemple tiré du *Paradoxe*, rangeons définitivement cet opuscule parmi les supercheries littéraires, et remercions M. Dupuy d'avoir évité, en la démasquant enfin, beaucoup de phrases vides et de jugements erronés à ceux qui s'occuperont après lui de Diderot. Retenons surtout les conclusions auxquelles le conduit une enquête menée avec une information et une logique dignes de servir de modèle : Naigeon doit être tenu désormais pour un éditeur plus que suspect et il y a lieu d'examiner attentivement tout ce qu'il a édité de Diderot. « Ce travail d'investigation, dit-il en terminant, promet d'être long et risque d'être ingrat, mais il paraît indispensable. » Oui, certes, car Diderot en vaut la peine.

Tirons enfin cette autre conclusion de la découverte de M. Dupuy que, pour connaître les idées de Diderot sur l'art théâtral, c'est aux *Observations* qu'il faut recourir. Ces idées sont beaucoup plus claires, beaucoup plus simples et surtout beaucoup plus paradoxales que le *Paradoxe*

ne le ferait croire. Elles renferment une grande part de justesse et méritent d'autant plus l'attention que celles du *Paradoxe* ont fait une fortune plus imméritée. Surtout, elles sont toujours d'actualité, car elles agitent un des problèmes les plus intéressants, les plus souvent discutés et les plus susceptibles de solutions différentes que soulève l'art théâtral.

Gustave LARROUMET.





Les
Éditions de Bibliophiles.

Dans une revue, *l'Œuvre et l'Image,* un aimable confrère me prend à partie. Les éditeurs sans méthode, les illustrateurs sans talent, les graveurs médiocres l'ont chargé de leur défense. L'avocat ne manque pas d'esprit, mais que dire de valable dans une telle cause ? Quand on a amusé la galerie par quelques-uns de ces traits académiques qui chatouillent mais ne blessent point, et que l'heure est venue de passer aux arguments, on n'a que la

ressource ou d'inventer des griefs ou de plaider à côté.

C'est ce à quoi ne manque point mon honorable contradicteur — style du Palais, — M. Louis Morin.

Les griefs de M. Louis Morin et de ses mandants sont de deux sortes :

1° Il aime ce que je n'aime pas. Affaire de goût. Mais ce que je n'aime pas et ce qu'il aime s'appelle : *la Vie à Montmartre* (lithographies de Vidal); *Gringoire* (Wagrez); *le Pater* (Mucha); *Nausikaa* (de Latenay); *Cyrano de Bergerac* (l'édition des Cinq unifiée par Romagnol). Car M. l'avocat Louis Morin trouve tout naturel qu'il y ait « des femmes nues » dans le *Pater,* et il se plaît à la veule gravure de *Cyrano.* Je crois voir l'accusée de Daumier, riant pendant que son défenseur verse des larmes.

2° Il m'accuse de partialité. Ceci est évidemment plus grave. Je n'aurais d'indulgence que pour les éditions Pelletan *et pour les livres faits par des Sociétés.* Et M. Louis Morin, s'appuyant sur le seul *Almanach* de l'an dernier, cite « onze volumes des maisons rivales qui reçoivent la douche glacée, douche qui se réchauffe pourtant un peu en douche écossaise pour les seuls livres

auxquels ont collaboré les artistes habitués de la sacro-sainte maison ».

M. Louis Morin se trompe et, en outre, il juge fort légèrement. Si, après Pelletan, un éditeur commande un livre à un artiste, cet artiste ne deviendra pas mauvais parce qu'il aura changé de boutique. Mais le livre, lui, pourra avoir été absolument lâché, et ce ne sera pas la faute du dessinateur. Il sera donc équitable que la douche se dédouble, et cela prouvera tout simplement que je sais faire la part de chacun. C'est du moins ce que j'essaie, avec la plus entière bonne foi.

Ceci répond déjà au reproche de partialité, mais il me faut aller plus loin et établir que *quel que soit le livre, je l'apprécie en dehors de toute considération de personne ou de Société, pour ses seules qualités et ses seuls défauts*. Je prendrai mes exemples dans les trois premières années de l'*Almanach*. Ce sera une petite revue très courte. Elle aura moins l'avantage de me blanchir que celui de rappeler mes appréciations sur certains livres et — plus de recul étant obtenu — de montrer si je me suis trompé.

Livres loués. — 1898 : *L'Aristénète français* (Conquet); *Boule de Suif* (collection des Dix);

Les Poèmes parisiens (Beraldi); *Les Quinze Histoires d'Edgard Poë* (Société des Amis des Livres); *La Guerre Gallique* (Les Bibliophiles françois).

1899 : *Paris-Dansant* (Belin); *Foires et Marchés Normands* (Société Normande du Livre Illustré); *La Leçon bien apprise* (Floury).

1900 : *Mimi Pinson* (Les Cent Bibliophiles); *Le Premier Amour de Charles Nodier* (Rouquette); *Les Amours de Psyché et de Cupidon* (Belin); *Aspasie, Cléopâtre et Théodora* (Les Amis des Livres); *La Maison du Chat qui pelote* (Carteret).

Livres critiqués. — 1898 : *Ilsée* « bon comme album, mauvais en tant que livre » (Piazza et Masson); *La Journée de Fontenoy* (un Amateur); *Inès de las Sierras, Les Prisonniers du Caucase* (Ferroud); *Les Parisiennes d'à-présent* (Floury); *Ma Petite Ville* (May); *La Parisienne peinte par elle-même* (Conquet); *Sapho* (Collection des Dix); *Le Bonheur dans le Crime* (Société Normande du Livre Illustré).

1899 : *Antar* (Piazza et Masson); *Au Pied du Sinaï* (Floury); *Quais et Trottoirs* (Les Cent Bibliophiles); *Dictionnaire bibliophilosophique,* etc. (Les Bibliophiles Contemporains); *Le Livre*

d'Heures (Pellet) « beaucoup de talent, mais ce n'est pas un livre d'heures »; *Les Dimanches parisiens* (Conquet); *La Mille et Deuxième Nuit* (Ferroud); *Servitude et Grandeur militaire* (Magnier); *La Porte des Rêves* (Floury); *Le Passant* (Magnier).

1900 : *Le Pater; Nausikaa* (Piazza et Masson); *Gringoire* (Carteret); *Fleurs de Cyclamen* (Girard); *La vie à Montmartre* (Boudet); *Pœuf; Entr'actes de Pierres* (Floury); *Balthazar et la Reine Balkis* (Carteret); *Cyrano* (Magnier); *Les Fêtes Galantes* (Société du Livre Illustré); *Les Événements de Pontax* (Carteret); *Imprudences* (Un Ami des Livres).

Voilà l'énumération. Elle était nécessaire pour démontrer que la question de personnes n'a rien à voir dans mes appréciations, et que Sociétés, comme éditeurs ou amateurs, sont jugés du même point de vue.

Que si l'on remarque qu'il y a plus de livres critiqués que de livres loués, — et tout ce qui est critiqué n'est pas déclaré mauvais, car il y a souvent d'importantes réserves dans ces critiques, — c'est qu'à la vérité il y a plus de livres médiocres que de bons. On a une tendance géné-

rale à juger le livre par la valeur de son illustration, c'est une erreur. Le livre, comme je l'ai expliqué au début de mon étude dans le précédent *Almanach*, est une architecture ; l'illustration y est un élément, mais non le principal. Ce qui forme l'édifice, c'est la typographie. Comment voulez-vous, ce principe étant donné, que je loue *Antar*, quoique aimant Dinet, ou le *Livre d'Heures*, bien que mon admiration pour Legrand soit vive? M. Louis Morin, — c'est à lui cette fois que je m'adresse et non à l'avocat, — voudrait-il que ma critique fût celle des revues spéciales qui ne distribuent que de l'eau bénite, et ne l'estimerait-il pas alors parfaitement inutile?

M. Louis Morin termine son article par deux affirmations... hasardées. Dans la première il déclare qu'« il importe peu que la pensée du dessinateur, si elle est digne d'intérêt, soit confiée *au bois, au cuivre, à la pierre ou même au zinc*. C'est nier tout simplement le livre, en tant que manifestation d'art distincte. C'est le subordonner à la qualité de l'illustrateur, et si l'on comprend que M. Louis Morin, illustrateur de profession, ait cette opinion, on comprend moins que des éditeurs l'aient choisi pour leur porte-parole. C'est

donc qu'ils n'entendent rien non plus au livre? Et mes critiques seraient alors fondées?...

La seconde consiste à accuser M. Pelletan..., mais citons : « M. Pelletan, le parfait éditeur, a-t-il trouvé ou tout au moins cherché le caractère moderne que tout le monde souhaite et que personne n'a encore découvert? (à vous Auriol et Grasset!)... Pas du tout; il s'amuse seulement à disposer des types connus... » Mais c'est là, cher Monsieur, toute la fonction de l'éditeur : *disposer des types connus!* Vous l'avez fort bien dit, et M. Pelletan se trouve être le seul éditeur dont les ouvrages présentent cette variété judicieuse de caractères qui décèle l'homme soucieux de la typographie. Faudrait-il, pour vous plaire, qu'il devînt fondeur, papetier, imprimeur? Vous demanderiez encore qu'il fût son propre auteur et son propre illustrateur. Je me trompe! Vous lui pardonneriez qu'il choisît un autre illustrateur que lui-même, à la condition que cet illustrateur fût... Je ne dirai pas son nom.

Je plaisante, mais vous aussi, n'est-ce pas? Combien un éditeur ferait-il de livres si, pour chacun, — car vous ne voudriez pas d'un caractère unique, je suppose! — il était obligé de

créer un type nouveau? Ce serait la fin de la fonction.

Une concession, pour terminer, car je ne voudrais pas que l'on diminuât vos honoraires — payables en gratitude ou en son contraire, — et il faut que vous ayez gain de cause, au moins sur un point. *Je ne parlerai plus des livres de Pelletan!* Êtes-vous satisfait? Moi, « ça m'arrange », comme on dit à Montmartre, le Montmartre de votre ami Pierre Vidal, dont vous raffolez. Car cela m'ennuyait de me rencontrer avec des quantités de gens qui avaient l'air de me souffler mes éloges, et pour n'en citer qu'un, avec M. Louis Morin, qui me disait un jour : « Les livres de Pelletan n'ont qu'un défaut : ils sont trop soignés. . . » Pour la suite, voir l'article de M. Louis Morin dans *L'Œuvre et l'Image* et celui de M. Clément Janin dans l'*Almanach de 1900*.

Sans rancune, ô confrère!



Et maintenant, au travail.

Malgré le désir d'être agréable à tout le monde, — désir dont j'ai donné tant de preuves, — il m'est

bien difficile de le satisfaire aujourd'hui. La majorité des ouvrages édités en 1900 est d'une telle infériorité, que, si je n'avais comme compensation une demi-douzaine de volumes, j'aurais tout simplement posé la plume. Mais, direz-vous, six volumes, c'est déjà quelque chose! Tel est également mon avis. Aussi ne suis-je pas absolument découragé.

D'abord, il y a M. Lepère, avec trois ouvrages.

Je dis M. Lepère et non tel ou tel éditeur, parce que les livres illustrés par M. Lepère n'ont en réalité de valeur que par lui, quelle que soit la firme dont ils sont revêtus. Il faudrait presque considérer ces ouvrages comme étant du texte adjoint aux illustrations, et non des illustrations commentant un texte. Au reste, quand la soudure existe, peu importe le mode de procéder; c'est le résultat qui compte. M. Lepère ne m'en voudra donc pas si je lui fais porter exclusivement la responsabilité des livres qu'il illustre, — dans les deux sens du mot. Qu'il soit bien convaincu que mes réserves ne diminuent en rien l'admiration que j'éprouve pour son talent et que, si je ne faisais effort, je me laisserais volontiers

entraîner par le courant de sympathie que son art a créé.

M. Lepère a, en effet, la plus charmante façon de se tromper : en séduisant. Tout ce qui sort de sa main a un tel caractère de vision artiste et d'originalité aisée, que par lui, vraiment, l'art est dans le livre. Il y est, parfois, à la façon d'un locataire dans une maison qu'il peut quitter.

Et c'est là, vous le sentez bien, que gîte le lièvre, je veux dire, le reproche. Une suite des bois et des eaux-fortes de *La Bièvre, les Gobelins et Saint-Séverin* [1] est chose très intéressante en tant qu'estampes sur des sujets arrangés au gré de M. Lepère. Mais en tant qu'illustration, il y a des lacunes. M. Lepère a choisi dans le texte de J.-K. Huysmans ce qui convenait à son tempérament, épris de pittoresque, et il a laissé le reste de côté; il ne s'est pas subordonné à l'écrivain, comme le commandait la fonction.

En outre, il a arrangé quelque peu les coins du Paris où il a promené sa verve; il n'a pas craint d'incurver la Bièvre, là où elle est droite, ni

[1] J.-K. Huysmans, *La Bièvre, les Gobelins et Saint-Séverin*, Paris. Société de Propagation des Livres d'Art, 1901.

d'accoter deux maisons distantes dans la réalité, parce que cela faisait mieux; bref, il a fait des planches pleines de ragoût, — d'un ragoût à la même sauce, — mais où il ne faudra pas plus chercher le document qu'il n'y faut voir une illustration au sens propre du mot. Ce sont des tableaux. On ne peut s'empêcher de penser que si M. Lepère avait voulu, il aurait pu être tout aussi pittoresque en étant davantage illustrateur. Mais, comme la Garonne, M. Lepère n'a pas voulu...

Par contre, il a bien voulu, dans *Nantes en 1900* [1]. Je ne veux pas dire qu'il ait été photographique dans ses dessins, je ne connais pas assez Nantes pour en juger et j'ai quelque idée qu'il a dû prendre des libertés avec cette ville, comme avec la nôtre, mais il a été plus varié ici que dans le précédent ouvrage.

Ce *Nantes en 1900* est vraiment un très beau livre. Il a l'aspect riche. Ces bois nombreux, ces quatre hors-texte à l'eau-forte qui ponctuent le

[1] *Nantes en 1900.* Cinquante-neuf gravures sur cuivre et sur bois, dessinées, gravées, imprimées par Auguste Lepère. Préface de Roger Marx. Émile Grimaud et fils, imprimeurs-éditeurs, Nantes.

volume de repos, cette typographie claire et ferme, forment un ensemble absolument séduisant, et si l'on doit s'étonner d'une chose, c'est que cette œuvre de haute saveur ait obtenu le succès qu'elle méritait. Cela prouve, à tout le moins, qu'il n'y a pas à désespérer des bibliophiles, mal entraînés au début, et qu'à la longue les *Nantes* l'emporteront sur les *Gringoire* et autres *Cyranos*.

M. Lepère, qui a été très abondant en cette dernière année du précédent siècle, nous a encore donné *Paysages et Coins de Rue* (1). Ce volume est moins judicieusement composé que celui dont je viens de parler, et la part de l'imprimeur y est bien visible : sa typographie est banale et grise, son format trop grand pour la nature de son texte, son habillage fréquemment critiquable aux endroits où les petites vignettes sont comme des rochers à marée haute, perdus dans la mer des lettres; mais l'illustration en couleurs, où l'on devine le souvenir d'Hervier, procède d'une excellente formule, de celle qui ne fait pas tout

(1) *Paysages et Coins de Rue*, par Jean Richepin. Illustrations en couleurs, dessinées et gravées sur bois par Auguste Lepère. Préface de Georges Vicaire. Librairie de la Collection des Dix. 1900.

dire à la couleur, mais lui fait tout suggérer, ne cherche pas à rappeler le tableau ou l'aquarelle, mais à être un bois, à conserver au papier son rôle, et à ne modeler un ton que par des tailles de gravure qui laissent voir le support.

Ainsi l'on obtient des images typographiques, plus suggestives dans leur formule résumée que ne le sont des images plus faites, comme nous en trouverons, par exemple, dans la *Bataille de Rocroy.* Mais il faut, pour parvenir à ce résultat, une main expérimentée, et les jeunes artistes qui se figurent que pour obtenir du Lepère, il suffit de prendre un canif et un morceau de bois se réservent de pénibles écoles.

Qu'est-ce qui vient, par ordre de valeur, après les Lepère ?

Cela pourrait être les *Fleurs du Mal,* ou *Melænis,* ou *Bruges la Morte,* ou encore les *Contes de La Fileuse* et les *Contes de Haute Lisse;* ne serait-ce pas plutôt *l'Entrée du Roi François Ier* [1] ?

[1] *L'Entrée de François Ier, roi de France, en la cité de Lyon, le 12 juillet 1515,* publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la bibliothèque ducale de Wolfenbüttel, par G. Guigue. — Société des Bibliophiles lyonnais. Rey, imprimeur.

Non, si on devait considérer le livre d'abord au point de vue de son illustration; oui, au contraire, si le livre doit être examiné, en premier lieu, au point de vue du texte, c'est-à-dire de la typographie. Or, on connaît notre avis sur ce point. C'est pourquoi nous donnons le pas à cette *Entrée* remarquablement composée, tirée, et mise en pages avec un art digne des meilleurs maîtres. Ce livre est un beau monument de typographie, et le bibliophile lyonnais qui l'a ainsi ordonné a fait montre d'une science et d'un goût que je souhaiterais à nombre de ses confrères parisiens.

La seule critique à formuler est que ce volume soit alourdi de reproductions hors texte en héliogravure. Ces planches appellent la couleur, on le sent, et l'on regrette qu'elle n'y soit pas. Un livre d'art n'est pas un livre de document; l'on ne peut y introduire ce dernier qu'à la condition qu'il serve à la décoration. Il aurait fallu reproduire les miniatures du manuscrit original par le procédé en couleurs qu'emploient, par exemple, les *Graphischen Künste*, de Vienne. Le précédent des *Commentaires de la Guerre Gallique* aurait pu guider les bibliophiles lyonnais. Quand on est société

de bibliophiles, on se doit de n'entreprendre rien qu'on ne soit prêt à mener jusqu'au bout, quelle que soit la dépense.

Les *Contes de la Fileuse* et les *Contes de Haute Lisse* sont du même illustrateur. Ils montrent l'un et l'autre les qualités de dessin et d'appropriation spéciale au livre, que M. Garth Jones connaît évidemment fort bien. Mais la typographie des *Contes de la Fileuse* est meilleure que celle des *Contes de la Haute Lisse*[1], trop évanescente et sans accord suffisant avec les bordures bien marquées et les initiales dessinées par l'illustrateur lui-même. Et cependant, « l'harmonie entre la typographie, l'illustration et l'ornement ne peut jamais être aussi complètement obtenue que lorsque la lettre est dessinée et gravée comme une partie du tout, à moins que la typographie ne soit dessinée par l'artiste ». Cette vérité qu'énonce M. Walter Crane, dans son livre *Of the decorative illustration of Books old and new*, n'était évidemment point ignorée de M. Garth Jones, qui a dessiné les lettres de départ et donné ainsi

[1] Jérôme Doucet, *Contes de Haute Lisse*, avec 60 illustrations de Alfred Garth Jones, tirées en couleurs. Paris, Bernoux et Cumin.

une indication qui rendait la recherche de l'accord plus aisée. S'il avait été suivi, ce volume, par ses belles illustrations avivées d'à-plats en couleurs, par ses bordures élégantes et robustes, l'aurait emporté sur les *Contes de la Fileuse*[1], dont l'illustration a moins d'ampleur et dont les bordures sont tirées dans des tons un peu faibles. Mais, malgré ce défaut, ce dernier volume est préférable au premier, à cause de son excellente typographie et, ne cessons pas de le répéter, dans un livre, la typographie est tout.

Puisque nous en sommes aux livres à textes encadrés, notons tout de suite, et pour n'y plus revenir, deux ouvrages, assez difficiles à défendre, où ce parti est adopté. Il s'agit des *Cloches de Noël et de Pâques* et du *Pavillon sur l'Eau*.

Les *Cloches de Noël et de Pâques*[2] sont, certes, un des moins bons livres de M. Mucha. La décoration disproportionnée et bouchée enserre une vignette demi-sphérique, traitée d'une plume

[1] Jérôme Doucet, *Contes de la Fileuse*. Illustrations de Alfred Garth Jones. Paris, Tallandier.

[2] Émile Gebhart, *Cloches de Noël et de Pâques*. Illustrations et décorations de M. A. Mucha. Champenois, H. Piazza et Cie.

maigre, coloriée d'un ton uniforme et commun, et un texte noyé dans le jus brun de son faux chine. Quant au *Pavillon sur l'Eau*[1], il répète, en l'exagérant, la faute que nous signalions l'an dernier, dans le *Balthazar et la Reine Balkis*, d'Anatole France. Le texte de Th. Gautier est microscopique, et la bordure de M. Caruchet énorme. Il paraît évident que M. Caruchet se juge bien supérieur à M. Anatole France et à Théophile Gautier.

Arrivons à *Bruges-la-Morte*[2]. Ce volume ne se présente pas mal; il est honnête et propret. Dans sa distinction, que ne dépare aucune originalité, il rappelle les gens habillés à la Belle Jardinière. Notez que je n'en médis pas et que j'accorderais même un accessit d'encouragement à l'éditeur. Mais, la Bruges de M. Paillard est le triomphe du plat et de l'incolore. La nature a assurément moins servi l'artiste que ne l'aurait fait un simple cliché photographique, et il s'est donné

[1] Théophile Gautier, *Le Pavillon sur l'Eau*. Préface par Camille Mauclair. Compositions en couleurs de Henri Caruchet. Ferroud, 1900.

[2] Georges Rodenbach, *Bruges la Morte*. 43 compositions originales, d'après nature, dessinées et gravées sur bois par Henri Paillard. Carteret, 1900.

un mal qu'il aurait pu s'éviter. *Ne sutor ultra crepidam.* M. Paillard colore moins qu'il ne dessine et il dessine maigrement, parfois gauchement. Voyez ses arbres! Il semble que M. Paillard aurait été plus à l'aise, s'il avait eu à peindre les casernes du second Empire ou les maisons à loyers du règne de Louis-Philippe. Il aurait eu, pour ce travail, assez de saveur, et nous ne lui reprocherions pas d'avoir méconnu Bruges, le charme de ses pierres brunes et dorées, de ses eaux miroitantes dans leur ceinture de grands marronniers. Il est superflu d'ajouter que le texte ne réclamait pas cet affadissement.

Melænis[1] et les *Fleurs du Mal*[2] sont des ouvrages bien soignés, cela est incontestable, et leur typographie est satisfaisante. Je ne trouve à reprendre que la formule d'illustration en couleurs — l'eau-forte d'interprétation, — qui n'est pas plus typographique, ici, que dans la *Bataille de*

[1] Louis BOUILHET, *Melænis.* Préface de A. Join-Lambert. Illustré de 17 compositions gravées à l'eau-forte en couleurs par Bertrand, d'après les aquarelles de Paul Gervais, grand in-8°. Publication de la Société normande du livre illustré.

[2] Ch. BAUDELAIRE. *Les Fleurs du Mal.* Illustrations de Carlos Schwabe, Paris, Meunier, 1900.

Rocroy[1], qui fait le pendant de la *Journée de Fontenoy*, de 1897. Toutefois les eaux-fortes en couleurs de M. Bertrand pour *Melænis* et celles d'après Schwabe pour les *Fleurs du Mal* — certaines de celles-ci sont d'un dessin remarquable, — ont plus d'air que celles de M. Lalauze; d'autre part, il y a dans *Melænis* notamment, où l'on sent la présence d'une main amie des livres, une recherche visible des proportions. Mais cette formule d'interprétation en couleurs porte en elle son germe destructeur, par le fait même qu'elle ne rend pas les transparences et les finesses de l'aquarelle qu'elle prétend imiter; elle est toujours au-dessous. On peut poser en principe que le fac-similé n'est bon que lorsqu'il ajoute, c'est-à-dire, en prenant pour exemple un dessin au trait, lorsque le bois qui le traduit augmente sa plénitude et sa vigueur. Si le fac-similé est impossible, il devient nécessaire d'interpréter, c'est-à-dire de simplifier, car, sans cela, le fac-similé est aussi

(1) Henri d'Orléans, duc d'Aumale, *La Bataille de Rocroy*. Illustré d'un frontispice, d'un portrait de S. A. R. Mgr le duc d'Aumale, de 8 eaux-fortes en couleurs par Adolphe et Alphonse Lalauze. In-4°.

Publication de la Société des Bibliophiles françois.

désastreux que le serait une aquarelle aux tons épais, aux modelés lourds.

Il me reste encore à parler de beaucoup de volumes; on me pardonnera de les grouper, tant ils se ressemblent.

Salammbo, L'Augusta, Thaïs, sont évidemment des livres frères. Ils sont tous façonnés suivant le même moule de hors-texte, d'en-têtes et de culs-de-lampe à l'eau-forte, dans une formule de gravure doucereuse et molle, qui vide l'illustrateur jusqu'aux moëlles. M. Rochegrosse, surtout dans *Salammbo* et *L'Augusta*, subit lamentablement la pompe aspirante de M. Champollion. Il en sort anémique au dernier degré, et la phtisie le guette. Où sont ses vives couleurs d'antan! M. Champollion lui enseigne qu'à Carthage ou à Rome c'est le gris qui convient. Espérons que la... correction lui profitera.

Salammbo[1] était un livre difficile à exécuter. L'éditeur a adopté le parti le plus simple et peut-être n'était-ce pas celui qui convenait le mieux. Le rythme des illustrations aurait pu être moins

[1] Gustave FLAUBERT, *Salammbo.* Compositions de Georges Rochegrosse, gravées à l'eau-forte par Champollion, préface par Léon Hennique. H. Ferroud, 1900.

monotone; la typographie, forcément dense, aurait gagné à ne pas rappeler d'aussi près celle d'un traité de philosophie; quelques initiales coloriées auraient égayé ces pages qui sont par trop tristes. Mais, nous le répétons, le volume par l'abondance de son texte était fort difficile à mettre en deux tomes, et si l'éditeur n'a pas réussi le tour de force qu'il a essayé, il serait injuste de méconnaître le mérite de sa tentative.

Rien à dire de *L'Augusta*[1], livre exécuté sur le modèle des Jouaust, qu'illustra encore Rochegrosse et que, derechef, pompa Champollion, à telle enseigne que je préfère les *Trois Légendes*[2], où du moins l'abondant artiste est plus respecté dans sa couleur par l'opaque héliogravure. — A noter que le titre général dit *gravure*, le préfixe *hélio* étant resté dans la casse. — Les illustrations de Rochegrosse, qui semblent appeler l'enluminure, consistent surtout en grandes lettres ornées, très intéressantes par l'imagination et la science

[1] Maurice SAND, *L'Augusta*. Compositions de Georges Rochegrosse, gravées à l'eau-forte par Champollion. Floury, 1900.

[2] Jérôme DOUCET, *Trois Légendes, d'or, d'argent et de cuivre*. 33 compositions par Georges Rochegrosse, gravées en taille-douce. Ferroud, 1901.

de composition qu'elles renferment, mais dont la forme bizarre sans nécessité, et parfois mal équilibrée, vient déranger l'harmonie de la page. M. Rochegrosse, qui n'ignore pas les conditions de l'illustration, a assez de talent pour se permettre de suivre les règles et pour ne pas craindre la critique des modernistes effarants, à qui nous devons les *Carmen* et les *Contes Blancs*.

Les compositions de M. Paul-Albert Laurens pour *Thaïs*[1] ont du charme, et ses types ne manquent pas d'individualité. Mais la gravure de M. Boisson est trop fine pour le livre, et la typographie est sans caractère, défaut si fréquent qu'on se lasse presque de le signaler.

Le Roman de Tristan et Iseut[2], sans s'attirer absolument le même reproche, appelle pourtant une critique très voisine. Les éditeurs ont employé un elzévir anglais, ce qui indique une louable recherche, mais ils ont reproduit par une sorte de chromolithographie les très nombreuses illus-

[1] Anatole FRANCE, *Thaïs*. Compositions de Paul-Albert Laurens, gravures à l'eau-forte de Léon Boisson. Paris, librairie de la Collection des Dix, 1900.

[2] J. BÉDIER, *Le Roman de Tristan et Iseut,* reconstitué d'après les poèmes français du XII[e] siècle, et illustré par Robert Engels. Piazza et C[ie], 1900.

trations de M. Robert Engels, et fait ainsi de leur livre un album! La préoccupation de la typographie ne leur est venue que lorsqu'ils eurent arrêté le mode d'illustration, au lieu que la logique aurait voulu qu'ils arrêtassent d'abord le texte et appropriassent ensuite l'illustration à ce dernier.

Si de cet ouvrage, — acceptable dans la mesure où sont généralement acceptables les ouvrages édités par MM. Piazza et Cie, — nous passons aux *Contes Blancs* (1), il nous faut avouer que tout ce qui a paru de pire cette année et les années précédentes est chef-d'œuvre et merveille à côté de ce volume, à destination sans doute de bibliophiles nègres ou apaches. On m'a d'ailleurs affirmé — mais je le répète sous toute réserve, — que la Société des Bibliophiles Indépendants était aussi fantaisiste que les volumes qu'elle est censée éditer, attendu qu'elle n'existe pas et qu'elle se constitue au fur et à mesure qu'il se présente un acquéreur. Manda, de célèbre mémoire, aurait souscrit les *Contes Blancs* pour Casque d'Or, que

(1) *Contes Blancs*, de Jules Lemaître. *La Cloche. La Chapelle Blanche. Mariage Blanc.* Illustration de Blanche Odin. Octave Uzanne, pour les Bibliophiles Indépendants.

l'un et l'autre auraient fait partie, d'emblée, des Bibliophiles Indépendants. On comprend alors combien peu est gêné leur président pour suivre son goût impeccable dans la confection des livres qu'il édite pour eux. J'ai lieu de croire qu'à l'apparition de ce volume, — aquarellé à la main, il faut voir comme! — il n'y a pas eu que le papier qui se soit gondolé! Evidemment un peu... comment dirai-je? de louf... non, — on m'a trop reproché les « haridelles » de l'an dernier, — de comique, ne fait pas de mal, de temps en temps.

La Main enchantée [1], *Eviradnus* [2], livres sans prétention. Le premier contient d'agréables vignettes de M. Marcel Pille, banalement mises en pages, le second, illustré par M. Ruty dans le genre, inattendu ici, de M. Mucha, est gravé en bois et au burin par M. P. Gusman. Le caractère employé, du 11 Raçon, est bien calme pour un

[1] Gérard DE NERVAL, *La Main enchantée*. Préface de Jules de Marthold, illustré d'un portrait et de 24 compositions par Marcel Pille, gravées au burin et à l'eau-forte par Lesueur et Manesse. Paris, Carteret et Cie, 1900.

[2] Victor HUGO, *Eviradnus*. 26 compositions de P.-M. Ruty, dont 20 sur bois et 6 hors texte, gravées au burin par P. Gusman. Paris, L.-Henry May.

poème de ce mouvement, mais les sous-titres rubriqués ont assez d'allure.

Dirai-je que je n'aime guère de *Parallèlement,* que le caractère choisi, de l'italique de Garamond, bien que sa noblesse ne s'accorde que de très loin avec le sentiment de Verlaine. Soit! Mais, que dirai-je des incertaines illustrations de M. P. Bonnard, qui ne paraît pas s'être rendu compte que «l'indécis» en littérature et «l'indécis» en dessin sont deux choses bien différentes, et que si «l'indécis» poétique se rachète par la musique des mots, «l'indécis» plastique se rachète uniquement par la couleur. Couleur, musique, sentiment, c'est tout un. Mais l'incertitude des lignes à elle seule ne donne que l'impression de l'inexistant, et telle est bien celle que l'on éprouve devant la plupart des balbutiements de M. Bonnard. Ajoutons que le procédé employé est la lithographie et que si une préoccupation typographique se voit dans le ménagement des blancs, par contre la mise en pages révèle la plus ingénue ignorance des proportions, des conditions inéluctables du livre, et, ce qui est non moins grave, la plus complète aberration du goût. Je n'en veux pour preuve que le ton gro-

seille des lithographies, et leur fuite générale vers la couture du volume ou vers son sommet. Que n'ont-elles fui davantage! *Parallèlement* eût été fort acceptable avec son texte seul.

Je ne parlerai que pour mémoire du *Journal d'un Nègre à l'Exposition* (1), qui pourrait porter en sous-titre : *Ou l'art de se moquer des bibliophiles.*



Mais je ne veux pas terminer cette étude sans signaler l'*Histoire de l'Imprimerie en France au XVe et au XVIe siècle* (2), dont le premier volume a paru en cette année 1900. C'est un remarquable ouvrage de documentation, qui fait le plus grand honneur à l'érudit qui l'a écrit et à l'homme actif et intelligent qui en a décidé la publication, pour la majeure gloire de l'établissement qu'il dirige.

(1) Gaston BERGERET, *Journal d'un Nègre à l'Exposition de 1900*. 79 aquarelles originales de Henry Somm. Carteret et Cie, 1901.

(2) *Histoire de l'Imprimerie en France au XVe et au XVIe siècle*, par A. CLAUDIN, lauréat de l'Institut. Tome I, Paris, Imprimerie Nationale, 1900. — Pour le compte rendu détaillé, voir notre article dans *la Gazette des Beaux-Arts*, 1er octobre 1901.

Ce premier tome traite des débuts de l'Imprimerie à Paris, et va de 1470 à 1500. Il étudie les ateliers de *la Sorbonne*, du *Soleil d'Or*, du *Soufflet Vert*, de Pasquier et Jean Bonhomme, de Jehan de Pré, d'Antoine Caillaut et Louis Martineau, de Guyot Marchand, de Jehan Higman, de Jehan Petit, de Pierre Levet, et quelques autres de moindre importance. Cette étude de l'imprimerie à Paris, pendant cette période, se poursuit dans le second tome.

Ouvrage de science et de documentation, l'*Histoire de l'Imprimerie* s'est attachée à la reproduction fidèle et non réduite des originaux. C'est souvent par trente repérages successifs que les planches en couleurs sont obtenues et, n'était l'emploi de la simili-gravure qui est forcément un peu molle, — il y a d'autres procédés photographiques plus fermes et sans réseau, — nous déclarerions qu'on a atteint le maximum de ce qu'on pouvait espérer en ce genre. Et cette réserve n'empêche pas l'*Histoire de l'Imprimerie* d'être un de ces ouvrages fondamentaux qui doivent nécessairement trouver place sur les rayons des bibliophiles.

M. Christian en a fait un résumé intéressant

dans deux conférences, réunies en un volume imprimé, comme l'ouvrage lui-même, en Grandjean et en Garamond et précédé d'une lettre à M. Léon Bourgeois, composée avec le caractère tiré de la *Bible Mazarine,* dont il a restitué le type.

Et puisque nous parlons de l'*Imprimerie Nationale,* n'omettons pas de constater le renouveau dont elle fait preuve depuis que M. Christian est à sa tête, car il importe de rendre à chacun la justice qu'il mérite. Or, depuis 1900, nous avons vu remettre en usage le Grandjean et le Garamond, le gothique de la *Bible de 42 lignes;* il a été fait des corps divers du Garamond et il a été créé, d'après le « caractère de civilité » de Plantin, agrandi et engraissé, un type nouveau, qui a déjà reçu le nom de caractère Christian. Ajoutons qu'une nouvelle marque, destinée à remplacer celle de Prud'hon, a été exécutée par M. Bellery-Desfontaines et gravée par M. F. Florian.

Notons, enfin, que le mouvement typographique ne s'est pas borné à l'Imprimerie Nationale, et que les caractères Grasset et Auriol sont édités chez M. Peignot.

Ainsi s'est accru le matériel nécessaire pour exécuter de beaux livres. Il ne reste plus aux éditeurs et aux sociétés qu'à faire montre de jugement dans son emploi.

CLÉMENT-JANIN.

ÉDITIONS D'ART ÉDOUARD PELLETAN

PARUES EN 1900.

Histoire du chien de Brisquet, par Charles Nodier, *précédée d'une Lettre à Jeanne,* par Anatole France. Illustrations en noir et en couleurs, de Steinlen.

Ce volume, ainsi que la *Prière sur l'Acropole,* a été établi en vue de l'Exposition de 1900.

Son but a été de contribuer, par un ouvrage, conçu selon les règles du beau, à l'éducation esthétique de l'enfance en même temps qu'à son amusement. Nul n'ignore aujourd'hui que le beau exalte et aide, par suite, à l'éducation morale. Cependant on semble négliger ce moyen d'action efficace et, de plus en plus, on abandonne à des mains exclusivement commerçantes la fabrication du livre d'enfant.

Le texte simple et charmant de Nodier a été illustré de scènes aussi simples et non moins touchantes par Steinlen. L'histoire du chien de Brisquet se trouve ainsi racontée deux fois, par le texte et par les dessins. MM. Deloche, Ernest et Frédéric Florian ont gravé sur bois les vingt compositions en noir, et M. Froment père les cinq hors texte en couleurs qui ornent ce volume. Un gros caractère a été intentionnellement choisi, l'œil délicat des enfants ne devant pas se fatiguer sur une typographie trop petite ou trop grise.

Jean Gutenberg, suivi du Traitté des Phantosmes de Nicole Langelier, par M. Anatole France. Illustrations de Steinlen et de G. Bellenger.

Ce volume a été établi à l'occasion des fêtes données à Mayence et à Strasbourg, le 24 juin 1900, pour commémorer le 500e anniversaire de la naissance de Gutenberg. Une telle célébration ne pouvait laisser les bibliophiles indifférents; c'est pour eux, autant que par respect pour une grande mémoire, que nous avons construit avec une très grande variété de typographie et d'illustration le livre que nous leur offrons aujourd'hui.

Le texte : *Jean Gutenberg et Traitté des Phantosmes de Nicole Langelier,* est de M. Anatole France.

Il est entièrement inédit et constitue, par conséquent, une édition originale du célèbre écrivain.

Pour composer ce volume, onze caractères ont été employés, dont deux, l'italique de Garamond et celle de Grandjean, ont été prêtés par l'Imprimerie Nationale. Les autres types — l'un fondu spécialement — sortent des ateliers de M. Beaudoire.

L'illustration est due à MM. Steinlen, Florian, Georges Bellenger, Bellery-Desfontaines. Elle est tantôt dans la note archaïque, tantôt dans la note moderne, selon le caractère du texte qu'elle décore. Les graveurs ont été MM. Florian, Froment père et fils, Deloche et Mathieu.

Le tirage, en trois couleurs, a été de 113 exemplaires seulement.

Les Syracusaines, de Théocrite. *Texte grec avec traduction nouvelle et un avant-propos de* M. André Bellesort. 19 compositions de Marcel Pille, gravées par E. Froment fils.

Cette plaquette fait pendant à l'*Oarystis* que nous avons publiée en 1898.

Parmi les idylles de Théocrite, les *Syracusaines* offrent cette particularité d'être une scène de la vie grecque d'une telle intensité qu'il suffirait de changer les noms, les costumes et le décor pour en faire

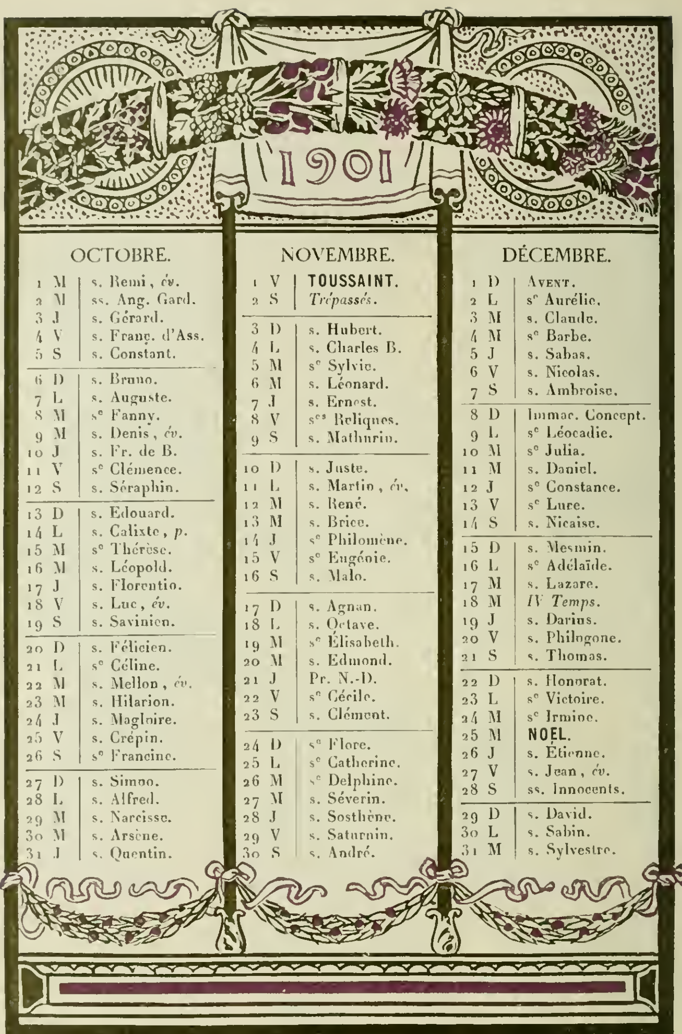
une scène de notre époque. C'est le caquet des femmes de nos jours, aussi ancien et, peut-être, aussi éternel (malgré le féminisme) que leur souci de coquetterie et leur besoin de plaire. Une telle page de Théocrite est l'égale, pour l'humaine observation qu'elle renferme, de la fameuse dispute de Célimène et d'Arsinoë. M. Bellessort a fait de ce petit chef-d'œuvre une traduction pleine de saveur et de verdeur. Il n'a rien affadi ni rien souligné. Il a respecté la libre allure de Théocrite, qu'il ne convient ni d'enrubanner ni de corser.

Les compositions élégantes et animées de M. Marcel Pille ont été gravées sur bois par M. Froment fils.

Comme dans l'*Oarystis,* nous avons équilibré la typographie grecque et la typographie française en les reliant l'une à l'autre par un encadrement.




CAUSARUM
COGNITIO



1901

OCTOBRE.

1	M	s. Remi, *év.*
2	M	ss. Ang. Gard.
3	J	s. Gérard.
4	V	s. Franç. d'Ass.
5	S	s. Constant.
6	D	s. Bruno.
7	L	s. Auguste.
8	M	s^e Fanny.
9	M	s. Denis, *év.*
10	J	s. Fr. de B.
11	V	s^e Clémence.
12	S	s. Séraphin.
13	D	s. Edouard.
14	L	s. Calixte, *p.*
15	M	s^e Thérèse.
16	M	s. Léopold.
17	J	s. Florentin.
18	V	s. Luc, *év.*
19	S	s. Savinien.
20	D	s. Félicien.
21	L	s^e Céline.
22	M	s. Mellon, *év.*
23	M	s. Hilarion.
24	J	s. Magloire.
25	V	s. Crépin.
26	S	s^e Francine.
27	D	s. Simon.
28	L	s. Alfred.
29	M	s. Narcisse.
30	M	s. Arsène.
31	J	s. Quentin.

NOVEMBRE.

1	V	**TOUSSAINT.**
2	S	*Trépassés.*
3	D	s. Hubert.
4	L	s. Charles B.
5	M	s^e Sylvie.
6	M	s. Léonard.
7	J	s. Ernest.
8	V	s^{es} Reliques.
9	S	s. Mathurin.
10	D	s. Juste.
11	L	s. Martin, *év.*
12	M	s. René.
13	M	s. Brice.
14	J	s^e Philomène.
15	V	s^e Eugénie.
16	S	s. Malo.
17	D	s. Agnan.
18	L	s. Octave.
19	M	s^e Élisabeth.
20	M	s. Edmond.
21	J	Pr. N.-D.
22	V	s^e Cécile.
23	S	s. Clément.
24	D	s^e Flore.
25	L	s^e Catherine.
26	M	s^e Delphine.
27	M	s. Séverin.
28	J	s. Sosthène.
29	V	s. Saturnin.
30	S	s. André.

DÉCEMBRE.

1	D	Avent.
2	L	s^e Aurélie.
3	M	s. Claude.
4	M	s^e Barbe.
5	J	s. Sabas.
6	V	s. Nicolas.
7	S	s. Ambroise.
8	D	Immac. Concept.
9	L	s^e Léocadie.
10	M	s^e Julia.
11	M	s. Daniel.
12	J	s^e Constance.
13	V	s^e Luce.
14	S	s. Nicaise.
15	D	s. Mesmin.
16	L	s^e Adélaïde.
17	M	s. Lazare.
18	M	*IV Temps.*
19	J	s. Darius.
20	V	s. Philogone.
21	S	s. Thomas.
22	D	s. Honorat.
23	L	s^e Victoire.
24	M	s^e Irmine.
25	M	**NOËL.**
26	J	s. Étienne.
27	V	s. Jean, *év.*
28	S	ss. Innocents.
29	D	s. David.
30	L	s. Sabin.
31	M	s. Sylvestre.



Un siècle de ventes publiques de livres.

Retracer l'histoire des ventes publiques en France pendant le siècle revient un peu à faire l'inventaire de la bibliophilie, tellement les faits et gestes de cette dernière, ses variations de goûts et ses préférences, sont intimement liés avec les opérations qui accompagnent la dispersion finale des bibliothèques célèbres.

Nous voudrions cependant éviter, autant que possible, de retomber dans des redites et de

refaire, par exemple, le tableau si vivant de la bibliophilie française que constitue l'*Histoire de la Reliure,* de notre confrère et ami Henri Beraldi.

D'autre part, l'emplacement nécessairement limité dont nous disposons nous oblige de passer sous silence maintes anecdotes ayant trait aux ventes à l'encan et qui égayeraient un peu l'aridité de l'inventaire, quelque peu sec, auquel nous nous voyons condamné.

Nous nous permettrons, cependant, un très court exposé récapitulatif, rappelant les conditions dans lesquelles s'effectuaient les encans publics au siècle précédent.

Au XVIII[e] siècle, savants, curieux et érudits avaient à peu près les mêmes goûts en matière de collection de livres. Les uns dans leurs « études », les autres dans leurs « cabinets », groupaient les mêmes catégories d'ouvrages, bien que les derniers recherchassent plus volontiers les livres les plus précieux, les plus rares ou les plus curieux.

Mais déjà les bibliophiles avaient pris l'habitude de compléter leurs achats chez le libraire par des « emploittes » aux « inventaires », c'est-à-dire aux encans publics après décès ou tenus par autorité de justice. Ils y rencontraient les « fripiers »

qui, plus hardis ou plus intrigants, leur disputaient les bons morceaux qu'il leur fallait racheter ensuite en leurs échoppes.

Ces « inventaires » étaient ainsi désignés parce qu'ils étaient accompagnés de la publication de listes, manuscrites d'abord, imprimées ensuite, qui donnaient la nomenclature des objets vendus. Ces listes, pour les livres, furent plus tard complétées par des renseignements d'abord sommaires, puis de plus en plus détaillés, origine des catalogues, puis enfin des modernes bibliographies, quand leur rédaction fut confiée à des libraires érudits ou à des bibliographes émérites.

Les catalogues des J.-A. de Thou, Girardot de Préfond, duc de Lavallière, comte Mc Carthy, comte d'Hoym, qui datent de cette époque, sont restés célèbres et constituent des sources précieuses de renseignements fréquemment utilisées.

L'organisation régulière des ventes publiques après décès, avec catalogue descriptif, des « inventaires », comme on continuait à dire, remonte donc au XVIIIe siècle, bien qu'on puisse en citer cependant quelques exemples au siècle antérieur.

L'aspect matériel de ces encans devait peu différer de ceux qui se pratiquent encore actuel-

lement dans les salles basses de notre hôtel Drouot. C'est dire qu'ils n'avaient pas le privilège d'attirer une clientèle très relevée. Cet aspect est assez fidèlement donné dans un passage du fameux *Tableau de Paris*, de Mercier, que connaît certainement la majorité de nos lecteurs, et dont diffèrent fort peu les peintures que Champfleury et Rochefort nous en ont données depuis. Le seul changement, peut-être, c'est que ce que nous appelons aujourd'hui « la revision » s'appelait alors la « graffinade ». On conviendra qu'il est léger.

Pendant la première partie du siècle dernier, sous la Révolution, les ventes ne manquèrent point d'éléments, comme on le pense. Les confiscations, les ventes après décès ou pour émigration des ci-devant nobles et religieux d'une part, les pillages des couvents, des châteaux, de l'autre, rendaient le livre plutôt surabondant. Mais il n'en était que moins prisé, car l'acheteur, soit par manque d'argent, soit par timidité, faisait grève à son tour. Aussi, les prix, payables en assignats, tombèrent-ils à des taux invraisemblables de bon marché. A dire vrai, il n'y avait plus de valeur du tout, et on employait le papier imprimé aux emballages et le carton de reliures à la fabrication

des semelles ou, à défaut, à celle des cartouches et autres munitions de guerre.

Mais si l'acheteur français montrait peu d'empressement à se montrer, l'étranger, plus avisé, profitait largement de nos malheurs. C'est à cette époque que les libraires et bibliophiles d'Outre-Manche firent, à nos dépens, leurs plus heureuses rafles. De cette époque date leur richesse en beaux livres des XVII[e] et XVIII[e] siècles que nous allons reprendre chez eux en belle monnaie d'or et qu'ils avaient acquis en mauvaise monnaie de papier.

Sous le Directoire, alors que prêtres et émigrés commençaient, plus ou moins subrepticement, à rentrer, de nouvelles fortunes s'étant élevées sur les ruines de l'aristocratie défunte, les achats reprirent insensiblement. Ils s'accentuèrent sous le Consulat, à mesure que la Société se reconstituait, et les prix commencèrent enfin à se relever, mais bien lentement encore. De 1800 à 1804, nous ne voyons guère qu'une dizaine de ventes à noter, parmi lesquelles celles de Meon, Didot l'aîné, Renouard et Ansse de Villoison.

Le premier Empire, malgré les guerres incessantes, vit les livres reprendre enfin une valeur

appréciable. Malgré ses préoccupations guerrières, le Maître avait reconstitué d'importantes bibliothèques à la Malmaison, aux Tuileries, au Sénat, à Fontainebleau. A son exemple, les collections privées commencèrent à se reformer. Les goûts n'avaient guère varié, malgré la tourmente. On reprenait le livre où on l'avait laissé, c'est-à-dire qu'on recherchait les manuscrits, les premiers monuments de l'impression, les classiques des XVIe et XVIIe siècles, de préférence sur grand papier et reliés en maroquin. Peu à peu, ceux des beaux livres qui avaient été épargnés par la tempête révolutionnaire reparaissaient chez les libraires, les bouquinistes des quais, les brocanteurs, mais surtout, disons-le, chez les épiciers. Ils se classaient peu à peu, et retrouvaient asile chez quelques amateurs qui les suivaient également avec attention aux enchères publiques, réorganisées par les libraires Debure, Bleuet, Barrois et Tilliard, où ils venaient se compléter.

Pendant toute cette période 1800-1815, on compte environ vingt-cinq grandes ventes.

Mais c'est seulement après l'écroulement de l'Empire, sous la Restauration, que la véritable bibliophilie se recrée et commence à suivre assi-

dûment les ventes, qui, presque toutes, lorsque leur importance le justifie, sont maintenant précédées de la publication de catalogues encore un peu secs, peut-être, mais déjà très précis. Ces catalogues, dans lesquels on trouve quelques renseignements sur la condition des livres et des rudiments de notes bibliographiques, sont rédigés par les experts en vogue : De Bure, toujours, Merlin, Renouard, Galliot, etc. Mais les ventes sont encore peu fréquentes, car si la reconstitution des bibliothèques s'avance, par contre, il ne s'en disperse pas, et, chose curieuse, on ne cite pas plus de quinze ventes dignes de ce nom sous la Restauration et sous tout le règne de Louis-Philippe.

Les bibliographes, qui avaient commencé quelques timides essais sous l'Empire, se mirent alors résolument à l'œuvre et, suivant De Bure, Cailleau et Peignot, Jacques Brunet, Nodier, Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), établirent des catalographies systématiques générales ou spéciales, très étudiées, très complètes, qui vinrent vulgariser les connaissances relatives aux livres rares, précieux ou simplement curieux, guider les libraires et savants et permettre enfin aux simples amateurs de commencer ou de développer leur

instruction. C'est certainement grâce aux premiers que le nombre des acheteurs éclairés crut aussi rapidement. Cette multiplication des connaisseurs se traduisit, naturellement, par une concurrence de plus en plus vive aux enchères, et c'est de cette époque que date le relèvement graduel et définitif de la valeur du livre, et la hausse, presque incessante, à laquelle nous ne cessons d'assister depuis.

Nodier, notamment, prêchant d'exemple, très fin bibliophile, se formait des bibliothèques que des besoins d'argent l'obligeaient à réaliser ensuite. Très écouté, il lança la bibliophilie dans une voie nouvelle en adjoignant à son domaine la recherche de catégories de livres qui avaient été délaissées jusque-là. C'est à lui qu'on doit la recherche des facéties du moyen âge, des livres revêtus d'annotations curieuses ou d'hommes célèbres, des reliures d'artistes anciens et renommés, de provenances princières ou illustres, ou revêtues d'armoiries.

Les ventes fameuses de cette époque prirent place de 1830 à 1848. On en note quarante-quatre qui furent dirigées par De Bure, dont la dernière eut lieu en 1831, puis par Merlin et Galliot, qui servent de trait d'union avec la

période antérieure, par Leblanc-Crozet et enfin par Silvestre et Téchener, qu'on voit surgir en 1837, par Delion, Jannet et enfin par Potier vers 1848. De même que la révolution de 1830 avait amené un ralentissement des enchères, celle de 1848 produisit un arrêt dans la hausse des cours, bien que cette même année 1848 ait encore vu se tenir treize ventes. Mais l'arrêt fut court, car le mouvement reprit aussitôt et, de 1849 à 1852, on relève dix-huit réalisations de bibliothèques, menées par Potier et Téchener principalement. Nous citerons, entre autres, celles de : De Bure, Saint-Mauris, Du Roure, Villenave, 1848; Montaran, Coislin, Bolle, J. Bignon, 1849; Baudelocque, Goddé, Eymery, 1850; Monmerqué, Combrousse, 1851; Coislin, Chenest, Louis-Philippe, comtesse de Neuilly, château d'Eu, 1852.

Les ventes publiques de livres s'effectuaient alors principalement au fameux hôtel Bullion, rue Plâtrière, remplacé, plus tard, par la salle Silvestre, et aussi par l'hôtel des Ventes, sis place de la Bourse, et une autre salle des Ventes, rue des Jeûneurs.

En 1852, l'hôtel actuel de la rue Drouot est

inauguré, et désormais les grandes enchères eurent lieu et en ce nouveau logis et à la salle Silvestre. Les amateurs, hommes du monde, délicats, qu'effrayait un peu la promiscuité des anciens encans, purent alors assister en personne aux enchères qui n'en prirent que plus de vivacité. Aussi après cette translation, la hausse s'accentua-t-elle encore pendant tout le second Empire.

Le genre des livres recherchés était toujours à peu près le même, mais les amateurs faisaient preuve de plus d'exigences au point de vue de la rareté, ou du conditionnement, ou de l'importance des particularités distinctives. Des différences considérables dans la valeur s'établissaient, basées sur un millimètre en plus ou en moins, sur un feuillet blanc absent, etc. La mode s'était portée sur les éditions en français provenant des presses elzéviriennes, et des combats homériques s'engageaient sur un *Pastissier françois* qui, vendu un moment 10,000 fr. à titre d'exemplaire unique, retombait subitement de prix lorsqu'on en découvrait l'existence d'une trentaine d'exemplaires.

Mais cette recherche des mêmes catégories de livres produisit son effet habituel sur la matière poursuivie et traquée, sa raréfaction progressive.

Il fallait en créer une nouvelle. On la trouva dans les beaux livres à gravures du XVIIIe siècle, négligés jusqu'alors, et que Brunet lui-même délaissait au point de n'en mentionner que quelques-uns, par pure conscience bibliographique, dans sa dernière édition du *Manuel du Libraire*, qui ne remonte pourtant qu'à 1860. Grâce à cet adjuvant les ventes reprirent de plus belle et se succédèrent. Nous n'en enregistrons pas moins de cent trente-deux de 1853 à 1870.

De bien beaux livres passèrent pendant ces brillantes années sous le marteau du commissaire priseur.

Mais, les moments sombres reviennent : la guerre, la Commune; tout s'arrête encore, mais pour bien peu de temps, malgré la force du choc et les changements considérables qu'il entraîne dans la situation des personnes et des fortunes. Les enchères de livres repartent et plus fiévreuses.

Après un délai, relativement court, les prix avaient reconquis rapidement leur niveau antérieur qu'ils ne tardèrent pas à dépasser considérablement et, dès lors commence une sarabande effrénée. Ce fut un moment de folie. Les amateurs, concurrencés ou plutôt aiguillonnés et excités

par les libraires Fontaine, Morgand et Bachelin-Deflorenne, ne se connaissaient plus, et les enchères s'enlèvent et s'exaltent sur le beau livre ancien, et même sur ceux d'un ordre inférieur, qui atteignent des prix inabordables pour la majorité des amateurs.

L'attention, provoquée par une première édition de la *Bibliographie romantique d'Asselineau*, parue en 1867, commença à se porter sur les livres signalés par cette dernière. Simultanément la recherche se généralise sur les beaux livres à vignettes du XVIIIe siècle, dont Cohen venait également de faire paraître, en 1870, une catalographie descriptive et estimative. Des romantiques proprement dits, sous l'impulsion des libraires Conquet et Rouquette, la faveur se communiqua aux publications illustrées de la période 1830 à 1860, dont notre ami Brivois dressa le remarquable et consciencieux inventaire, sur les morceaux surtout de choix, sur les livres modernes en papiers exceptionnels, les éditions originales contemporaines en grand papier et voire même en papier ordinaire. Puis, sous d'autres influences, l'attention se porta sur les ouvrages d'ornement ou de décoration artistique et même industrielle.

Enfin, ce fut le tour des beaux ouvrages illustrés contemporains et des publications de bibliophiles. Toutes ces différentes catégories de livres vinrent les unes après les autres grandement augmenter les sources d'alimentation de la bibliophilie qui continue encore à y puiser, tout en raffinant de plus en plus ses exigences.

Elles facilitèrent grandement la création de nouvelles couches d'amateurs. Mais ces dernières toutefois, écartées par les hauts prix des beaux livres anciens, n'apprirent point à les connaître. Cette ignorance eut des conséquences plutôt fâcheuses, car elle ne leur permit point de profiter des occasions qui se présentèrent, lorsque les grandes collections de livres anciens, soit par suite du décès de leurs propriétaires, soit pour d'autres motifs, furent mises aux enchères, ces dernières années. Les prix de vente s'en ressentirent bien fâcheusement.

Cette défaveur atteignait son maximum aux ventes Lignerolles et de T. de M. [Tandeau de Marsac], et on pouvait craindre qu'elle ne s'étendît encore davantage. Mais des bibliophiles modernes, plus avertis et alléchés par un bon marché relatif, commencèrent à se familiariser avec les

nobles et anciennes éditions et vinrent à la rescousse. Grâce à eux, et aussi un peu à la demande étrangère, les prix se relevèrent très sensiblement, comme on a pu le constater à la vente de Villeneuve, sans atteindre pourtant ceux cotés antérieurement, sauf pour les numéros exceptionnels qui, très recherchés, continuèrent à faire le maximum, mais plutôt à titre de bibelots.

Pour les romantiques, c'est la vente Noilly qui a vu se réaliser, en 1886, la valeur moyenne la plus élevée. Depuis elle a un peu fléchi, mais elle se maintient toutefois à des niveaux très respectables pour les exemplaires brochés, en très belle condition, des œuvres des chefs de l'école de 1830, et ne délaisse que leurs comparses. Il en est de même pour les livres illustrés de la même période, qu'on ne recherche aujourd'hui, autant que possible, que brochés avec leur couverture, et si possible avec celles des livraisons.

Les experts libraires qui ont suivi ces diverses ventes sont successivement, de 1870 à 1880 : Potier, Techener, Aubry, Labitte, Tross, puis Bachelin-Deflorenne, Chossonery, Champion, Le Petit. De 1881 à 1890, ce sont : Porquet, Claudin, Durel et Leclerc, Fontaine, Morgand

et Emile Paul (succ. de Labitte). Et après 1891 : Sapin, Rapilly, Jean Fontaine, Belin et en dernier lieu Edouard Rahir, qui est le dernier venu.

La fin du siècle s'achève par une modification fiscale, sur laquelle nous attirons l'attention, et qu'il sera bon d'avoir constamment à l'esprit pour les comparaisons futures de prix : le doublement, à partir du 1er janvier 1901, du droit de cinq pour cent sur les prix de vente acquittés par l'acheteur. Ce doublement, toutefois, n'est que fictif, car auparavant cette majoration était supportée par le vendeur; mais elle ne figurait pas par suite dans le prix d'adjudication, qui se trouve désormais majoré d'autant.

Voici notre revue terminée, revue quelque peu sommaire, car, nous le répétons, c'est avec intention que nous nous sommes abstenu de citer, par exemple, les différences colossales que révèle la comparaison des cours actuels avec ceux pratiqués sous le Directoire, ou même avec ceux pratiqués avant la Révolution.

Nous nous sommes de même abstenu de donner une énumération des ventes principales du siècle. La liste en est tellement longue que nous la réservons pour une publication subséquente.

Nous en tirerons cette conclusion principale de la transformation du caractère de la vente publique, qui, limitée pendant le premier tiers du XIXe siècle aux encans après décès ou par voie judiciaire, s'est étendue pendant les deux autres tiers aux ventes volontaires. Cette extension doit être attribuée, à notre avis, à l'adjonction du puissant levier constitué par le catalogue bibliographiquement rédigé et complété par des notes savamment rédigées de façon à induire l'amateur en tentation et à l'opposer en concurrence aux libraires qui se partageaient jadis presque exclusivement les grandes bibliothèques lors de leur mise aux enchères.

Grâce à cette concurrence, les prix pratiqués aux ventes s'élevèrent de plus en plus, et, comme conséquence, induisant les particuliers à adopter ce mode de réalisation quand ils ne sont point pressés par des besoins d'argent immédiats. La transformation qui s'est produite a donc été surtout avantageuse à ces derniers.

Les libraires se plaignent aussi de cette concurrence, qui leur enlève une matière qu'ils se procuraient auparavant à des prix plus réduits. Les ordres d'achat qui, même lorsqu'ils en sont chargés, ne

leur laissent qu'un bénéfice limité, diminuent, d'autre part, le budget de leur clientèle, budget dont ils bénéficiaient presque totalement auparavant. A ce point de vue la transformation en question leur a été néfaste. Son seul bon côté a été, en faisant connaître aux amateurs les prix élevés atteints par certains articles, de permettre à la librairie d'occasion d'obtenir des conditions équivalentes pour ceux qu'elle peut avoir en magasins, avantage d'ailleurs annulé en partie par l'inconvénient d'accroître les difficultés de vente pour ceux que l'encan public a moins favorisés ou dépréciés.

Maintenant quelle tournure les ventes publiques prendront-elles au moins pendant la première partie du nouveau siècle? C'est là chose bien difficile à prévoir, étant admis que les engouements des bibliophiles ne sont pas toujours absolument justifiés par la saine raison et la logique.

Il paraît certain qu'en ce qui concerne les beaux livres anciens, leur rareté de plus en plus grande, en raison de la recherche dont ils sont l'objet au dehors de notre pays et de l'exode qui en est la conséquence, ne permettra plus guère à leur valeur de diminuer. Ils ont au contraire grande, chance de la voir se relever, et pour la raison que

nous venons de donner, et aussi parce que la diminution de la valeur de l'or et l'augmentation des fortunes privées permettront de pousser beaucoup plus avant encore les prix des articles exceptionnels, qui tendent de plus en plus à se transformer en bibelots d'art et deviendront de moins en moins accessibles aux amateurs de richesse moyenne. Ceux-ci reporteront sur les catégories que leur goût ou la mode leur auront désignées comme possédant plus spécialement le caractère bibliophilique et créeront ainsi de nouvelles couches propres à alimenter les ventes futures. Mais, ce qui est sûr, c'est que ces dernières ne céderont pas à celles des ventes passées, quels que soient les pronostics fâcheux qu'on ne cesse d'émettre à cet égard.

Quelles seront ces nouvelles catégories délaissées actuellement? Nous ne voyons guère, parmi elles, que celles constituées par les exemplaires en grand papier des éditions originales des auteurs contemporains, tirés *à très petit nombre*, ou, *et seulement quand il n'en a pas été tiré sur ce papier*, celles en papier ordinaire. Les plus recherchés ne seront peut-être pas ceux que la vogue prise actuellement. Le mérite des vrais amateurs sera de les découvrir.

Nous croyons notamment qu'un avenir est réservé à ceux aujourd'hui peu connus, appartenant aux écoles dites symboliques et décadentes, soit en raison de leur mérite réel, soit même en raison de leur étrangeté. Cela s'est déjà produit pour les auteurs romantiques, quand l'indifférence publique les eut laissés se raréfier.

Peut-être s'attachera-t-on davantage aux livres présentant des particularités, les *individualisant,* telles qu'envois curieux de leurs auteurs, documents, fragments de manuscrits originaux, lettres autographes, illustrations rares ajoutées, etc.

Les reliures du second Empire trouveront à leur tour des amateurs, tandis que celles dites *artistiques,* nos contemporaines, devenues un peu communes, subiront un moment d'éclipse.

Les ouvrages lithographiés au début de cette découverte, les incunables de cet art commencent à être pourchassés.

Peu à peu on criblera les nombreuses publications de luxe publiées depuis une trentaine d'années. Les unes verront leur valeur croître encore, tandis que la majorité tombera lentement dans l'oubli.

Les éditions illustrées à bon marché, mais

présentant un cachet artistique ou pittoresque, se verront à leur tour demandées, quand la destruction à peu près complète de celles en bonne condition sera consommée, ce qui ne tardera guère, vu la défectuosité de leur matière première.

Voilà à peu près tout ce qu'il nous semble permis de présager, et encore sans trop d'assurance. Mais nous sommes loin d'être inquiet. La bibliomanie saura bien, en effet, trouver quelque filon imprévu qui viendra encore alimenter les convoitises bibliophiliques de l'avenir, quand ce ne serait par exemple que la collection des rouleaux phonographiques, ainsi que le pronostique plaisamment notre excellent confrère Octave Uzanne.

Pierre DAUZE.





Ex-libris.

Depuis quelques années, il est plus rare de rencontrer un livre sans ex-libris, qu'un ex-libris sans livre. Admettre que l'existence de l'un suppose implicitement et logiquement celle de l'autre, serait commettre aujourd'hui une inqualifiable erreur. Après les timbres-poste, le jeu des petits papiers a lancé les collectionneurs à l'affût des ex-libris et a si bien fait que ceux-ci, qui ne vivaient que par et pour le livre, s'en sont peu à peu détachés, errant de par les routes, au

hasard des cartons. Le nombre sans cesse grandissant de ces marques de possession répond moins aux exigences des bibliothèques qu'aux nécessités des échanges et au souci d'augmenter les pièces des collections. Et combien de ceux qui, de leur vivant, auront le plus joué de l'ex-libris, laisseront après eux une bibliothèque aussi vide qu'un vulgaire coffre-fort Humbert!

Les fausses bibliothèques ne seraient pas une surprise que seuls pourraient revendiquer les temps modernes. A l'époque où les livres, soigneusement appuyés sur des pupitres ou mollement couchés sur les rayons des armoires en bois précieux, étalaient les splendeurs de leurs ors et le luxe de leurs fers, l'usage était très répandu de pousser sur les reliures les armes et les chiffres de leurs heureux propriétaires. Il semblait alors naturel de trouver appliquées sur le dos ou le bas de plats des volumes, ces marques de noblesse qu'on était accoutumé depuis longtemps à rencontrer gravées sur les armes, brodées sur les bannières, arborées aux Croisades ou promenées dans les tournois. Cet éternel besoin de paraître qui, sous Charles VII, avait imaginé d'appliquer sur les robes des femmes, « à droite

l'écu de leur mari, et à gauche le leur[1] », fait encore figurer de nos jours chiffres et armoiries sur les livrées, les services de maison, les équipages ou dans les pompes funèbres. Aussi, ceux pour lesquels les manuscrits ou les raretés de l'imprimerie étaient d'un intérêt secondaire, et qui, néanmoins, tenaient à honneur de faire parade de collections, affichaient-ils leurs marques sur des apparences de livres, dans des semblants de bibliothèques; par contre, les vrais bibliophiles, amoureux passionnés du livre que leur fortune modeste privait de la jouissance des somptueuses reliures, y suppléaient par l'apposition au verso du plat de chaque volume, d'étiquettes de papier portant imprimés ou gravés, leurs noms, titres et armes. L'idée ne parut pas mauvaise puisque certains grands amateurs l'adoptèrent, et, tout en possédant la reliure, n'hésitèrent pas à faire usage de l'« ex-libris ».

Il n'était pas, sans doute, alors superflu d'affirmer sa propriété sur ses livres; cette mesure devait même être nécessaire, quand on se souvient que Grolier ouvrait avec autant de bonne

[1] *Essais historiques sur Paris*, par M. DE SAINTFOIX. 3e éd. 1763, t. I, p. 95.

grâce et une égale générosité les portes de sa bibliothèque et celles de son hôtel de Lyon, près la porte de Buci. Il n'est pas rare de rencontrer des volumes portant, frappé sur le bas des plats ou écrit à la main sur l'un des feuillets : *Tho. Maioli. . . . . Io. Grolerii . . . . . et amicorum.* Pour les livres, le proverbe « Dieu est au prêt et le diable est au rendre » ne fut jamais plus vrai ; Maioli dut en faire la triste expérience, puisqu'il ajouta par la suite : *Ingratis servare nefas.* Ch. Nodier n'a-t-il pas composé pour son ami Pixérécourt un distique devenu célèbre ! Mais à quoi servent exemples et conseils, puisque M. Pierre Gelis-Didot et M. de Savigny n'ont pas craint de prendre comme devises : *Mihi et amicis.* — *Non mihi, sed aliis !* D'autre part, tous les amateurs ne méritent pas le reproche qu'Isidore de Peluse adressait à Simplicius, de n'acheter ses livres que pour les enterrer, et d'être ce qu'une expression barbare moderne appelle des « bibliotaphes ». On peut veiller sur ses livres, sans avoir pour eux les yeux jaloux d'un Harpagon pour sa cassette.

Richard Hébert, pour donner satisfaction à tous, conseillait aux bibliophiles de posséder leurs

livres en triples exemplaires : l'un, pour la montre ; l'autre, pour le prêt, et le dernier pour leur usage. Hypothèse dans laquelle on aurait pu admettre que le premier serait revêtu de la reliure de luxe; le second, de la reliure à bon marché avec l'ex-libris, et le troisième, de la reliure solide et de fatigue. Malheureusement, ce vœu est, à tous points de vue, irréalisable.

C'est dans les bibliothèques publiques et les anciens cabinets de lecture, où par destination le livre doit, sans cesse, circuler de mains en mains, que la marque de propriété a de tout temps été indispensable : la Sorbonne, Sainte-Geneviève, Notre-Dame, ont toujours eu les leurs. M. A. Franklin en a reproduit les différents types dans son intéressant ouvrage *Les anciennes bibliothèques de Paris.* La Maison d'éducation de Saint-Denis se sert d'un timbre humide [1], tandis que le monastère dit « des Oiseaux »

[1] L'ex-libris à trois fleurs de lys, en usage à la Légion d'honneur depuis la Restauration, a été remplacé en 1830 par une marque rectangulaire et étroite portant « M^on^ R^le^ de Saint-Denis », qui servit jusqu'après 1870. Le cachet actuel est rond, avec ces mots : « Grande Chancellerie de la Légion d'honneur. Bibliothèque. Maison d'éducation de Saint-Denis. »

et l'Ecole Massillon se sont fait faire des ex-libris spéciaux. Les grands cercles, le Jockey-Club et le Volney ont des marques sans grand intérêt; celle du cercle de la Presse, plus originale, a été gravée par Dewambez et représente, plaquée sur un cartouche, une clef de sol traversée par une plume et par un crayon. La Ville de Paris elle-même a jugé bon, il y a quelques années, de faire graver à l'eau-forte, par Delauney, une grande composition destinée à rappeler sur les volumes les noms de leurs donateurs.

Le temps et les habitudes ne sont plus aux cabinets de lecture; c'est déjà de l'histoire très ancienne, quoique l'un des derniers tint encore récemment boutique ouverte dans le Passage de l'Opéra. Ils sont rares ceux qui, comme la librairie du Parnasse, rue de Rivoli, 14, ornèrent leurs volumes d'ex-libris que l'on n'a pas déplaisir à retrouver aujourd'hui, et les bibliophiles, quoi qu'en ait pu dire Champfleury[1], ne seront pas les derniers à regretter ces timbres grossièrement apposés à tort et à travers, au hasard des feuilles, souillant les pages de leurs taches indélébiles.

[1] *Les maladies particulières à certains ouvrages romantiques,* par CHAMPFLEURY.

On aurait tort d'oublier les bibliothèques de régiments : nous leur devons de charmantes petites pièces, notamment celle du Régiment d'Infanterie de Monseigneur le Dauphin, très joliment gravée par Traiteur fils; celle du Régiment de Dauphin Infanterie, signée par le Chevalier de Pujol, enfin, celle du « Régiment de Berri Cavalerie, établie l'an 1772, par les soins de M. le marquis de Lambert, colonel, aux dépens de MM. les officiers abonnés ». Un passe-partout imprimé pour les « Bibliothèques du Poste », datant d'une trentaine d'années, ne manque pas d'une certaine originalité, grâce aux maximes et préceptes que l'on a pris soin de placer dans un encadrement malheureusement sans grand intérêt :

« *Les bonnes lectures mettent en action les ressorts de l'esprit et de l'âme, excitent le talent, fortifient la vertu et stimulent le courage par les exemples des grands hommes qui nous ont précédés.*

« *La conduite la plus habile est une conduite irréprochable. Les liqueurs spiritueuses hâtent la destruction de l'homme et donnent des ailes à la vieillesse.* »

Il n'a point paru superflu d'ajouter la « Note importante » suivante :

« *Chaque volume est confié à l'honneur du militaire*

français, qui est prié de ne pas l'abîmer et de le remettre avec soin avant de quitter le poste. »

L'ex-libris présente enfin cet immense avantage de soustraire le livre à un anonymat certain. « N'est-il pas de quelque intérêt de constater l'existence des anciennes bibliothèques, de pouvoir vérifier les éléments qui la composaient, d'être en mesure de suivre dans ses pérégrinations un livre rare, d'arracher à l'oubli les noms des hommes qui, par leur amour pour les livres, ont contribué à donner l'essor à la science et à la littérature ! [1] » Un simple examen de la reliure renseigne facilement sur le nom du premier propriétaire; rares heureusement sont les amateurs qui osent apposer chiffres et blasons sur des reliures anciennes, ou procèdent par substitution, comme Louis XII effaçant les armes du Sire de la Gruthuse pour y mettre les siennes. L'ex-libris, lui, révèle uniquement le nom du dernier, sauf le cas, plutôt rare, où il se trouve accompagné de signatures sur le titre des volumes. Les marques, en effet, au lieu de se juxtaposer, se superposent et masquent aux

[1] De Reiffenberg, *Des marques et devises mises à leurs livres par un grand nombre d'amateurs.* Paris, E. Rouveyre, 1874.

regards curieux la suite chronologique des différents propriétaires. C'est parfaitement regrettable. M. Anatole de Montaiglon l'avait bien compris et il exigea, lors de la vente de sa bibliothèque, que chaque ouvrage portât la marque de possession des Bénédictins accolée à son ex-libris : son désir n'a malheureusement pu être réalisé[1].

On ne saurait trop savoir gré aux collectionneurs d'ex-libris, qui rendent en cette circonstance de véritables services. Si on leur reproche d'arracher aux livres une partie d'eux-mêmes, de leur soustraire parchemins et papiers de famille, du moins renseignent-ils sur le compte de bien des amateurs et découvrent-ils sur les livres des par-

[1] Les ex-libris de M. Anatole de Montaiglon représentaient un encadrement Renaissance rectangulaire ou un cadre à double filet entourant le nom et la devise : « *De jour en jour en apprenant mourant.* » Il vendit sa bibliothèque à M. de La Tremblaye, alors prieur des Bénédictins de la rue Vaneau, suivant acte en date du 21 janvier 1894, moyennant une rente viagère de 1,200 francs et à la charge notamment de publier le catalogue complet de sa bibliothèque. Depuis, A. de Montaiglon est mort en 1895. M. de La Tremblaye, abandonnant son ordre religieux, emporta la bibliothèque qu'il vendit en Amérique et revint s'installer, après mariage, dans les environs de Paris. Les livres ont été dispersés, mais le catalogue en reste encore à publier.

ticularités et des données qui, sans eux, risqueraient de rester ignorées. Il ne faut pas non plus oublier que les principaux collectionneurs sont aussi bibliophiles, respectueux des beaux livres, ne sacrifiant que les reliures en mauvais état ou les volumes sans intérêt.

Et puis, il faut reconnaître avec H. Bouchot « que ces feuilles valent mieux qu'on ne voudrait le croire à première vue. Classées méthodiquement par époques, elles donnent très exactement la physionomie du temps auquel elles appartiennent, et, tout en gardant des éléments de ressemblance, se différencient entre elles, suivant la loi ordinaire des individus[1] ». Elles offrent un intérêt passionnant pour l'histoire du livre, de la gravure et du blason : comme le mobilier et le costume, elles ont conservé le caractère et le cachet des différentes époques qu'elles ont successivement traversées.



Pendant longtemps, l'ex-libris de Charles d'Alboise, d'Autun, daté de 1574, fut considéré

[1] *Les ex-libris et les marques de possession du livre,* par H. Bouchot. Paris, Ed. Rouveyre, éd. 1890.

comme le plus ancien ex-libris français connu. Récemment, M. Chabeuf, de Dijon, découvrit que Désiré Buffet, carme en cette ville, apposait une marque sur ses livres dès 1569. Dijon est proche de Mâcon, et un Protat découvrira peut-être un jour, comme pour la gravure sur bois, quelque document nous rapprochant de 1517, année à laquelle remonte le premier ex-libris connu, l'ex-libris allemand de Bilibald Pirckeimer, dessiné par Albert Dürer.

L'ex-libris au XVIe siècle est essentiellement héraldique. Léonard Gautier, Thomas de Leu excellent à rendre les armoiries dans toute leur raideur et toute leur majesté. Les écus se dressent timbrés de heaumes, de casques ciselés et damasquinés, présentés de front ou tournés, ouverts ou grillés, de couronnes, de tiares, de chapeaux, flanqués de tenants ou de supports majestueux, encadrés de lambrequins somptueux et magnifiques. Sébastien Le Clerc, au siècle suivant, apporta plus de souplesse dans les arrangements, combina avec plus d'élégance les différentes pièces. Le style, emphatique sous Louis XIII, resta noble et imposant sous son successeur. L'ex-libris, toujours peu commun, ne se rencontrait que dans

les bibliothèques des riches et nobles amateurs : les écrivains du grand siècle, Bossuet, Boileau, Corneille... n'en possédaient point. Poulet-Malassis attribue à la lutte des anciens et des modernes, terminée par le triomphe de ces derniers, une décisive influence sur leur diffusion.

Le livre se répandait de plus en plus avec les années : on tenait à honneur d'avoir une bibliothèque, encore que l'instruction, pas encore obligatoire, fût peu répandue. Mme du Barry et Mme de Pompadour, dont les reliures aux armes étaient de véritables merveilles, savaient à peine lire. D'autre part, l'envie de paraître, l'amour des titres, l'engouement pour les armoiries étaient tels que le bourgeois, même pas gentilhomme, et le plus infime robin se découvrant des quartiers de noblesse, paradaient affublés de titres ramassés on ne sait où, créés on ne sait comment. Les petits maîtres de l'époque, Boucher, Moreau, Eisen, Cochin, Gravelot, Choffard, exécutèrent pour eux les plus délicieuses compositions, d'un art conventionnel, il est vrai, pas plus en tous cas que leur noblesse, mais combien charmant ! Les anciennes figures héraldiques charmèrent sous leurs crayons, devinrent sveltes et élégantes, har-

monieusement cambrées dans des cartouches à rocailles, enguirlandées de fleurs ou éclatantes au milieu des soleils. La mythologie et les personnages allégoriques y font plaisante figure : les Minerves casquées et les Vierges armées de croix s'y coudoient pendant que les amours symboliques et les anges ailés se jouent au milieu des nuages.

Combien payèrent de leurs têtes fauchées par la tempête révolutionnaire, une noblesse glorieusement acquise et l'honneur de porter un nom. Mais combien aussi se dissimulèrent adroitement, ou, pour ne pas paraître suspects, affichèrent des sentiments trop radicalement opposés pour être sincères : il y allait de la vie; titres et particules s'évanouirent. Le vicomte de Bourbon-Busset affirmait bien haut, en 1793, sa qualité de « citoyen français » dans un ex-libris à encadrement finement gravé, alors que cinq ans auparavant ses titres figuraient pompeusement au-dessous de ses armes, portées par des anges sur des nuages et surmontées d'une couronne à fleurs de lys (F^me^ Gourdan. Sc. 1788). Pigou supprima prudemment les siennes; Saulot de Bospin fit sauter son écusson qu'il remplaça par d'adroits ornements, plus fier de donner son adresse « rue

Le Peletier » que d'énoncer ses qualités. Germain Barré disparut subitement comme curé de Mouville, près Rouen, pour renaître après, bouquiniste sous la Terreur. Les noms et titres furent simplement grattés ou recouverts prudemment par des étiquettes imprimées, comme pour Charles-Louis Leprince (nom compromettant entre tous) et de Pastoret. Le type le plus accompli et le plus amusant du parvenu bouffi est le fameux « Boyveau, docteur en médecine, connu sous le nom de l'affecteur » par suite de l'application spéciale qu'il faisait d'un rob souverain dans certaines maladies spéciales et dont il n'était même pas l'inventeur. Un veau buvant dans une fontaine lui parut sujet bien adéquat à son nom. Une couronne n'était pas faite pour lui déplaire : quand on prend du galon on n'en saurait trop prendre ! Il choisit celle de comte et l'agrémenta de onze perles ; un vrai comte... d'apothicaire. Pour n'en avoir aucun à régler avec la guillotine, le prudent docteur transforma sa couronne en bonnet phrygien et ne fut pas inquiété [1].

[1] M. L. Gruel a consacré une intéressante étude aux « Ex-libris français à l'époque de la Terreur révolutionnaire » dans *Les Archives des collections d'ex-libris et de reliures historiques*, n° 4, avril 1901.

Plus calme, son petit-fils, libraire, rue de la Banque, y substitua une simple banderole, avec « Ex-libris Boyveau ». Et le veau boit toujours.

En même temps que se vendaient les propriétés comme biens nationaux, l'on éparpillait et convertissait en dons patriotiques les plus riches et les plus belles bibliothèques. Les jolis volumes reliés rouge et citron aux marques de Mme Adélaïde et de Mme Sophie sont disséminés et mutilés ainsi que combien d'autres ! L'ex-libris aux armes de Mme Victoire, gravé par C. Baron, disparaît, arraché, et H. Bouchot cite l'existence, à la Bibliothèque nationale, d'un volume en maroquin, relié par Derome, portant cette simple note manuscrite par un commissaire de la Convention.

Victoire Capet. A. n° 1996.

Le Directoire et le Consulat ressentirent le contre-coup de ces terribles événements : il y eut peu de bibliophiles pendant cette période; les seules marques que l'on rencontre furent typographiques, sans cachet ni caractère. Le siècle s'acheva dans la banalité.



. Les débuts du XIXe siècle furent mauvais pour le livre. Expéditions et campagnes absorbaient et ne laissaient guère de loisirs pour lire et collectionner. Les artistes eux-mêmes dédaignaient de s'en occuper. Prudhon se contentait de signer des vignettes pour le papier à lettres de la Grande Armée ou les correspondances officielles.

Le maréchal Suchet, duc d'Albuféra, se servait de deux marques simplement imprimées à son nom. Les ex-libris héraldiques cependant reparaissent, quelque peu simplifiés. Le duc d'Istrie, Marie-Annonciade-Caroline Bonaparte, mariée à Joachim Murat, prince des Deux-Siciles, le marquis d'Albon, le maréchal Jourdan, faisaient reproduire leurs armes, timbrées de couronnes, de casques, avec bâtons de maréchaux croisés, manteaux fourrés d'hermine et toques surmontées de plumes d'autruche dues à l'invention du peintre Louis David. Toutes ces pièces portent la marque banale et mécanique du graveur de métier, et les professionnels du

Passage des Panoramas pourraient soutenir la concurrence de « Letort, graveur du roi, 12, rue de Castiglione », dont est signée la marque de Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa. M. A. Bordes, en apposant son ex-libris sur le splendide volume des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé,* acquis par lui, en mars dernier, à la vente E. Paillet, avec la munificence d'un fermier général, n'aura trouvé imprimée en lettres d'or sur le premier feuillet, qu'une simple inscription rappelant le nom de son premier possesseur, Junot, duc d'Abrantès.

Les marques de la famille Le Dru, par leur intéressante réunion, donnent une idée assez exacte des transformations successives qu'elles subirent, en général, pendant la première moitié du siècle dernier. Il est curieux de partir de la marque au pochoir de Nicolas Le Dru, connu sous le nom de Comus, professeur de physique des Enfants de France, et, en passant par l'étiquette et l'ex-libris aux trois couronnes de feuillages enchevêtrées et le livre ouvert avec attributs de Jacob-Philippe Le Dru, médecin, d'arriver au médaillon avec lettres anglaises entrelacées du petit-fils Ledru-Rollin, ministre en 1848.

Suivant l'expression quelque peu hasardée, rapportée par Champfleury, « en 1830! ils avaient tous du sang de cathédrale dans les veines ! » La reliure ne s'en aperçut que trop : l'ex-libris n'y échappa point. J. Potier, en 1831, fait paraître dans la baie d'une fenêtre ogivale surmontée comme une enseigne de la devise : « *Mes livres font ma joie* », Aimé Leroy, de Valenciennes, avocat et bibliothécaire, érudit et bibliophile, assis à sa table de travail, dans sa bibliothèque. Il est absorbé par la lecture d'un volume qu'il caresse amoureusement : c'est, à n'en pas douter, la traduction des *Géorgiques*, de Delille, portant sur les deux plats de la reliure « un morceau d'épiderme qu'il avait dérobé d'une main tremblante au cadavre de ce grand poète, déjà tant dédaigné par des gens qui mourront tout entier, épiderme compris ». C'est ainsi qu'Aimé Leroy avoua lui-même plus tard le rapt qu'il avait commis [1].

Les autres ex-libris sont loin de présenter le

[1] « Mémoire sur les bibliothèques publiques et les principales bibliothèques particulières du département du Nord », par Le Glay, inséré dans les *Mémoires de la Société royale des sciences et des arts de Lille*, de l'année 1840.

même intérêt; comme la reliure, ils se traînent péniblement sans idées arrêtées ni tendances bien nettes. Devéria, Nanteuil, Tony Johannot, tout à la lithographie, ne songent guère à en faire l'application aux marques du livre. L'ex-libris des de Goncourt, avec les deux doigts d'une main allongés sur une feuille de papier où se trouvent les initiales E et J, allusion à l'amitié qui unissait si étroitement les deux frères, fut dessiné par Gavarni; Jules de Goncourt le grava à l'eau-forte. Et si aujourd'hui nous trouvons des compositions signées de Gavarni et même de Grandville, c'est que M. Louis Benoit, bibliothécaire à Nancy, et M. G. Goury, avocat dans la même ville, ont, l'un emprunté à la *Physiologie des amoureux* son Amour en garde national de faction devant une porte, comme marque de sa bibliothèque d'ouvrages spéciaux, et l'autre fait réduire pour son usage un dessin représentant une salle de bal, dont l'original lui fut légué il y a une dizaine d'années, par le fils de l'auteur célèbre des *Animaux peints par eux-mêmes.*

Parmi quelques autres ex-libris assez rares, il faut encore citer pour F. Solar, le célèbre banquier, deux charmantes petites pièces, l'une de

Bida, représentant un oriental béatement assis sur un divan, fumant une longue pipe, l'autre, par P. Chimay, réduction d'un dessin en sanguine, d'A. del Sarte, ainsi que pour Albert et Gaston Tissandier et pour Gambetta, deux eaux-fortes d'Alphonse Legros. Le fameux tribun a reconnu lui-même n'avoir jamais utilisé son ex-libris, tiré, du reste, à très petit nombre[1].

Depuis 1875, environ, l'ex-libris se démocratise, se généralise, devenant de plus en plus fantaisiste, comme la reliure, qui, grâce à la collaboration de Cuzin et de M. Paillet, de Marius-Michel, de Gruel et de quelques autres, entre

[1] *Intermédiaire des Chercheurs,* 1881 (XIV, 54). «La composition de cette eau-forte mal mordue et de trop grande dimension pour l'usage qu'elle visait a été probablement suggérée à l'artiste par A. Poulet-Malassis, esprit pénétrant, mais qui ne sut jamais développer ses pensées. On peut croire que ces mains sortent de la tempête des Révolutions et brisent l'emblème du pouvoir brutal, et que le coq salue de son chant le réveil de la France. La devise *Vouloir c'est pouvoir* est bien celle qu'avait choisie, dès sa jeunesse, celui à qui sa valeur personnelle a conquis une si haute situation. Ajoutons, comme renseignements complémentaires, que A. Legros a gravé le cuivre vers 1874, lorsqu'il fut envoyé à Paris, par sir Charles Dicke, pour lui rapporter le portrait de Gambetta.»

dans une nouvelle phase toute d'imagination, avec ses décorations symboliques.

Il devient tout ce que l'on veut, bon garçon, affectant toutes les formes, souple à tous les procédés, adoptant tous les sujets, se faisant gracieux, sévère, macabre, gai, se prêtant aux jeux de mots les plus burlesques et souvent les plus enfantins.

Nous trouvons, en outre, la marque forçée, la marque insidieusement et non sans dextérité filée aux plus réfractaires. A. Bouvenne a longtemps excellé dans ces tours de passe-passe; s'inspirant du caractère, des goûts et des œuvres d'un grand nombre d'écrivains, d'artistes ou d'amateurs de son époque, combinant adroitement et avec une indiscutable supériorité monogramme et composition plus ou moins fantaisistes, il glissait le tout aux uns qui n'y songeaient guère et aux autres qui n'y songeaient pas. Depuis, Jolly, marchand d'estampes au quai Saint-Michel, poursuivant la même idée, procéda de même pour des gens disparus, interprétant les sujets suïvant le sentiment que ceux-ci auraient pu y mettre, de leur vivant.

C'est ainsi que l'on rencontre dans les cartons des collectionneurs, des ex-libris signés A. Bou-

venne, que l'on ne peut, pour la plupart, soupçonner d'avoir été arrachés aux volumes, pour l'excellente raison qu'ils n'y ont jamais été collés. Il est amusant de voir la façon dont a été compris celui de Victor Hugo, avec les tours de Notre-Dame de Paris zébrées par un formidable éclair, et celui de Théophile Gautier, inspiré du Roman de la Momie, avec au milieu, affectant la forme d'un pectoral royal ou religieux, deux vautours ailés, flanqués de deux nilomètres. Mais passons au déluge! M[me] la comtesse de Noé ne pouvait pas ne pas suggérer une arche ballottée par les flots. Telle la colombe de l'histoire, l'hirondelle vagabonde de Mario Proth erre sur la mer, portant dans son bec, comme un rameau, cette devise : *Semper vagare*. La blanche lyre du poète F. Coppée brille comme un soleil ; les livres s'amoncellent sur la table de Roger Marx, *Rien sans art*. Un bûcheron, au milieu des bois, réchauffe ses membres transis à la flamme d'un fagot : *Geoffroy!* Deux variantes existent de celui de Champfleury : une glace à main, minuscule miroir de la Vérité, sur le bord d'un chemin à l'ombre d'un taillis, près de hautes moissons, la cathédrale de Laon se profile à l'horizon. L'artiste, enfin, ne pouvait

mieux faire que de se représenter lui-même à sa table de graveur.

Contemporain de A. Bouvenne, et son ami, puisqu'ils se firent mutuellement des vignettes pour leurs livres, Bracquemond, avec un incomparable talent, grava plusieurs marques vraiment originales pour Poulet-Malassis, l'auteur du premier ouvrage documentaire sur les ex-libris, Asselineau, bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, et Ph. Burty. Ce dernier aimant à posséder le livre dans le meilleur état possible sans rechercher exclusivement sa rareté, était plus un amateur qu'un bibliophile, dans le sens strict du mot. Combien sont dans ce cas que les circonstances ou les nécessités de leur profession amènent à s'entourer de livres.

L'ancien directeur du *Triboulet,* le baron Harden-Hickey, apposait sur ses livres une marque à ses armes. Plus fantaisiste est celle d'Arthur Meyer, directeur du *Gaulois,* gravée par Stern : un coq perché sur un tas de livres avec cette devise : *Je chante clair.* M. Édouard Noel, ancien secrétaire de l'Opéra-Comique, s'est fait dessiner par Lacoste un perroquet perché sur un pupitre, sans allusion certainement aux « Échos

des théâtres », qu'il signe Nicolet dans le même journal. M. Mar a représenté pour M. E. Potin, sténographe à la Chambre et sur ses indications, une imposante façade du Palais-Bourbon entourée de signes sténographiques. Giacomelli a groupé quelques oiseaux voletants et becquetants pour Conquet et F. Greppe, libraires-éditeurs. M. L. Gruel se sert d'une intéressante marque dans le genre ancien et de deux petits ex-libris à courroie, tous ornés de la devise *In labore fructus*, et M. Engelmann, originaire de Mulhouse, a fait lithographier par Fornet, en 1893, une composition un peu grande, malheureusement lourde et trop chargée, reproduisant un vitrail, avec, au milieu, les armes de sa famille. P. Avril a gravé pour A. Gillé et le relieur Noulhac deux sujets un peu mièvres, d'une grâce assez délicate.

Un grand nombre de bibliophiles contemporains ont eu ou ont encore un et quelquefois plusieurs ex-libris. Le savant et érudit collectionneur, président honoraire de la Société des Bibliophiles, le baron J. Pichon, outre celui pour son château de Montessart, possédait sept types différents d'ex-libris de tailles variées, marque héraldique avec couronne, écusson et lambrequins, fers avec en

tourages Louis XIV, chiffres et dentelles, composition spéciale pour les livres provenant de la collection Potey achetée par lui en mars 1879, sans compter les cachets sur maroquins bleus, vert foncé et bruns avec la devise : *Memor fui dierum antiquorum. Ps.* CXLII et l'ex-libris le représentant assis à son bureau dans la bibliothèque de l'hôtel de Lauzun. Sur ce dernier, son fils fut représenté à son côté, jusqu'au jour où, ayant eu le malheur de le perdre, il fit modifier la planche.

Deux anciens notaires, tous deux décédés, MM. Alfred Piet et Alfred Piat, l'un trésorier de la Société des Amis des Livres, l'autre, fondateur de la Société des Bibliophiles contemporains et depuis président de la Société des Cent, s'étaient composé chacun leurs ex-libris. Le premier, grand amateur du XVIIIe siècle, puisant de côtés et d'autres parmi les pièces les plus curieuses de sa collection, avait réuni les fragments et détails qui le séduisaient davantage et comme un véritable jeu de patience, reconstitua une Minerve casquée, armée d'une pique, debout derrière un cartouche entouré de lauriers et d'attributs de musique, de peinture, de sculpture. Au milieu du cartouche était écrit :

Ex-libris Alfred Piet. La planche gravée par Gaujean fut tirée en rouge et en bistre [1]. Le second dessina son monogramme sur la page d'un livre grand ouvert, surmonté d'un soleil rayonnant et d'une étoile. Au-dessous, un ruban se déroulait avec l'inscription : *Libro liber.* A côté, gisaient brisées, une colonne corinthienne, une chaîne et une roue dentée, avec, autour, une tête et un os de mort, une gerbe de blé et une faucille. Plus bas, se lisait le sonnet suivant :

LIBRO LIBER.

Le livre d'après ma devise
Au livre doit souvent le jour.
Qu'il soit né génie ou sottise
Il peut être père à son tour.

Athée ou croyant à sa guise
Sans souci du contre et du pour
Il crée ou tue, élève ou brise
Et sème la haine ou l'amour.

[1] La marque reproduite sur la couverture des catalogues de vente est une copie de l'ex-libris avec quelques variantes. A. P. en lettres anglaises entrelacées figurent sur le cartouche au lieu de l'indication ci-dessus. La signature de Gaujean a été supprimée et remplacée par : *Alf. Piet inven^t et delin^t-Huyot sculp^t.*

A sa voix, l'homme est lâche ou brave.
Il le rend libre ou bien esclave,
Et l'instruit à vivre et mourir.

Enfin, science, art, industrie,
Famille, humanité, patrie,
Liront en lui leur avenir!

Alfred PIAT.

Le tout était terminé par un cul-de-lampe fait d'une faux et d'une gerbe de blé.

Le graveur ayant commis une erreur en écrivant le onzième vers de la manière suivante « Et l'instruit à vivre, mourir », la planche fut reprise et le cul-de-lampe primitif remplacé par deux livres superposés. Stern signa le tout. Non content de cet ex-libris plutôt compliqué, M. Alfred Piat en fit graver un autre en taille-douce par MM. Vigna-Vigneron. Très grand, en couleurs à la manière des maîtres du XVIIIe siècle, conçu sur les mêmes données que le précédent, avec, bien entendu, le sonnet tout entier, il est lourd, sans élégance et sans goût.

Reproduit par le même procédé et sans plus d'intérêt, est celui de M. Ch. Cousin, ingénieur à la Compagnie du Nord. Le texte est le même que celui d'une marque plus petite, sigilliforme en

ogive, imprimée typographiquement, portant autour : *C'est ma toquade* et au milieu : *Jean s'en alla comme il était venu*, au-dessous des trois lettres entrelacées : J. M. F. [1].

Plus originales d'idée que parfaites d'exécution, sont les deux eaux-fortes pour M. Henri d'Ideville, datée de 1867, avec ses deux bébés Hélène et André, assis par terre dans sa bibliothèque, et pour M. Georges Vicaire, en cuisinier, debout devant une grande cheminée, ac-

(1) Dans *Les Archives des collectionneurs d'ex-libris et de reliures historiques*, de mars 1902, p. 47. — M. le Dr Bouland, président de la Société des collectionneurs d'ex-libris, considère les lettres J. T. F. comme étant les initiales de l'arrière grand'mère de M. Cousin, née La Fontaine. D'aucuns prétendent qu'au lieu de J. T. F., il faudrait lire J. M. F., signifiant dans un langage aussi parlementaire qu'imagé « Je m'en f... ». Cette expression ne saurait surprendre dans la bouche de celui que l'on a surnommé *Le Toqué*. Le n° desdites *Archives* de juillet 1902 contient des renseignements relatifs à un autre ex-libris faussement attribué à C. Cousin.

La « toquade » de C. Cousin alla jusqu'à payer 35,000 fr. à la vente de M. Hankey, qui le tenait du baron J. Pichon, le rarissime et unique « Tableau des mœurs du temps » de la Popelinière. Il fut revendu après sa mort, une vingtaine de mille francs à un amateur bordelais, et se trouverait actuellement entre les mains d'un bibliophile de Rouen.

commodant la sauce ... de ses livres, pour le grand régal de ses lecteurs. Celle-ci est signée F. Tattegrain, au-dessous on lit : « *Ultima,* 1888 ». C'est la dernière ? Personne ne le regrettera.

Pour combien d'autres charmantes compositions il faudrait plus qu'une énumération et mieux qu'une description ! Les unes sont signées de F. Courboin, pour M. Duplessis, conservateur du Cabinet des Estampes, l'imprimeur Wittmann, Paul Lacombe et l'érudit amateur de livres et d'estampes, M. Bourcard, de Nantes ; les autres, de Maurice Leloir, pour M. Marteau ; de Mucha, pour M. Freund Deschamps. La fleur préférée de M[me] Bartet, l'ancolie, au suave et pénétrant parfum, fait tout l'ex-libris de la divine sociétaire de la Comédie-Française : une simple gerbe de ces « fleurs de parfait amour » avec la devise *Occulta redolens* dans un gracieux encadrement. C'est trop peu de ne pouvoir que citer : de A. Hermenjat, gravé par Maurice Baud, pour le D[r] Stilling : un charmant intérieur avec fenêtre ouverte sur le lac Leman, auprès de laquelle une élégante jeune femme feuillette un livre ; de Wagrez, pour M. Droit, notaire à Nancy, une petite Alsacienne appuyée sur un Code, avec, au fond, la cathé-

drale de Strasbourg : *Le Droit prime . . . la Force;* de Boutet de Monvel, une Vérité accueillie à sa sortie d'un puits par les hurlements d'un loup et les cris d'effroi d'une bande d'oies, pour M. Louis Barthou, ancien Ministre de l'intérieur; d'un anonyme, un livre, au-dessous d'un fleuret et d'une bisaiguë, entouré de feuillages de chêne et de sapin, pour M. J. Borderel; de Lepère, deux ex-libris différents, ravissantes petites estampes, représentant, l'une, une femme nue, lisant couchée devant une grande roue dentée, tirée seulement à quelques exemplaires, et l'autre, la Gravure, le Livre et les Arts intéressant et reposant le travailleur industriel, pour M. Lotz-Brissonneau, de Nantes, le fervent admirateur et collectionneur des œuvres de Lepère; et enfin deux ex-libris dessinés et gravés par Frédéric Florian, l'un au burin représentant une délicate corbeille fleurie pour la toute blanche et très séduisante bibliothèque de Mme Arman de Caillavet, l'autre sur bois, dans une note romantique pleine de charme, pour M. Georges Valdelièvre, de Lille : deux enfants jouant au pied d'une table que leur père vient de quitter sans doute, car un livre est ouvert et la lampe brûle encore; dans la partie

supérieure, un lièvre dévale à toute vitesse au milieu d'un agréable vallon.

« Les non-bibliophiles ont des ex-libris gigantesques où ils étalent des blasons, des chiffres, des emblèmes, des devises, des rébus, des sujets de guerre, véritables placards qui encombrent toute la garde du volume. On devrait se garder de déposer ces choses-là sur des livres précieux. . . Considérons l'ex-libris comme un aéromètre servant à titrer le degré de force bibliophilique de son possesseur, et formulons un axiome à la Balzac : La valeur d'un bibliophile est en raison inverse de la dimension de son ex-libris. Le « ploutocrate de la reliure riche », quoique son opinion intime soit certainement réservée pour quelques exceptions, pose ainsi en principe et écrit hardiment ce que beaucoup de bibliophiles pensent et déplorent entre eux. Amoureux passionné du livre, il l'aime et le défend : les excentricités le choquent, les divagations l'énervent; il s'irrite avec raison devant les explosions de mauvais goût. Comment ne pas s'indigner devant l'ex-libris, signé A. Brouillet, de ce globe-trotter, bibliomane, fier d'arborer son portrait, d'inscrire le lieu et la date de sa naissance et d'exhiber des

indigènes dans le plus simple appareil, et qui, dans une invincible ardeur de parvenu, au lieu d'utiliser ses connaissances pratiques en épices et en conserves, se lance avec une inexpérience immodérée à la chasse des grandes éditions et des belles reliures. Mais tout le monde ne naît pas bibliophile d'un goût sûr et avisé et ne trouve pas dans son berceau, comme le jeune Porel [1], la promesse d'une présidence de « Société de bibliophiles. »

« Aujourd'hui, les vrais bibliophiles s'efforcent de contaminer le moins possible leurs livres par l'apposition de leurs ex-libris. Ils ont des ex-libris aussi petits que possible. En général, ce sont de simples filets d'encadrements entourant le nom; on les fait faire par son relieur », dit encore M. Beraldi. C'est ainsi que procédèrent Jules Janin, Ch. Nodier, Louis Ulbach, de la Bédoyère, qui eurent, comme M. Ambroise-Firmin Didot, le baron Double, le baron de Claye, M. de la Roche-Lacarelle, un modeste cachet avec leurs noms frappés en or, sur papier ou

[1] *Catalogue des livres illustrés du XVIIIe siècle provenant de la bibliothèque de M. Porel, directeur du «Vaudeville».* Vente des 8 et 9 mars 1901. Paris, Th. Belin, libraire.

maroquin. M. de Savigny de Moncorps, qui possède la plus belle collection d'almanachs du XVIIIe siècle, a repris l'écusson placé au bas du portrait de J.-B.-Lazare Reiné, comte de Moncorps, député d'Auxerre à l'Assemblée nationale, dessiné par Moreau et gravé par Courbe. M. Henry Déchelette a adopté une simple combinaison de chiffres entrelacés. Les monogrammes chers à A. Bouvenne ont séduit M. Auboyer, avocat, Ch. Lormier et M. Ricardo de Hérédia, comte de Benahavis; celui de ce dernier a été reproduit en un certain nombre de tons heureusement variés et du plus curieux effet.

M. Beraldi prêche d'exemple. Après avoir appliqué un cachet sur la doublure en maroquin de ses volumes, et ensuite introduit ingénieusement son chiffre dans la dentelle appliquée à l'intérieur de ses livres, il se borne maintenant à faire pousser par son relieur, au bas du verso du plat : *Ex-libris Henri Beraldi.* M. Eugène Paillet procédait de la même façon; il avait cependant trois ex-libris, décrits par M. Georges Vicaire dans son étude très documentée sur la bibliothèque du regretté Président des Amis des Livres, donnée en 1899 dans l'*Almanach du Bibliophile.*

M. O. Uzanne[1] parle « des bibliophiles momifiés qui n'osent toucher à leurs livres de peur de les salir »! S'il avait pu se momifier lui-même! Il nous eût épargné bien des chefs-d'œuvre de mauvais goût, du plus détestable « modern style ».

Évidemment, J. Chéret, E. Grasset, L.-O. Merson, H. Bellery-Desfontaines, G. Auriol[2], A. Giraldon... sont plus habiles que n'importe qui pour composer de jolis ex-libris, mais quand on voit les marques de H. Boutet pour E. Maindron, de Lalauze pour A. Hornung, M. Aubert Raymond, M. Chapuis, le dessin « journal de mode » de Fournery pour Th. Révillon, cela donne à réfléchir.

Rien, plutôt que « le crayon plaisant et parisien, la plume habile, le dessin lâché et preste » des H. Boutet, Bac, Andhré des Gachons, Gerbault, Robida, ... — se sont sans doute dit MM. Guyot de Villeneuve, de Lignerolles, Jules Simon, Anatole France, Sylvestre de Sacy.

[1] *Le premier livre des cachets, marques et monogrammes*, dessiné par G. Auriol. Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, 13, rue Lafayette, 1901.

[2] Le *Studio*, numéro de Noël 1898-1899. *Ex-libris modernes. — Les ex-libris en France*, par O. Uzanne.

Ceux-là n'ont pas d'ex-libris. Est-ce que moins grande sera leur notoriété?



Il est indiscutable pourtant que, de jour en jour, l'ex-libris prend une valeur plus grande et que la faveur dont il jouit auprès des amateurs s'accentue davantage. Elle est déjà loin cette date du 20 avril 1891 où pour la première fois une collection, celle de M. Masson d'Amiens, s'aventura timidement, pendant une journée entière, à l'hôtel Drouot. Le marteau de Me Delestre a eu depuis de superbes occasions de s'abaisser sur des enchères chaudement disputées : les prix, sans évidemment atteindre les cours élevés d'une vente Lelong, n'en ont pas moins proportionnellement présenté des chiffres plus que respectables. Lors de la dispersion de la bibliothèque du vicomte de Rozière, l'un des premiers collectionneurs des marques de possession du livre, la vente de 1,600 ex-libris qui, à elle seule, occupa trois séances, les 9, 10 et 11 février 1903, produisit 8,600 francs.

Quelques jours après, le 18 du même mois,

celle de la collection héraldique du comte de Burey, comprenant environ 1,400 pièces, donna un total de 2,360 francs.



L'apparition tardive du présent *Almanach du Bibliophile* nous a permis de pousser jusqu'en 1903 notre étude ; ceci dit pour ne pas laisser supposer à la postérité que nous avons emprunté les lumières de Nostradamus.

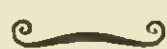
E. de CRAUZAT.





Les Disparus.

Eugène Paillet. — Ary Renan.



EUGÈNE PAILLET.

Il y a deux ans, l'*Almanach du Bibliophile de 1899* contenait une importante et consciencieuse étude de mon ami M. Georges Vicaire sur la bibliothèque de M. Eugène Paillet. Il s'agissait de la seconde collection formée par le regretté pré-

sident de la Société des Amis des Livres. La première, celle qui fut dispersée en 1887, avait été l'occasion, pour M. Henri Beraldi, d'un travail modestement présenté sous la forme d'un catalogue, mais qui a marqué une date dans la littérature bibliophilique. La verve du futur auteur de *la Reliure au XIXe siècle* s'y révéla avec éclat. M. Beraldi inaugura dans ce petit livre, où tant de beaux livres étaient décrits et qui est devenu lui-même un volume recherché des amateurs, une nouvelle manière, à la fois savante et pittoresque, transcendante et amusante, de parler *bouquins*, dessins ou gravures, typographie, eaux-fortes ou bois, reliures, etc.

L'homme de savoir et de goût qui avait successivement réuni ces deux bibliothèques est mort le 24 avril 1901. Il s'était fait une place dans la magistrature; il avait porté avec honneur, à la Cour d'appel de Paris, le nom que son père, le célèbre avocat, avait illustré au barreau de la même Cour. Les regrets causés par la disparition de M. Eugène Paillet eurent pour mesure la sympathie qu'il inspirait. Il suffisait de le connaître, tant son accueil était bienveillant, pour lui devenir ami.

Son rôle dans la bibliophilie contemporaine fut prépondérant, et cette attraction qu'il exerçait grâce à une amabilité toujours prodiguée, jamais banale, fut son principal moyen d'action. Le récit de sa vie n'est pas autre chose que l'histoire des évolutions du Livre durant le dernier quart du siècle écoulé.



Je me reporte à mes souvenirs lointains de débutant dans la carrière. Chaque soir, chez Rouquette, le père, chez le vieux Fontaine, du passage des Panoramas, chez son émule Damascène, jeune alors, dans des entresols interdits aux profanes, les grands amateurs de livres se réunissaient. Timide, j'osais à peine aborder les seuils réservés; mais des bribes de conversation, que je recueillais comme des oracles, parvenaient à mes oreilles. Un nom sans cesse était prononcé, celui de M. Paillet. — Qu'avait-il acheté à la dernière vente? Que visait-il dans les prochaines? — Si le libraire soumettait à l'examen du docte aréopage quelque exemplaire de choix, presque toujours j'entendais dire : « Il

est beau, mais pourtant il ne vaut pas celui de Paillet. »

Un soir, chez Rouquette, je crois, la voix sonore de M. Ernest Quentin-Bauchart retentit : « Nous parlions de ses livres; le voici lui-même! » M. Édouard Bocher, le baron James de Rothschild, M. de Villeneuve . . ., se levèrent. Je vis dans l'embrasure de la porte un homme de petite taille, à la démarche un peu lente, au geste discret, à l'œil pétillant de malice sous le lorgnon, mais un sourire large et bon adoucissait la pointe du regard. Je contemplai avec respect l'amateur dont les jugements étaient si souvent cités, dont l'influence était si bien établie.

Pourtant, dans ces cénacles un peu fermés, on ne connaissait et même on ne voulait connaître qu'un côté de M. Paillet. On le savait possesseur d'incunables et de beaux livres à figures sur bois du XVIe; on admirait son flair à découvrir les plus rares éditions originales du XVIIe; on ne contestait pas qu'en fait de XVIIIe, non seulement il possédât les plus beaux spécimens des grands livres à figures, mais qu'il les connût mieux que personne. On se rendait compte de la finesse de son sens artistique, de l'étendue de son érudition : ne

l'avait-on pas surpris lisant *Daphnis et Chloé* dans le texte grec!

Mais ces tenants de l'ancienne école, ces « vénérants de 1875 », comme les a baptisés M. Beraldi, ne me disaient pas tout lorsque, guidant mes premiers pas incertains, ils me proposaient M. Paillet comme un maître dans l'étude et la science du vieux livre.

J'estime qu'un aphorisme très sûr serait celui-ci : « La bibliothèque, c'est l'homme. » Celle de Paillet, accueillante comme lui, s'ouvrait à deux battants devant les visiteurs; en outre, elle s'ouvrait à tout ce qui, dans le domaine du livre, offrait de l'intérêt, de même que l'esprit du maître, ennemi des partis-pris, était largement ouvert à toutes les manifestations d'art, à toutes les formes de la curiosité.

Rappelez-vous, je vous prie, que l'époque dont j'évoque le souvenir et qui remonte à plus de vingt-cinq ans était celle où l'excellent baron de Ruble, écrivant une préface pour le catalogue de M. de Lurde, y insérait cette phrase à intention laudative : « Après la mort de M. de Lurde, on ne trouva, parmi ses livres, qu'un seul ouvrage moderne; c'était un roman; mais M. de Lurde

ne l'avait pas acheté, car l'exemplaire portait un envoi d'auteur, et il ne l'avait pas lu, car les feuillets n'étaient pas coupés. »

Rappelez-vous qu'à la même époque Ambroise Firmin-Didot, le baron Pichon, M. de la Roche-Lacarelle, M. de Lignerolles enrichissaient avec ardeur, avec passion, les splendides collections, maintenant disséminées, où ils s'attachaient à réunir tout ce qui leur paraissait digne d'exciter la convoitise des bibliophiles de leur temps. Eh bien! quelle place y faisaient-ils aux productions contemporaines? Aucune.

Autour d'eux, toutefois, les coudoyant dans la rue, respirant leur air, il y avait des illustrateurs tels que Célestin Nanteuil, T. Johannot, Raffet, Gustave Doré, Meissonnier... Avouez que nos grands amateurs avaient une bizarre façon d'encourager les ouvriers du livre d'art, de les inspirer, au besoin de les conseiller et diriger!

Notez, en outre, qu'il y avait des écrivains qui publiaient des livres, qu'en définitive les premières éditions de ces livres étaient des éditions originales, que rien ne manquait à ces éditions originales de ce qui fait la valeur bibliophilique, ni les variantes, les *remarques*, les *cartons*, ni la

rareté. Oui, la rareté. Je n'ignore pas que la première édition collective des *Œuvres* de Corneille, 1644, ne court pas les rues, non plus que celle des *Œuvres* de Molière, 1666. Mais s'il vous arrive de trouver l'édition originale des *Méditations poétiques*, 1820, — surtout avant le carton, — ou celle de *Notre-Dame de Paris*, 1831, ou celle de la *Dame aux Camélias*, 1848, je vous adresserai mes plus chaudes félicitations.



M. Eugène Paillet fut-il — comme j'ai souvenir de l'avoir écrit au lendemain de sa mort — le premier à se rendre compte que les bibliophiles se faisaient plus de tort à eux-mêmes, en excluant par système les livres modernes, qu'ils ne faisaient tort à ces livres?

On m'a reproché ce qu'on a appelé une erreur : d'autres, avant lui, avaient recherché les *romantiques* et les beaux livres à figures sur bois du milieu du XIXe siècle. A la suite d'Asselineau, notamment, des curieux avaient déjà exploré cette mine.

Je n'en disconviens pas. Mais le mérite de

M. Paillet n'en est pas diminué. Si la voie avait été frayée avant lui, ce fut lui qui orienta les « jeunes » vers cette voie, en prêchant d'exemple, et qui fit pénétrer le livre moderne dans la bibliophilie. Voilà ce que lui seul pouvait faire.

Le moyen, s'il vous plaît, que le plus enragé des « vénérants » traitât par le dédain un bibliophile qui ne se contentait pas de mettre sur ses rayons des livres à la marque de Geofroy Tory, « au Pôt cassé », ou à la marque des Elzevier, ou à celles de Claude Barbin et Denys Thierry, mais qui savait fouiller les plis et replis de ces livres précieux, pénétrer leurs intimes particularités, chercher la « faute » à l'endroit où il faut qu'elle se trouve! Et quand un tel bibliophile, qui maniait avec un tel respect et un tel amour les *Heures* de Simon Vostre ou les *Baisers* de Dorat enrichis des tirages hors textes, se proclamait ensuite non moins heureux, non moins fier de posséder et de montrer des éditions romantiques, voire des livres tout modernes, pouvait-on se permettre de ricaner!

M. Paillet a donné aux collectionneurs de livres modernes le courage de leur opinion, le sentiment de leur force. Il a rempli ce rôle à l'heure opportune et de la façon qui convenait.

La réaction contre le vieil exclusivisme était dans l'air. En l'encourageant, Paillet la dirigea, il la contint dans de justes bornes. Sans lui, elle se serait produite d'une façon plus désordonnée, plus violente. On se serait peut-être jeté du premier coup dans les exagérations extrêmes, et alors tout ce mouvement si intéressant de rénovation du livre, de rénovation de la reliure, qui a caractérisé les dernières vingt-cinq années, eût été compromis.



Je viens d'écrire le mot de reliure. Ici, pareillement, M. Paillet fut un initiateur. Est-ce lui, est-ce M. Beraldi, son élève alors, son successeur aujourd'hui à la présidence des Amis des Livres, qui alla le premier trouver le grand relieur Cuzin et engagea avec lui ce dialogue, ou à peu près : « Voyons, Cuzin, est-ce que ça vous amuse de toujours copier les mêmes modèles anciens, les mêmes décors à la fanfare, les mêmes filets à la Du Seuil, les mêmes dentelles reproduites de Padeloup et de Derome, qu'on faisait déjà, avant vous, de copier Trautz-Bauzonnet? — Si ça m'amuse, Monsieur! Pas du tout; j'aimerais infini-

ment mieux créer. — Eh bien! nous allons commencer. Je vous apporte un exemplaire des *Chansons de Laborde;* nous ne nous contenterons pas, cette fois, d'une ornementation « à l'oiseau »; allez à Versailles; dans tel salon de Trianon, vous remarquerez une exquise boiserie, contemporaine de ce livre; prenez-en le motif et exécutez-le sur l'exemplaire. » Ainsi fut fait. Je répète que je ne sais pas si la première idée, la toute première, appartint à M. Paillet, ou si elle appartint à M. Beraldi; je crois qu'elle jaillit comme d'elle-même de leurs entretiens, de leurs communes préoccupations. Ce jour-là fut découvert un décor XVIIIe que le XVIIIe siècle n'avait pas connu et qui devait se prêter à des applications dépassant en variété, en richesse, tout ce que les relieurs du XVIIIe nous ont laissé. On sait quels chefs-d'œuvre Cuzin et son collaborateur Mercier, le titulaire actuel de l'atelier, ont réalisés sur cette donnée.

En même temps, alors que les initiatives et les innovations de Marius Michel, père et fils, excitaient les railleries des tenants de la vieille école, M. Paillet comprenait tout le parti que de tels artistes tireraient de la flore ornementale adaptée

à la reliure. Il suivait leurs efforts, il fut un des premiers à leur rendre justice.

On connaît la phrase de Peiresc, écrivant de sa résidence d'Aix, sous Louis XIV : « J'ai ici un petit relieur qui ferait aussi bien que Le Gascon s'il avait d'aussi jolis fers. » M. Beraldi a fait à ce propos une remarque fort juste : « Brave Peiresc, il fallait lui fournir ces jolis fers. » M. Paillet fut le chef de file des amateurs qui, durant la dernière période, ont donné aux relieurs tous les fers souhaitables et ont libéralement coopéré au renouveau de la reliure d'art.

Ici encore l'évolution était dans l'air; mais ici encore il importait qu'elle fût bien conduite. C'est pourquoi je fais dater la transformation de notre reliure moderne du jour où M. Paillet et son groupe intervinrent activement. Avant cette date, il y avait eu des tentatives, notamment celles d'un nommé Amand, qui fut le véritable inventeur de cette chose dangereuse qu'on appelle le symbolisme en reliure; présentement même, on ne dit plus : symbolisme, on dit : symphonisme. Rendons à chacun son dû! Mais il fallait l'entrée en scène d'hommes d'un goût éprouvé pour dégager, dans le mouvement confus d'alors, ce qui

était à encourager et ce qui était à combattre. Amand partait bravement en guerre contre la routine, brandissant ses outils comme Don Quichotte, à cheval sur Rossinante, brandissait sa lance. Mais Amand ne savait pas se servir de ses outils; et si l'on eût laissé faire, ses essais informes, même en les joignant à ceux de Lortic le père, un habile exécutant, celui-là, seulement trop inégal, auraient servi la cause de la routine. Mieux vaut un sage ennemi. . ., dit le proverbe.



Je m'oublie; j'ai déjà noirci bien des feuillets et je n'ai pas encore parlé de ce qui fut l'occupation principale, de ce qui reste le titre capital de M. Paillet. Il ne se borna point à réunir de beaux livres et à les faire superbement relier; il en suscita, il en fit.

M. F. D. . . a trop bien retracé dans un précédent *Almanach du Bibliophile,* celui de 1899, l'histoire de la Société des Amis des Livres pour que je la recommence. Le lecteur aura sûrement remarqué qu'à chaque page de cette histoire le nom de M. Paillet revient et se retrouve.

Le vrai fondateur de la Société, ce fut lui. L'idée de ce groupement d'amateurs, déjà conçue par d'autres avant lui, ne prit vraiment corps que lorsque M. Paillet la fit sienne. Il rédigea les statuts de la Société; il assura et surveilla son recrutement, il présida à ses développements. Il fut, de 1876 à 1900, l'âme des réunions mensuelles. Il avait fait adopter une clause d'après laquelle les sociétaires seraient, tour à tour, invités à diriger la confection des livres édités par la Société. Lui-même s'acquitta à plusieurs reprises de ce soin; il y apporta une attention méticuleuse, une compétence hors de pair, et c'est ainsi que les mieux réussis et les plus recherchés parmi les ouvrages de la collection sont ceux dont il contrôla directement l'élaboration, depuis le livre du début, la *Chronique de Charles IX*, 1876, jusqu'au *Zadig* qui est présentement si haut coté et qui a remis en honneur le procédé de l'illustration par l'eau-forte en couleur.

Grâce à l'impulsion de M. Paillet surtout, l'action de la Société a rayonné au dehors. En même temps que les adhérents recevaient, chaque année, des volumes dont la collection représente actuellement une très grosse valeur, ils apprenaient

à s'intéresser aux publications des éditeurs; et ceux-ci, encouragés par la sympathie qu'on leur témoignait, s'inspirant des modèles que la Société leur proposait, trouvant dans les exemples qu'elle leur donnait des motifs d'émulation, piqués au jeu par les résultats qu'obtenaient des non-professionnels, ont déployé un entrain et une ardeur que les périodes antérieures n'avaient pas connus.

M. Paillet avait lieu d'être satisfait de son œuvre. Au nom de tous ceux que la bibliophilie avait attirés vers lui et que le charme de ses relations lui avait ensuite attachés très profondément, j'exprime le regret qu'il n'en ait pas joui plus longtemps.

D'EYLAC.

ARY RENAN.

Ary Renan est mort le 4 août 1900. Il avait quarante-deux ans.

Écrivain et peintre, il était artiste avant tout. Les Salons connurent de lui quelques toiles remarquables, notamment les *Voix de la mer* et la *Phalène;* son œuvre d'écrivain fut peut-être plus

pénétrant et plus délicat, soit comme poète, soit comme voyageur, soit comme critique d'art. Les *Paysages historiques* et le livre sur *Gustave Moreau* sont de la lignée des *Maîtres d'autrefois*.

Fils de Renan, petit-fils d'Henri Scheffer et petit-neveu d'Ary Scheffer, dans ses veines coulait du sang des dieux. Il fut, en outre, un être de bonté.

M. Michel Bréal, le jour des obsèques, l'a justement loué dans le discours qui va suivre :

Au moment de quitter cette demeure où tout nous parle de lui, où nous découvrons sur les murs quelques-unes des œuvres que nous avons aimées, au moment de quitter cet atelier qu'il animait de sa parole pénétrante, en sa douceur voilée, nous sentons tous que nous y laissons une portion de nous-même, et quelque chose de bon, d'aimable et de fort va désormais appartenir au passé. Nous ne retrouverons plus ce mélange de bonté caressante, d'esprit alerte, de recherche sincère et courageuse de la vérité en toutes choses. Tous, amis anciens et nouveaux, nous en avons le cœur serré. Je dois à ma qualité de vieil ami de la famille le triste

privilège de prononcer en votre nom cette parole d'adieu.

Ary Renan portait un nom illustre entre tous avec une vaillance qui avait l'air de s'ignorer elle-même. A ce fonds de sérénité, l'on devinait une enfance qui avait été couvée avec amour, réchauffée comme dans un nid de tendresse, et d'où la prévoyance des parents avait éloigné tout ce qui pouvait contrister une jeune âme. Il n'ignorait pas les côtés amers et ingrats de la vie; mais, fidèle en ceci à l'esprit de ses parents, il ne s'y attardait pas.

Il établissait sa demeure spirituelle en des régions plus hautes, où n'arrivait rien de bas et de mesquin.

L'art, la philosophie, les voyages, les chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les pays, les belles amitiés, les affections de famille étaient son aliment. Il ne pouvait s'en rassasier. A suivre ses causeries, auxquelles rien ne restait étranger, et où il semait à tout instant les aperçus les plus imprévus, à écouter le son de sa voix, on pouvait, par moments, croire entendre Ernest Renan. Il y ajou-

tait une pointe de gaieté qui prêtait aux dons héréditaires un aspect original et charmant. Dans ses Souvenirs de jeunesse, *Ernest Renan raconte qu'à la descendance celtique il se mêlait chez lui un peu de tempérament gascon. Cette veine méridionale était encore plus apparente chez le fils que chez le père. La branche déjà pliée et penchante à terre donnait encore sa riche récolte de fleurs et de fruits.*

Cet artiste souriant entreprenait cependant les tâches les plus ardues. Notre littérature d'art a trouvé en lui un interprète subtil et passionné. Nos musées gardent quelques-unes de ses toiles, d'inspiration si personnelle. D'autres vous parleront de son mérite comme peintre. Je puis plus aisément apprécier l'écrivain. Il n'était pas aisé de traduire en langage parlé les scènes élyséennes de Puvis de Chavannes. Il était encore plus difficile de rendre sensibles à l'esprit les paysages surnaturels de Gustave Moreau, la mystérieuse mélancolie de ses personnages. C'est pourtant ce qu'a fait Ary Renan. Le volume dédié à la mémoire de son maître est un véritable tour de force. On reconnaît

l'élève qui, dès l'enfance, avait été initié au secret d'exprimer ce qu'il y a de plus intime dans l'âme humaine.

Tout cela est fini... Je pense en ce moment au tableau de Gustave Moreau, dont il a donné dans son livre un commentaire ému, Le jeune homme et la mort. *Le jeune homme, atteint d'un coup sans remède, prend stoïquement congé de la vie. Point de colère (c'est Ary qui parle), point de rites sombres et désolants. Les ancêtres, dit-il, évitaient de représenter la mort sous des caractères repoussants : ils la figuraient par des symboles empreints d'une grâce douloureuse. On adressait aux défunts de touchantes apostrophes, des sentences consolatrices. Ainsi voulons-nous faire pour Ary Renan.*

En ta courte vie, tu as cependant goûté quelques-unes des joies les meilleures que ce monde peut offrir. Tu es né d'un père comblé de tous les dons de l'esprit, d'une mère exquise en sa bonté, indulgente en sa sagesse. Une sœur de bonté toute pareille a veillé sur toi. Tu t'es réchauffé au cœur chaud, à la communicative sympathie de ton beau-frère : en leurs enfants tu as vu grandir les germes

des mêmes qualités. Tu as contemplé les plus beaux sites de la terre. Tu as des amis qui te pleurent. Tu t'es essayé à l'art le plus noble. Tu n'as pas perdu ta vie. Ton souvenir restera précieux à tous ceux qui t'ont connu. Entre en paix dans le séjour de l'éternel repos.

MICHEL BRÉAL.



LES PREMIÈRES THÉÂTRALES

À PARIS EN 1900.

Comédie-Française.

Administrateur général : M. Jules CLARETIE.
Secrétaire général : M. GUILLOIRE.

15 janvier.... *La Voix du Rêve,* à-propos en vers, par M. HENRIQUET.
16 novembre. *Alkestis,* d'après Euripide, drame en 4 actes, en vers, par M. Georges RIVOLLET.

Odéon.

Directeur : M. Paul GINISTY.
Secrétaire général : M. Georges FONVILLE.

15 janvier.... *L'Illustre Théâtre,* à-propos en vers, par M. Emmanuel DES ESSARTS.
23 janvier.... *Colin-maillard,* 1 acte, par M. Jean DESTREM.
7 avril...... *Chaperon rouge,* conte en 3 actes et en vers, par M. Henri LEFEBVRE, musique de M. THOMÉ.
10 mai...... *L'Enchantement,* comédie en 4 actes, par M. Henry BATAILLE.
17 octobre... *La Guerre en dentelles,* drame en 5 actes et 7 tableaux, par M. Georges D'ESPARBÈS.
3 novembre. *Le Paquet,* comédie en 1 acte, par M. Louis LEGENDRE.

Opéra.

Directeurs : MM. BERTRAND et GAILHARD.
Secrétaire général : M. Georges BOYER.

7 février.... *Lancelot,* drame lyrique en 4 actes et 6 tableaux, par Louis GALLET et M. BLAU, musique de M. Victorien JONCIÈRES.

Opéra-Comique.

Directeur : M. Albert Carré.

2 février.... *Louise*, roman musical en 4 actes et 5 tableaux, paroles et musique de M. Gustave Charpentier.

11 avril..... *Le Juif polonais*, conte populaire en 3 actes et 6 tableaux, d'après Erckmann-Chatrian, par M. H. Caïn et P.-B. Gheusi, musique de M. Erlanger.

1er mai...... *Le Follet*, légende lyrique en 1 acte, paroles de M. Pierre Barbier, musique de Lefèvre.

30 mai....... *Hænsel et Gretel*, conte lyrique en 3 actes et 5 tableaux, poème de A. Wette, version française de Catulle Mendès, musique de M. Humperdinck.

4 juillet..... *Phœbé*, ballet en 1 acte, par M. G. Berr, musique de M. Gédalge.

14 juillet..... *La Marseillaise*, 1 acte, paroles de M. Georges Boyer, musique de M. Lucien Lambert.

Ambigu.

Directeurs : MM. Holacher et Georges Grisier.
Secrétaire général : M. Henri Sébille.

21 février.... *Moineau franc*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par MM. E. Gugenheim et G. Le Faure.

16 mars..... *La Duchesse de Berry*, drame historique en 5 actes et 8 tableaux, par M. Arthur Bernède.

27 avril..... *Le Porteur aux Halles*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par M. Fontanes.

Athénée.

Directeur : M. Abel Deval.
Secrétaire général : M. Paul Largy.

23 janvier.... *L'Homme à l'oreille coupée*, comédie en 3 actes, par M. Francis de Croisset. — *Un Amant délicat*, comédie en 1 acte, par M. André Picard.

10 mars ..... *Mademoiselle de Bullier,* comédie en 2 actes, par Henri GIRAUD. — *L'Intérim,* comédie en 3 actes, par M. Louis LEGENDRE.
4 avril...... *Notre ami,* comédie en 3 actes, par Georges MITCHELL.
28 avril...... *Francine ou Le Respect de l'innocence,* comédie en 3 actes, par M. Ambroise JANVIER. — *L'Inconnue,* comédie en 1 acte, par M. A. MORTIER.
9 juin...... *La Locura de Amor,* pièce en 5 actes, par M. TAMAYO Y BAUS (troupe de Mme M. Guerrero).

Bouffes-Parisiens.

Directeurs : MM. COUDERT et BERNY.
Secrétaire général : M. Georges DE BRUS.

19 février.... *La Belle au bois dormant,* opéra-comique en 3 actes et 8 tableaux, par MM. VANLOO et G. DUVAL, musique de M. Charles LECOQ.
3 novembre. *La Czarda,* vaudeville-opérette en 4 actes, par M. Alfred DELILIA, musique de M. FRAGEROLLE.

Cluny.

Directeur : M. Léon MARX.

26 janvier.... *Le Fiancé de Thylda,* opérette en 3 actes et 6 tableaux, par MM. DE COTTENS et CHARNAY, musique de Louis VARNEY.
22 mars ..... *Un soir d'hiver,* vaudeville en 3 actes et 6 tableaux, par M. Ernest BLUM.
15 juin...... *Prêtez-moi votre entresol,* vaudeville en 1 acte, par M. Lucien DUVAL.
17 octobre... *Les Quatre Coins de Paris,* folie-vaudeville en 3 actes et 6 tableaux, par MM. Albert BARRÉ et Armand NUMÈS.

Déjazet.

Directeur : M. Georges ROLLE.
Secrétaire général : M. Victor DOLMETSCH.

24 janvier.... *Papa beau-père*, comédie-bouffe en 3 actes, par M. Georges MITCHELL.
9 mars...... *Le Petit Chauffeur*, vaudeville en 3 actes, par M. FONTANES.
28 avril...... *Modèle de vertu*, pièce en 1 acte, par M. Henri FRANSOIS.

Folies-Dramatiques.

Directeur : M. Victor SILVESTRE.
Secrétaire général : M. Paul LORDON.

23 juin...... *Malvina Ire*, opéra-comique en 3 actes, par MM. MAC-NAB et Paul MANOURY, musique de M. HIRLEMAN.

Gymnase.

Directeur : M. Alphonse FRANCK.
Secrétaire général : M. BRUN.

1er mars..... *Un Complot*, comédie en 3 actes, par MM. Alexandre BISSON et Jean GASCOGNE.
11 juillet..... *Le Fils de l'Étrangère*, pièce en 3 actes, par M. DESMIRAIL.
15 octobre... *Une Idée de mari*, comédie en 3 actes, par M. Fabrice CARRÉ.
29 octobre... *La Poigne*, pièce en 4 actes, par M. Jean JULLIEN.

Nouveautés.

Directeur : M. Henri MICHEAU.
Secrétaire général : M. Lionel MEYER.

14 février.... *Les Maris de Léontine*, pièce en 3 actes, par M. Alfred CAPUS.

Nouveau-Théâtre.

Directeur : M.

14 février.... *Le Ressort,* pièce en 4 actes, par M. Urbain GOHIER.

Palais-Royal.

Directeur : M. Maurice CHARLOT.
Secrétaire général : M. Eugène HÉROS.

20 mars..... *Zigomar!* pièce en 3 actes, par M. Léon GANDILLOT.
14 avril...... *Les Femmes de paille,* vaudeville en 3 actes, par Paul GAVAULT et Marcel GUILLEMAUD.

Porte-Saint-Martin.

Directeurs : MM. Henry HERZ et Jean COQUELIN.

5 avril...... *Jean-Bart,* drame en 5 actes et 7 tableaux, par Edmond HARAUCOURT.

Renaissance.

Directeurs : MM. MILLIAUD frères.
Secrétaire général : M. Edmond STOULLIG.

17 août...... *Mariage princier,* opéra-bouffe en 3 actes, de M. Paul FERRIER, musique de M. Émile GILLET.

Théâtre Antoine.

Directeur : M. André ANTOINE.
Secrétaire général : M. Marcel LUGUET.

8 janvier.... *En paix,* drame en 5 actes et 6 tableaux, par M. Louis BRUYERRE.
22 janvier.... *La Gitane,* drame en 4 actes, par M. Jean RICHEPIN. — *Bagatelle,* 1 acte, par M. Alexandre MEUNIER.

2 mars..... *L'Empreinte*, comédie en 3 actes, par M. Abel HERMANT. — *Poil de carotte*, 1 acte, par Jules RENARD.

6 avril...... *La Clairière*, comédie en 5 actes, par Maurice DONNAY et Lucien DESCAVES.

2 juin...... *Le Marché*, comédie en 3 actes, par M. Henry BERNSTEIN. — *Grasse matinée*, 1 acte, par M. Alfred ATHYS. — *Ceux qu'on trompe*, 1 acte, par M. GRENET-DANCOURT.

15 novembre. *L'Huis-clos malgré lui*, pièce en 1 acte, par M. Ernest LAJEUNESSE. — *Sur la foi des étoiles*, pièce en 3 actes, par M. Gabriel TRARIEUX. — *Main gauche*, pièce en 3 actes, par M. Pierre VEBER.

Théâtre blanc.

24 janvier.... *La Méthode Mach-Much*, comédie en 4 actes, par M. Charles ESQUIER. — *La Petite Sœur*, comédie en 1 acte, par Mme Marie BARBIER.

Théâtre des Escholiers.

18 avril...... *La Fronde*, pièce en 3 actes, par M. Lucien BERNARD. — *Par honnêteté*, pièce en 1 acte, par M. Jean MAROUSSI.

Théâtre libre.

Directeur : M.

19 janvier.... *Le Droit de la mère*, 4 actes, par Mme TOLA-DORIAN. — *Georges Carell*, 1 acte en vers, par Mme TOLA-DORIAN.

2 juin...... *Un Précurseur*, drame en 6 tableaux, par Mme TOLA-DORIAN.

Théâtre lyrique.

Directeur : M.

6 février.... *Martin et Martine*, conte flamand en 3 actes, par M. Paul MILLIET, musique de M. Émile TRÉPARD.

Théâtre Marigny.

Directeur : M.

1er septembre. *Une Fête à Séville*, pièce mimée de M. René BRÉVIAIRE, musique de M. Georges PALICOT.

Théâtre Maguéra.

Directrice : Mlle MAGUÉRA.

14 janvier.... *L'Anneau de fer*, drame en 5 actes et 9 tableaux, par MM. Ély MONCLERC, MARCILLAC, et DELACOUR.
27 avril...... *Maîtresses de Roi*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par M. Paul TENARQ.
11 mai...... *Le Credo de l'aïeule*, 1 acte, par Mme HERTER-EYMOND. — *Les Deux Gendres de M. Maîtrey*, pièces en 4 actes, par M. Alphonse CHAUDEY.
15 novembre. *La Potion*, 1 acte, par M. Pierre AUDRICOURT. — *La plus laide Fille du monde*, pièce en 2 actes, par M. A. MEUNIER. — *Âme de poupée*, acte en vers, par MM. DAVIN DE CHAMPCLOS et J. JACQUES.

Théâtre de l'Œuvre.

Directeur : M. LUGNÉ-POÉ.

6 janvier.... *Monsieur Bonnet*, pièce en 4 actes, par M. Maurice DE FARAMOND.
8 mai...... *Le Cloître*, pièce en 4 actes, par M. Émile VERHAEREN.

Théâtre de la République.

Directeur : M. Alphonse LEMONNIER.
Secrétaire général : M. Amédée DE JALLAIS.

9 février.... *La Fille du Gardien de la paix,* drame en 5 actes et 8 tableaux, par M. Gaston MAROT.

Théâtre Sarah-Bernhardt.

Directrice : Mme SARAH BERNHARDT.
Secrétaire général : M. JUÉ.

15 mars..... *L'Aiglon,* drame en 6 actes et en vers, par M. Edmond ROSTAND.

Variétés.

Directeur : M. Fernand SAMUEL.
Secrétaire général : M. Jules BRASSEUR.

17 mai...... *Éducation de prince,* pièce en 4 actes, par M. Maurice DONNAY.

Vaudeville.

Directeur : M. POREL.
Secrétaire général : M. GRENET-DANCOURT.

8 février.... *Le Begum,* comédie en 1 acte, par M. O'MONROY et Robert VALLIER.
14 mars...... *La Robe rouge,* pièce en 4 actes, par M. BRIEUX.



TABLE DES MATIÈRES
ET DES GRAVURES.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.





L'Almanach du Bibliophile pour l'année 1901 a été achevé d'imprimer le 12 juillet 1903, au nombre de neuf cents exemplaires, dont cinquante sur chine, par l'Imprimerie nationale, M. Arthur Christian étant directeur.

Les trente compositions en couleurs d'Eugène Grasset ont été gravées par Émile Froment.



EDITIONS D'ART
EDOVARD PELLETAN
125 Bovlevard St Germain
PARIS

Catalogue

1903

ÉDITIONS D'ART



ÉDOUARD PELLETAN

Le véritable luxe d'un livre doit s'entendre de la supériorité de l'œuvre écrite, de la beauté de l'illustration, de l'appropriation de la typographie, de la perfection du tirage, de la qualité du papier et du nombre limité des exemplaires.

Paru en 1896

ALFRED DE MUSSET

LES NUITS

ET

SOUVENIR

★

Illustrations de A. Gérardin

GRAVÉES PAR FLORIAN

Un volume in-4 et in-8 raisin, imprimé par Lahure, tirage à la presse a bras, limité à 500 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur satin, avec une double suite d'épreuves signées, sur japon et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

23 exemplaires — de 3 à 25. — sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine, au prix *net* de. . . . . 500 fr.

IN-8 RAISIN

25 exemplaires — de 26 à 50, — sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures sur japon ancien et sur chine, au prix *net* de. 225 fr.

50 exemplaires, de 51 à 100, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon ancien et sur chine, au prix *net* de . . . . 200 fr.

100 exemplaires, de 101 à 200, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur japon ancien, au prix de . . . . . 100 fr.

300 exemplaires, de 201 à 500, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), au prix de. . . . . 50 fr.

Paru en 1896

HÉGÉSIPPE MOREAU

PETITS CONTES

A

MA SŒUR

★

63 illustrations de L. Dunki

GRAVÉES PAR CLÉMENT BELLENGER

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire unique, sur satin, avec six aquarelles peintes sur l'exemplaire, et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant sur chacun des faux-titres un dessin original (soit 6), et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine.

26 exemplaires, de 3 à 28, sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle ou un dessin original, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine, au prix *net* de. . . . . 600 fr.

2 exemplaires. de 29 à 30, sur vélin blanc à la forme, des papeteries du Marais, contenant une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine.

IN-8 RAISIN

25 exemplaires, in-8 raisin, de 31 à 55, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon ancien et sur chine, au prix *net* de 250 fr.

50 exemplaires, de 56 à 105, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures sur japon ancien et sur chine, au prix *net* de . . . . 225 fr.

100 exemplaires, de 106 à 205, sur vélin à la cuve, des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur japon ancien ou sur chine . . . . . 150 fr.

145 exemplaires, de 206 à 350, sur vélin à la cuve, des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) . . . 60 fr.

Paru en 1896

FRANÇOIS VILLON

Les Ballades

70 illustrations de A. GÉRARDIN

GRAVÉES PAR JULIEN TINAYRE

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant les maquettes et croquis de l'illustrateur, avec un motif à l'aquarelle sur chacun des faux-titres (soit 33) et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine.

25 exemplaires, de 3 à 27, sur japon ancien, contenant une aquarelle originale et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon mince et sur chine, au prix *net* de . . . . 600 fr.

3 exemplaires, de 28 à 30, sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine.

IN-8 RAISIN

25 exemplaires, de 31 à 55, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon mince et sur chine, au prix *net* de . . 250 fr.

50 exemplaires, de 56 à 105, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon mince et sur chine, au prix *net* de . . . . 250 fr.

100 exemplaires, de 106 à 205, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur japon ancien ou sur chine de toutes les gravures . . . . 150 fr.

145 exemplaires, de 106 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ). . . 75 fr.

Paru en 1896

THÉOCRITE

L'OARISTYS

Texte grec, et traduction nouvelle de M. A. Bellessort

PRÉCÉDÉE

D'UNE LETTRE DE SICILE

Par M. Anatole FRANCE

De l'Académie Française

★

Illustrations de Georges Bellenger

GRAVÉES PAR E. FROMENT

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — contenant une aquarelle originale sur chacun des faux-titres, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

25 exemplaires, de 3 à 27, sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine, au prix *net* de . . . . 300 fr.

3 exemplaires, de 28 a 30, sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

IN-8 RAISIN

50 exemplaires, de 31 à 80, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon et sur chine, au prix *net* de. . . . . . . 150 fr.

100 exemplaires, de 81 à 180, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur chine fort de toutes les gravures . . 75 fr.

170 exemplaires, de 181 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ). . . 30 fr.

Paru en 1900 :

THÉOCRITE

—

LES SYRACUSAINES

Texte grec, et traduction nouvelle de M. A. Bellessort

Illustrations de Marcel Pille

GRAVÉES PAR FROMENT FILS

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.
Un exemplaire — N° 2 — contenant une aquarelle originale, sur chacun des faux-titres, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.
10 exemplaires, de 3 à 27, sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, avec une suite d'épreuves d'artiste signées, sur chine, au prix *net* de . . . . 300 fr.
13 exemplaires, de 28 à 30, sur grand vélin du Marais à la forme, avec une suite d'épreuves d'artiste signées, sur chine, au prix *net* de . . . . 300 fr.

IN-8 RAISIN

50 exemplaires, de 31 à 80, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur chine, au prix *net* de. . . . . 160 fr.
100 exemplaires, de 81 à 180, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur chine de toutes les gravures. . . . . 80 fr.
170 exemplaires, de 181 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) . . . 35 fr.

Paru en 1897

LES AVENTURES

DU

DERNIER ABENCERAGE

PAR

CHATEAUBRIAND

★

44 illustrations de Daniel VIERGE

GRAVÉES PAR FLORIAN

In-4 et in-8 jésus, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, avec un dessin original sur chacun des faux-titres et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

15 exemplaires, de 3 à 17, sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine, au prix *net* de . . . . 600 fr.

13 exemplaires, de 18 à 30, sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

IN-8 JÉSUS

15 exemplaires, de 31 a 45, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures sur japon ou sur chine, au prix *net* de . . . . 300 fr.

55 exemplaires, de 46 à 100, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur chine, au prix *net* de . 250 fr.

100 exemplaires, de 101 à 200, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) avec un tirage à part sur chine de toutes les gravures, au prix de . . . . 150 fr.

150 exemplaires, de 201 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) au prix de . . . . 75 fr.

Paru en 1898

SULLY PRUDHOMME

A

ALFRED DE VIGNY

SONNET

★

ILLUSTRATIONS

DE

Georges BELLENGER, BELLERY-DESFONTAINES,
DUNKI et FLORIAN

GRAVÉES PAR FLORIAN

Plaquette in-4 et in-8 jésus, imprimée par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à **150 exemplaires** *numérotés en chiffres arabes, plus 50 exemplaires de présent numérotés en chiffres romains, dont 40 pour l'Académie française :*

Exemplaire unique, sur whatman, contenant le manuscrit du poète avec les dessins originaux et les fumés du graveur.

12 exemplaires in-4 sur japon ancien avec une suite d'épreuves d'artiste signées.

3 exemplaires in-8 jésus sur japon des manufactures impériales, avec une suite d'épreuves d'artiste signées, au prix de . . . . 50 fr.

140 exemplaires in-8 jésus sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) à. . . . 25 fr.

Il a été tiré 25 collections d'épreuves d'artistes signées

Dont 10 sur japon ancien, à . . . . 20 fr.
Et 15 sur chine, à . . . . 15 fr.

Paru en 1897

ALFRED DE VIGNY

SERVITUDE

ET

GRANDEUR MILITAIRES

I

SOUVENIRS

DE

SERVITUDE MILITAIRE

★

84 illustrations de DUNKI

GRAVÉES PAR CLÉMENT BELLENGER

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant sur chacun des faux-titres un dessin original, et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

15 exemplaires, de 3 à 17, sur japon ancien, contenant un dessin original, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine, au prix *net* de 600 fr.

13 exemplaires, de 18 à 30, sur vélin blanc à la forme des papeteries du Marais, contenant une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

IN-8 JÉSUS

15 exemplaires, de 31 à 45, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon ou sur chine, au prix *net* de . . . . . 250 fr.

55 exemplaires, de 46 à 100, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures sur chine, au prix *net* de 225 fr.

100 exemplaires, de 101 à 200, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur chine fort. . . . . 150 fr.

150 exemplaires, de 201 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ). . . 60 fr.

Paru en 1898

ALFRED DE VIGNY

SERVITUDE
ET
GRANDEUR MILITAIRES

II

SOUVENIRS

DE

GRANDEUR MILITAIRE

★

51 illustrations de Dunki

GRAVÉES PAR CLÉMENT BELLENGER

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant sur chacun des faux-titres un dessin original et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

15 exemplaires, de 3 à 17, sur japon ancien, contenant un dessin original, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine, au prix *net* de 600 fr.

13 exemplaires, de 18 à 30, sur vélin blanc à la forme des papeteries du Marais, contenant une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

IN-8 JÉSUS

15 exemplaires, de 31 à 45, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon ou sur chine, au prix *net* de. . . . 250 fr.

55 exemplaires, de 46 à 105, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures sur chine, au prix *net* de 225 fr.

100 exemplaires, de 106 à 205, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur chine fort . . . . 150 fr.

150 exemplaires, de 206 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) . . . 60 fr.

Paru en 1898

ALFRED DE VIGNY

LES DESTINÉES

Précédées de

MOÏSE

★

46 illustrations de Georges Bellenger

GRAVÉES PAR FROMENT

Un volume in-4 et in-8 raisin, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4 RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant une aquarelle originale sur chacun des faux-titres, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

15 exemplaires — de 3 à 17 — sur japon ancien à la forme, contenant un dessin original, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine, au prix *net* de . . . . 600 fr.

13 exemplaires — de 18 à 30 — sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

IN-8 RAISIN

15 exemplaires — de 31 à 45 — sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon ou sur chine, au prix *net* de. . . . 250 fr.

55 exemplaires — de 46 à 100 — sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures sur chine, au prix *net* de 225 fr.

100 exemplaires — de 101 à 200 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) avec un tirage à part sur chine fort de toutes les gravures. . 150 fr.

150 exemplaires — de 201 à 350 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) . . 60 fr.

Paru en 1899

JEAN LORRAIN

—

La Mandragore

★

33 illustrations de MARCEL PILLE

GRAVÉES PAR

DELOCHE, E. FLORIAN, LES DEUX FROMENT

ET JULIEN TINAYRE

In-4 et in-8, imprimé en COULEURS *par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à* 150 EXEMPLAIRES :

Deux exemplaires grand in-4° sur whatman, contenant : l'un tous les dessins originaux et aquarelles, l'autre une aquarelle sur chacun des faux-titres, soit trois ; plus une double suite d'artiste signées sur chine et sur japon mince des gravures.

15 exemplaires in-4° sur japon ancien contenant, une aquarelle et une double suite d'épreuves d'artiste, au prix *net* de 350 fr.

6 exemplaires in-4° sur vélin de cuve des Papeteries d'Arches, avec une double suite d'épreuves d'artiste.

20 exemplaires in-8° sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures, au prix *net* de . . . . 175 fr.

110 exemplaires sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de . . . . 100 fr.

Il a été tiré en outre :

12 collections sur chine d'épreuves monochromes, et 16 collections d'épreuves d'artiste dont 6 sur japon ancien et 10 sur chine.

Paru en 1900

ERNEST RENAN

—

PRIÈRE

SUR

L'ACROPOLE

Illustrations de BELLERY-DESFONTAINES

GRAVÉES PAR FROMENT

Grand et petit in-4, imprimé en couleurs par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 400 exemplaires

GRAND IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant une aquarelle sur chacun des faux-titres, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

25 exemplaires, de 3 à 27, sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon mince et sur chine, au prix *net* de . . . . 400 fr.

25 exemplaires, de 28 à 52, sur grand vélin blanc à la forme des papeteries d'Arches, contenant une aquarelle originale avec une double suite d'épreuves d'artiste signées sur Japon mince et sur chine, au prix *net* de. . 400 fr.

PETIT IN-4

45 exemplaires, de 53 à 97, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures sur chine, au prix *net* de 225 fr.

100 exemplaires, de 98 à 197, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur chine de toutes les gravures.

203 exemplaires, de 198 à 400, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ).

NOTA : Les derniers exemplaires sur vélin avec tirage à part des gravures sur chine sont portés à 150 fr.

Paru en 1900

CHARLES NODIER

HISTOIRE
DU
CHIEN DE BRISQUET

PRÉCÉDÉE

D'UNE LETTRE A JEANNE

Par M. ANATOLE FRANCE

De l'Académie Française

★

25 compositions de STEINLEN

dont 5 hors texte en couleurs

GRAVÉES PAR DELOCHE, FROMENT, ERNEST & FRÉDÉRIC FLORIAN

Un volume in-4, tirage limité à 127 exemplaires numérotés

Établi spécialement pour l'Exposition Universelle de 1900

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon mince et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant un dessin original sur chacun des faux-titres avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon mince et sur chine.

25 exemplaires — N°s 3 à 27 — sur grand vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, contenant un dessin original de Steinlen et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine, au prix *net* de . . . . 350 fr.

100 exemplaires — N°s 28 à 127 — sur grand vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de . . . . 125 fr.

Il a été tiré, en outre :

15 collections d'épreuves d'artiste signées, de toutes les gravures, dont
5 sur japon ancien, au prix *net* de . . . . 125 fr.
10 sur chine, au prix *net* de . . . . 100 fr.

Plus 10 collections polychromes sur chine;

Plus 10 collections, sur chine, des gravures non utilisées dans l'édition.

Paru en 1901

MAURICE DE GUÉRIN

POÈMES EN PROSE

(LE CENTAURE — LA BACCHANTE)

★

Compositions et décorations en couleurs de
H. BELLERY-DESFONTAINES

GRAVÉES PAR E. FLORIAN

In-4 et in-8, imprimé en 6 couleurs par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 167 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une suite d'épreuves d'artiste signées, sur chine.

Exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant une aquarelle originale sur chacun des faux-titres, avec une suite d'épreuves d'artiste signées, sur chine.

23 exemplaires — N°s 3 à 25 — sur japon ancien ou sur grand vélin des papeteries du Marais, contenant une suite d'épreuves d'artiste signées, sur chine, plus une collection monochrome et polychrome, sur chine, au prix *net* de. . . . . 325 fr.

IN-8 RAISIN

10 exemplaires — N°s 26 à 35 — sur chine, au prix *net* de 200 fr.

135 exemplaires — N°s 33 à 167 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de 100 fr.

Vient de paraître :
(Juin 1902)

VICTOR HUGO

CINQ POÈMES

Booz endormi — Bivar
O Soldats de l'an deux ! — Après la Bataille
Les Pauvres Gens

★

35 compositions de A. Rodin, Eugène Carrière, Daniel Vierge, Willette, Dunki et Steinlen

GRAVÉES PAR

F. et E. Florian, Crosbie, Duplessis, Perrichon, Émile et Eugène Froment

In-4 et in-8 jésus, imprimé par Lahure, tirage en rouge et noir, à la presse à bras, limité à 225 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste sur japon et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant un dessin original sur chacun des faux-titres, avec une double suite d'épreuves d'artiste sur japon et sur chine.

20 exemplaires — Nos 3 à 22 — sur japon ancien ou sur grand vélin des papeteries du Marais, contenant une collection d'épreuves d'artiste sur chine de toutes les gravures, au prix *net* de . . . . 350 fr.

IN-8 JÉSUS

10 exemplaires — Nos 23 à 32 — sur chine fort, au prix *net* de . . . . 200 fr.

193 exemplaires — Nos 33 à 225 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), au prix de 100 fr.

Il a été tiré en outre :

5 collections d'épreuves d'artiste sur japon ancien, au prix *net* de. 150 fr.

20 collections d'épreuves d'artiste sur chine, au prix *net* de . . . . 125 fr.

Paru en 1900

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Jean Gutenberg

SUIVI DU

TRAITTÉ DES PHANTOSMES

DE NICOLE LANGELIER

*

ÉDITION ORIGINALE

Illustrations de G. Bellenger, Bellery-Desfontaines,
Steinlen et Frédéric Florian

GRAVÉES PAR DELOCHE, LES DEUX FROMENT, ERNEST & FRÉDÉRIC FLORIAN

Grand et petit in-4, tirage à la presse à bras,
limité à 113 exemplaires.

Un exemplaire — N° 1 — sur peau de vélin, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste sur japon ancien et sur chine, plus une collection d'épreuves de toutes les gravures sur parchemin.

Un exemplaire — N° 2 — sur peau de vélin, avec une double suite d'épreuves d'artiste sur japon ancien et sur chine, plus une collection d'épreuves de toutes les gravures sur parchemin.

6 exemplaires — N°s 3 à 8 — sur japon ancien, contenant une double suite d'épreuves d'artiste signées sur japon ancien et sur chine, au prix *net* de. . . . . 175 fr.

5 exemplaires — N°s 9 à 13 — sur grand vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, contenant une double suite d'épreuves d'artiste signées sur japon ancien et sur chine, au prix *net* de. . . . . . 175 fr.

100 exemplaires — N°s 14 à 113 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de 60 fr.

Il a été tiré, en outre, 17 collections d'épreuves de toutes les gravures, dont 1 sur parchemin, 6 sur japon ancien et 10 sur chine.

Paru en 1901

ANATOLE FRANCE

De l'Académie Française

L'AFFAIRE
CRAINQUEBILLE

★

ÉDITION ORIGINALE

63 compositions de Steinlen

Gravées par Deloche, Ernest et Frédéric Florian, les deux Froment, Guzman, Mathieu et Perrichon

In-4 et in-8 jésus, tirage en rouge et noir sur les presses à bras de Lahure, limité à 400 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste sur japon et sur chine.
Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, avec un dessin original sur chacun des faux-titres, soit 10, plus une double suite d'épreuves d'artiste sur japon et sur chine.
25 exemplaires — N°s 3 à 27 — sur japon ancien ou sur grand vélin, contenant un dessin original de Steinlen, plus une suite d'épreuves d'artiste sur chine, au prix *net* de 600 fr.

IN-8, JÉSUS

30 exemplaires — N°s 28 à 57 — sur chine, au prix *net* de 300 fr.
343 exemplaires — N°s 58 à 400 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané KTHMA EΣ AEI) au prix de. 80 fr.

Il a été tiré en outre :

20 collections d'épreuves d'artiste sur chine, au prix *net* de . . . . 150 fr.
10 collections d'épreuves d'artiste sur japon ancien, au prix *net* de . . . . 175 fr.

Vient de paraître

ANATOLE FRANCE

De l'Académie Française

LES NOCES

CORINTHIENNES

ÉDITION DÉFINITIVE

20 compositions d'Auguste Leroux

Gravées par Ernest Florian

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 225 exemplaires numérotés.

in-4, texte réimposé

Exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'epreuves d'artiste, sur japon et sur chine.

Exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant une aquarelle sur chacun des faux-titres (soit neuf), avec une double suite d'épreuves d'artiste, sur japon et sur chine.

20 exemplaires — N°s 3 à 22 — sur japon ancien ou sur grand vélin des papeteries du Marais, contenant une aquarelle originale de l'illustrateur . plus une suite d'épreuves d'artiste, sur chine, au prix *net* de . . . . . . 500 fr.

in-8 raisin

20 exemplaires — N°s 23 à 42 — sur chine fort, au prix *net* de. . . . . 225 fr.

183 exemplaires — N°s 43 à 225 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de. 80 fr.

Il a été tiré en outre :

5 collections d'épreuves d'artiste de toutes les gravures, sur japon ancien, au prix *net* de . . . . 125 fr.

20 collections d'épreuves d'artiste de toutes les gravures, sur chine, au prix *net* de . . . . 100 fr.

Vient de paraître
(Fin Décembre 1902)

ANATOLE FRANCE

De l'Académie Française

LE PROCURATEUR DE JUDÉE

DÉCORÉ DE

12 compositions en camaïeu d'Eugène Grasset

Gravées par Ernest FLORIAN

In-4 et in-8, imprimé en 3 couleurs par l'Imprimerie Nationale, tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, plus une double collection d'épreuves d'artiste sur japon mince et sur chine.

Exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant une double collection d'épreuves d'artiste sur japon mince et sur chine.

20 exemplaires — N°s 3 à 22 — sur japon ancien ou sur grand vélin, contenant une collection d'épreuves d'artiste sur chine, au prix *net* de . . . . 350 fr.

IN-8

10 exemplaires — N°s 23 à 32 — sur chine, au prix *net* de 175 fr.

368 exemplaires — N°s 33 à 350 — sur vélin à la forme des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), au prix de . . . . 50 fr.

Il a été tiré en outre :

20 collections d'épreuves d'artiste de toutes les gravures, au prix *net* de. . . . . 60 fr.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

Publication annuelle illustrée

★

SOMMAIRE

DE LA PREMIÈRE ANNÉE (1898) :

28 illustrations de Bellery-Desfontaines

GRAVÉES PAR FROMENT

Première Partie :

JANVIER : *La Vie à Paris*, par M. Jules Claretie. — FÉVRIER : *Du Poème dans le drame lyrique*, par M. Catulle Mendès; *Nouveau théâtre*, par M. Emile Bergerat. — MARS : *La Reliure en 1897*, par d'Eylac (M. le baron de Claye). — AVRIL : *L'Impressionnisme*, par M. Gabriel Séailles. — MAI : *Les Snobs*, par M. Jules Lemaitre. — JUIN : *Les Sociétés de Bibliophiles*, par M. Pierre Dauze. — JUILLET : *Vues générales sur le mouvement poétique en France*, par M. Sully Prudhomme. — AOUT : *L'ancienne Bibliothèque Sainte-Geneviève*, par M. Georges Lamouroux. — SEPTEMBRE : *Antisémitisme*, par M. Anatole France. — OCTOBRE : *Les Editions de bibliophiles en 1897*, par M. Clément-Janin. — NOVEMBRE : *Conte pour les bibliophiles*, par M. Octave Mirbeau ; — *Les Ventes de livres en 1897*, par M. Georges Vicaire. — DECEMBRE : *Le duc d'Aumale, Henri Meilhac et Alphonse Daudet*, par M. Gustave Larroumet. — *Notules nécrologiques*, par M. Fernand Drujon. — *Le Centenaire de A. de Vigny*, par M. Melchior de Vogüé.

Deuxième Partie :

Listes et adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles en France et à l'étranger : La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — Les Bibliophiles Bretons. — Les Bibliophiles de Guyenne. — Les Bibliophiles Lyonnais. — La Société des Bibliophiles Normands. — La Société Normande du Livre illustré. — La Société Rouennaise de Bibliophiles. — The Bibliographical Society de Londres. — Grolier club de New-York.

Troisième Partie :

L'Annee théâtrale et bibliographique.

Tirage en noir et rouge, à 1.200 exempl. numérotés, dont :

100 exemplaires sur chine fort, *texte reimposé* (50 avec un tirage à part *à la presse*, des 28 gravures, sans la lettre, à **50 fr.**, et 50 exemplaires sans suite, à **30 fr.**).

Pour unifier la justification de cette première année avec les années suivantes, cinquante exemplaires sur chine ont été détruits. En conséquence la justification définitive est la suivante :

25 ex. avec suite, au prix *net* de 80 fr. et à 25 ex. sans suite, au prix *net* de 40 fr.

1.100 exemplaires sur beau papier, à **10 fr.**

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1899

(2e ANNÉE)

★

Trente-huit compositions

DESSINÉES ET GRAVÉES PAR FLORIAN

Première Partie :

JANVIER. Anatole France : *Les Bouquinistes et les Quais.* — FÉVRIER. J.-K. Huysmans : *Le quartier Notre-Dame.* — MARS. Georges Lamouroux : *La Bibliothèque Mazarine.* — AVRIL. Gustave Larroumet : *L'ancienne Sorbonne et le vieux quartier Latin.* — MAI : Jules Claretie : *Souvenirs d'un Bibliophile : la Librairie nouvelle.* — JUIN. Georges Vicaire : *La Bibliothèque d'Eugène Paillet.* — JUILLET. Fernand Drujon : *La Société des Amis des Livres.* — AOUT. Clément-Janin : *Les Editions de Bibliophiles.* — SEPTEMBRE. d'Eylac (Le Baron de Claye) : *La Reliure de 1879 à 1899.* — OCTOBRE. Pierre Dauze : *Le marché du Livre en 1898.* — NOVEMBRE. *Les Disparus.* — DÉCEMBRE. Gabriel Séailles : *Puvis de Chavannes.*

Deuxième Partie :

Listes et adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles en France et à l'étranger : La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — The Bibliographical Society de Londres. — Grolier club de New-York.

Troisième Partie :

L'Année théâtrale; — L'Année bibliographique.

Tirage en noir et rouge, à 1,000 exempl. numérotés, dont :

50 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé,* (25 avec un tirage à part *à la presse,* des 38 gravures, sans la lettre, à **60** fr. net, et 25 exemplaires sans suite, à **35** fr. net).

Les derniers exemplaires sur chine de l'année 1899 sont portés respectivement à **80** fr. *net* et à **40** fr. *net.*

950 exemplaires sur beau papier, à **10** fr.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1900

(3e ANNÉE)

★

31 compositions de STEINLEN

GRAVÉES PAR LES DEUX FROMENT



PREMIÈRE PARTIE :

Le Travail, par SULLY PRUDHOMME. — JANVIER. Anatole FRANCE : *Le Petit Palais.* — FÉVRIER. Maurice HAMEL : *Le Grand Palais.* — MARS. Édouard PELLETAN : *Le Pont Alexandre III.* — AVRIL. Jules CLARETIE : *La rue des Nations et la rue de Paris.* — MAI. Henri BERALDI : *La Reliure à l'Exposition de 1900.* — JUIN. CLÉMENT-JANIN : *Les Rétrospectives du Livre à l'Exposition.* — JUILLET. André HALLAYS : *L'Exposition de 1900.* — AOUT. Gustave LARROUMET : *Anatole France, poète.* — SEPTEMBRE. Georges VICAIRE : *La Société des Bibliophiles françois.* — OCTOBRE. D'EYLAC (Baron DE CLAYE) : *La Bibliothèque Guyot de Villeneuve.* — NOVEMBRE Pierre DAUZE : *Le Marché du Livre.* — DÉCEMBRE. CLÉMENT-JANIN : *Les Éditions de Bibliophiles.*

DEUXIÈME PARTIE :

Listes et adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles en France et à l'étranger : La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — Société de Propagation des Livres d'art. — Les Bibliophiles Bretons. — Les Bibliophiles de Guyenne. — Les Bibliophiles Lyonnais. — La Société des Bibliophiles Normands. — La Société Normande du Livre illustré. — La Société Rouennaise de Bibliophiles.

Tirage en noir et rouge, à 1,000 exempl. numérotés, dont :

50 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé* (25 avec tirage à part *à la presse* des 31 gravures, sans la lettre, à **80** fr. *net* et 25 exemplaires sans suite, à **40** fr. *net*).

950 exemplaires sur beau papier, à **12** fr.

A paraître fin Décembre 1902

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1901

(4e ANNÉE)

30 compositions en couleur d'EUGÈNE GRASSET

GRAVÉES PAR ÉMILE FROMENT

PREMIÈRE PARTIE :

JANVIER. J.-A. COULANGHEON : *La Poésie française au XIXe siècle au point de vue de la pensée.* — FÉVRIER. Gustave GEFFROY : *L'Art français au XIXe siècle.* — MARS. Catulle MENDÈS : *Le Théâtre français au XIXe siècle.* — AVRIL. Anatole FRANCE : *L'Histoire.* — MAI. Maurice HAMEL : *La Critique.* — JUIN. Gabriel SÉAILLES : *La Philosophie au XIXe siècle.* — JUILLET. Gustave LARROUMET : *Une Supercherie littéraire.* — AOUT. CLÉMENT-JANIN : *Les Editions de Bibliophiles.* — SEPTEMBRE. Pierre DAUZE : *Un siècle de Ventes publiques.* — OCTOBRE. DE CRAUZAT. *Les Ex-Libris.* — NOVEMBRE. D'EYLAC : *M. Eugène Paillet.* — BRÉAL : *Ary Renan.* — Henry FOUQUIER : *Cazin.* — E. P. : *M. Georges Pochet.* — DÉCEMBRE. Edouard PELLETAN : *La Société des Bibliophiles Lyonnais.*

DEUXIÈME PARTIE :

Les Bibliophiles de l'Empire allemand (liste et adresses).

TROISIÈME PARTIE :

L'Année théâtrale.

Tirage en couleurs à 900 exemplaires, dont :
25 sur chine avec suite d'épreuves d'artiste en noir de toutes les gravures, au prix *net* de **80** fr.
25 exemplaires sur chine, au prix *net* de **40** fr.
850 exemplaires sur beau papier, au prix de **12** fr.

Il a été tiré en outre :

12 collections d'épreuves d'artiste en noir, au prix *net* de **50** fr.

PIERRE LAFFITTE

Professeur au Collège de France.

Le Faust de Gœthe

★

ILLUSTRATIONS

de

BELLERY-DESFONTAINES et H. VOGEL

GRAVÉES PAR FROMENT FILS

★

Un volume in-8 cavalier, sur beau papier, tirage noir et rouge . . . . 4 fr. 50

Il a été tiré 30 exemplaires sur chine fort, avec tirage à part de toutes les gravures, au prix net de . . . . . 30 fr.



L'INVINCIBLE RACE

NOUVELLES

Par TOLA DORIAN

★

Un volume in-18, couverture et titres décorés par Bellery-Desfontaines, gravés par Froment . . . 3 fr. 50

Il a été tiré, en outre, 27 exemplaires — texte réimposé — dont 7 sur chine fort à 30 fr. net, *épuisés*, et 20 sur vélin de cuve des papeteries d'Arches, avec un tirage à part, sur chine, des gravures, au prix net de 25 fr.

GABRIEL SÉAILLES

EUGÈNE CARRIÈRE

L'HOMME ET L'ARTISTE

★

Compositions et croquis d'EUGÈNE CARRIÈRE

GRAVÉS PAR MATHIEU

Un volume in-8 cavalier, sur beau papier, tiré en noir, bistre et sanguine. . . . . 4 fr. 50

Il a été tiré 30 exemplaires sur chine fort, avec tirage à part de toutes les gravures, sur japon ancien, au prix net de . . . . 35 fr.



En préparation :

EUGÈNE CARRIÈRE

L'HOMME VISIONNAIRE

DE LA RÉALITÉ

(SQUELETTES ET FOSSILES)

Une plaquette in-18, sur beau papier, tirée à 500 exemplaires . . . . 2 fr.

Il sera tiré 30 exemplaires sur japon des manufactures impériales, au prix *net* de . . . . 12 fr.

En préparation

GŒTHE — SCHUBERT

LE ROI DES AULNES

★

Texte allemand, et traduction nouvelle
par M. CATULLE MENDÈS

Suivi de la partition
de SCHUBERT

12 grandes compositions en couleurs
de H. BELLERY-DESFONTAINES

In-4 carré, imprimé en quatre couleurs, tirage limité à 207 exemplaires.

Exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double collection d'épreuves monochromes et polychromes sur japon mince et sur chine.

Exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant une aquarelle originale sur chacun des faux-titres avec une double collection d'épreuves monochromes et polychromes sur japon mince et sur chine.

25 exemplaires — N°s 3 à 27 — sur japon ancien, contenant une collection d'épreuves monochromes et polychromes sur chine, au prix *net* de . . . . 200 fr.

200 exemplaires — N°s 28 à 207 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), au prix de. 60 fr.

Il sera tiré en outre :

5 collections sur japon ancien, épreuves monochromes et polychromes, au prix *net* de . . . . 125 fr.

10 collections sur chine d'épreuves monochromes et polychromes, au prix *net* de . . . . 100 fr.

Pour paraître en Avril prochain :

BEAUMARCHAIS

—

LE BARBIER DE SÉVILLE

Illustrations de Daniel VIERGE

GRAVÉES PAR FROMENT

In-4 et in-8 raisin, imprimé par Lahure, tirage en noir et rouge à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, avec un dessin original sur chacun des faux-titres et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

25 exemplaires, de 3 à 27, sur japon ancien à la forme et sur grand vélin, contenant une aquarelle originale et une suite d'épreuves d'artiste signées, sur chine, au prix *net* de. . . . . 600 fr.

· IN-8 RAISIN

55 exemplaires, de 28 à 82, sur chine fort, au prix de 250 fr.

30 exemplaires, de 83 à 112, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané KTHMA EΣ AEI) avec un tirage à part sur chine de toutes les gravures, au prix de . . . . 175 fr.

232 exemplaires, de 113 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané KTHMA EΣ AEI), au prix de . . . . 80 fr.

A paraitre en Octobre 1903

ALOYS BERTRAND

GASPARD DE LA NUIT

décoré de

169 compositions d'AUGUSTE LEROUX
et de DANIEL VIERGE

GRAVÉES PAR

ERNEST ET FRÉDÉRIC FLORIAN, EUGÈNE ET ÉMILE FROMENT
ET PERRICHON

In-4 carré et in-8 jésus, imprimé en noir et en rouge sur les presses à bras de Lahure, tirage limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4 CARRÉ

Exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, plus une double collection d'épreuves d'artiste sur japon mince et sur chine.

Exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant une aquarelle originale sur chacun des faux-titres, plus une double collection d'épreuves d'artiste sur japon mince et sur chine.

20 exemplaires — N°s 3 à 22 — sur japon ancien, contenant une aquarelle originale, plus une collection d'épreuves d'artiste sur chine, au prix *net* de . . . . 800 fr.

30 exemplaires — N°s 23 à 52 — sur chine fort, au prix *net* de 350 fr.

298 exemplaires — N°s 53 à 350 — sur vélin de cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), au prix de 150 fr.

Il sera tiré en outre :

6 collections d'epreuves d'artiste sur japon ancien, au prix *net* de . . . . 350 fr.

En préparation

JEAN RICHEPIN

LA CHANSON DES GUEUX

ÉDITION INTÉGRALE

★

240 compositions de Steinlen

EN TROIS PARTIES :

Première Partie

GUEUX DES CHAMPS

80 illustrations.

❊

Deuxième Partie

GUEUX DES VILLES

87 illustrations.

❊

Troisième Partie

NOUS AUTRES GUEUX

73 illustrations.

En préparation

ANATOLE FRANCE

de l'Académie française

LA ROTISSERIE

DE

LA REINE PÉDAUQUE

83 compositions de DANIEL VIERGE



ANATOLE FRANCE

de l'Académie française

POMPÉÏ

ÉDITION ORIGINALE

Compositions et décorations en couleurs de
H. BELLERY-DESFONTAINES.

En préparation

CAMILLE MONIER
Professeur au Collège de France

ESSAI SUR LE LANGAGE

★

Un volume in-18 sur beau papier. . . . . . . 2 fr.
Il a été tiré 12 exemplaires sur japon des manufactures impériales.



HENRI HEINE

L'INTERMEZZO

TEXTE ALLEMAND

Traduction nouvelle de Catulle Mendès

Décoré de compositions de H. Bellery-Desfontaines.